Cla

POËMES,

ÉSIES FUGITIVES,

ROMANCES

ET CHANSONS.

LIBRARY
NOV 1 1972
UNIV. OF TORONTO

PQ
2378
O7A6
1817

O mon Roi! tu m'entends! tu m'appelles
A partager bientôt les palmes immortelles!
Tes destins sont remplis, sanglant et radieux:
Le fils de St Louis est entré dans tes cieux! Pq

POËMES.

Poësies Fugitives

Romances, Chansons &c.

Par M. OURRY, Membre du Caveau Moderne.

Passons du grave au doux,
Du plaisant au sévère.

Art Poetique de Boileau.

Le Loup dans la bergerie. P 126

Paris.

Chez ALEXIS EYMERY, Libraire,
Rue Mazarine, N° 30.
(1817)

POËMES.

MALESHERBES A ST.-DENIS,

POÈME ÉLÉGIAQUE.

Heu pietas ! Heu prisca fides ! . . .
. . . . . Manibus date lilia plenis,
His saltem accumulem donis et fungar inani
Munere.

ÉNÉIDE, liv. 6.

(1814.)

A peine de Janvier la vingtième journée
Venait de s'éloigner du cercle de l'année ;
Il commençait ce jour, où le Roi des Français
Devait sur l'échafaud expier ses bienfaits !
Sous un voile de deuil la nature tremblante,
Des plus vils assassins la rage menaçante,
Ce lugubre silence, enfant d'un sombre effroi,
Ce peuple consterné du supplice d'un Roi,
Tout oppressait mon cœur. Fuyant, d'un pas rapide,
Et la cité muette et le char parricide,
Je portai dans nos champs, que j'aimais à revoir,
Ma douleur impuissante et mes vœux sans espoir.
Ma course me conduit aux voûtes révérées

Que par son nom divin Denis a consacrées.
Ce Temple de la mort recevait autrefois
Dans ses caveaux pieux les restes de nos Rois.
Là, sur la foi du temps, reposaient cent Monarques ;
Et, d'un dernier respect pour garder quelques marques,
On n'avait point encor, troublant leur longue paix,
Exilé du cercueil la cendre des Capets(1).
Plein de leur souvenir, et saluant leur ombre,
J'entrai, silencieux, dans cet asile sombre ;
J'allais leur demander pourquoi le sort cruel
Privait leur descendant du tombeau paternel....
Des sanglots ont frappé mon oreille attentive ;
J'ai surpris d'un vieillard la prière plaintive :
« Grand Dieu ! s'écriait-il, par qui nous fut donné
» Le plus juste des Rois, le plus infortuné ;
» Toi, qui devais léguer à des temps plus prospères
» Cet illustre héritier des vertus de ses pères,
» Dans un monde pervers quand ses jours vont finir,
» Récompense un bon Prince et couronne un Martyr.
» D'un emploi glorieux briguant la préférence,

» Puisque j'ai vainement défendu l'innocence,
» Soutiens ses droits sacrés. Ma défaillante voix
» Implore pour Louis le Souverain des Rois. »
Il a dit, et le front courbé dans la poussière,
Il semble prolonger sa touchante prière.
— « Est-ce vous, de Louis courageux défenseur,
» Qui m'offrez la vertu pleurant sur le malheur?
» Oui, c'est vous, Malesherbe. » .... A ces mots,
il s'étonne :
— « Compagnon généreux que la pitié me donne,
» Toi qui viens dans ces lieux gémir en liberté,
» Approche, me dit-il ; cette faible clarté
» M'instruit de ton jeune âge, et me montre
tes larmes.
» Ah ! puisque la vertu pour ton cœur a des
charmes,
» Puisqu'à seize printemps à peine parvenu,
» Tu pleures sur un Roi que tu n'as point connu,
» Apprends quel fut Louis ; ta fidèle mémoire
» Retiendra mes récits, et, devançant l'histoire,
» Ma voix, ainsi qu'aux jours de leur prospérité,
» Sur la cendre des Rois dira la vérité.
« D'un grand Prince (2), montré seulement
à la France,
Justifiant déjà l'amour et l'espérance,
Offrant de la bonté les attributs vainqueurs,
Louis, encore enfant, régnait sur tous les cœurs

Bientôt, formant les nœuds d'un riant hyménée,
Modèle des époux, dans la cour étonnée,
De la foi conjugale il se montra l'appui,
Et le vice honoré dut rougir devant lui.
» Qu'elle méritait bien sa fidele tendresse,
La fille des Césars, cette auguste Princesse
Qui sut toujours unir, pour doubler ses attraits,
Le pouvoir de la grâce au pouvoir des bienfaits!
Fuyant le vain éclat d'une cour importune,
Souvent ce couple heureux visitait l'infortune,
Et savait, réprimant de frivoles désirs,
Acheter avec l'or de vertueux plaisirs.
» Mais le destin l'ordonne, et la parque ennemie
Du Monarque français a terminé la vie.
Tu vas régner, Louis. O touchant souvenir!
Doux espoir, que le sort devait si tôt trahir!
On crut les voir, suivis d'un avenir immense,
Ces beaux jours que Henri promettait à la France.
Mille bienfaits déjà nous révèlent son fils;
Tous les fers sont brisés (3), tous les pleurs sont taris.
Par un Roi protecteur Thémis est rappelée (4);
De ses sages conseils l'intrigue est exilée;
Par lui du Mont-Jura les habitans vengés,
D'un antique esclavage sont enfin dégagés (5).
Il délivre nos champs de ces tributs serviles
Qu'imposa le pouvoir à des vassaux dociles (6).
De ces Chrétiens, soumis au joug d'une autre loi,

Il assure l'état et respecte la foi (7).
Il ravit aux bourreaux cette horrible puissance
Qui forçait la douleur à trahir l'innocence (8).
La pudeur consolée a repris ses honneurs :
L'exemple de Louis nous a rendu les mœurs.
Quel spectacle nouveau ! La vertu s'en étonne,
Et devient un degré pour approcher du trône.
» Pardonne, mon cher fils, si vers cet âge d'or
Mes yeux reconnaissans se reportent encor.
Le nom seul d'un tel prince et m'anime et m'enflamme ;
On n'a vu que son règne, et j'ai connu son ame;
M'appelant à sa cour, d'un titre révéré,
Par son auguste choix quand je fus honoré,
Seul avec moi souvent : « J'ai bien peu fait encore,
» Me disait ce Monarque, et mon peuple m'adore ;
» Ne pourrai-je avec lui m'acquitter quelque jour,
» Et lui rendre en bonheur ce qu'il m'offre en amour ? »
» Jaloux de ce destin, formant ce vœu sincère,
La Paix, fille des Cieux, lui devait être chère ;
Mais Albion menace, et soudain cent vaisseaux
Que des soins prévoyans ont lancés sur les eaux (9),
Traversent l'Océan pour venger nos outrages.
L'audacieux Vaudreuil vers de lointains rivages
S'élance, et va frapper dans un autre Univers
Le colosse orgueilleux qui pesait sur les mers.

» Tandis que chaque jour les fils de la Victoire
Illustraient leur patrie en assurant leur gloire,
Sous la France vieillie un volcan destructeur
Des générations préparait le malheur.
D'un péril imminent plus d'un triste prélude,
Des esprits exaltés la vague inquiétude,
L'amour des changemens, dans ses sombres accès,
Sous le nom de réforme appelant les excès,
Tout menaçait l'État, le Prince et sa puissance.
Louis n'a qu'un seul but ; sa noble confiance
Au peuple qu'il convoque adresse ce discours:
« Français, pour vous sauver, prêtez-moi vos secours (10). »
» Hélas ! à cet appel, que sa bonté prononce,
Des crimes odieux vont servir de réponse.
Pourrai-je détailler les malheurs inouis,
Les affronts, les tourmens réservés à Louis ?
Captif de ses sujets, amené comme otage
Dans ce palais brillant, surpris d'un tel outrage (11),
Quels furent ses destins, et par quels nobles traits
Il savait chaque jour se venger des forfaits !
» Lorsque des serviteurs animés d'un saint zèle
Voulaient se dévouer pour venger sa querelle,
« Non, disait-il, *mes jours que le Ciel a comptés,*
» *Du sang d'un seul Français seraient trop achetés* (12). »

» Vous qui bravez de Mars la foudre et les tempêtes,
Vous pour qui les dangers, les combats sont des fêtes,
Guerriers, que le vulgaire admire avec transport,
Venez voir le courage attendre une autre mort! (13)
Quand vingt mille brigands profanent son asile,
Tout frémit pour Louis ; Louis seul est tranquille;
Calme, il entend leurs cris, reçoit leurs dons affreux (14),
Place une obscure main sur son cœur généreux:
« *Ce cœur bat-il plus fort ?* » (15) Tel est son mot sublime,
Et Santerre une fois tremble devant un crime.
» Triomphe passager, qu'un désastre a suivi
Un nouveau jour de deuil, du Monarque asservi
Décide la ruine (16); et par sa confiance
Devant ses ennemis amené sans défense,
Traîné de son palais dans une affreuse tour,
Des geoliers insolens ont remplacé sa cour.
Que dis-je ? il règne encor dans ces tristes murailles.
Là, plus Roi que jamais ; là, plus grand qu'à Versailles,
Sa fermeté contient de vils séditieux,
Et son front dépouillé leur fait baisser les yeux.
» Mais quel nouvel excès d'horreur et d'infortune !

La vertu dans les fers est encore importune ;
Et des monstres cruels ont juré d'obtenir
La mort d'un souverain qui n'a pas su punir.
On va juger Louis ; j'accours pour le défendre ;
A mes vœux empressés Louis daigne se rendre ;
Et dévoilant son cœur à mon cœur attendri,
Pour la seconde fois un Roi trouve un ami.
Impuissante amitié ! La sentence fatale
Condamne à l'échafaud la victime royale.
Pénétrons dans sa tour ; traçons pour l'avenir
De ses derniers instans l'immortel souvenir.
Par ces douces vertus qu'il porta sur le trône
Remplaçant aujourd'hui les soins de la couronne,
Voyez-le consoler une épouse, une sœur,
Leur montrer dans le Ciel le terme du malheur,
Pleurer sur cet enfant, qui, touchante victime,
Ne comprend pas encor le destin qui l'opprime ;
A sa modeste fille, image des vertus,
Donner, en gémissant, un espoir qu'il n'a plus,
Et fidèle à sa loi, léguer à ma patrie
L'admirable récit d'une innocente vie (17).
« O mon fils ! a-t-il dit, *si le ciel quelque jour*
» *Au malheur d'être Roi te condamne à ton tour,*
» *Pardonne un attentat que ton père pardonne* (18).»
Louis, ah ! quel que soit l'héritier que te donne
L'ordre de la naissance et le vœu de nos lois,
Né de ta branche auguste, il entendra ta voix.

Qui voudrait révoquer l'arrêt de ta clémence ?
Dans le cœur des Bourbons il est écrit d'avance.
» Mais de l'humanité quand je plains le héros,
Peut-être en ce moment des monstres, des bourreaux..... »
Malesherbes s'arrête. Au milieu des ténèbres,
Un long gémissement remplit ces lieux funèbres.
« Fuyons, mon fils, fuyons.... le crime est consommé.
» Par la voix des tombeaux le Ciel l'a proclamé...
» Fuyons... » Je suis ses pas: nous rentrons dans le Temple;
Devant l'autel sacré je tombe à son exemple.
Mais soudain quel transport a ranimé son cœur!
L'espoir vient dans ses yeux tempérer la douleur;
Il s'écrie: « O mon Roi! tu m'entends, tu m'appelles
» A partager bientôt tes palmes immortelles.
» Tes destins sont remplis; sanglant et radieux,
» *Le fils de* Saint-Louis *est entré dans les Cieux* (19). »
Pénétré des discours du vieillard vénérable,
Détestant le forfait de ce jour déplorable,
Et quittant le parvis par la mort habité,
Je regagnai les murs de la vaste cité,
Qui, veuve de son Roi, dans un morne silence,
Semblait de l'Éternel attendre la vengeance.
Il se vengea long-temps!... Long-temps la France en pleurs

Changea de Souverains pour changer de malheurs;
Et la faulx du supplice, et la faulx de la guerre
Servirent tour à tour la céleste colère :
Elle a cessé. Des Rois le Fils est couronné :
Puisqu'il nous rend Louis, le Ciel a pardonné.

FIN.

NOTES.

(1) Cette profanation n'eut lieu qu'au mois d'octobre 1793.

(2) Le Dauphin, fils de Louis XV.

(3) Mise en liberté des prisonniers d'État du règne précédent.

(4) Rappel des Parlemens.

(5) Affranchissement des main - mortables et des serfs du Mont-Jura.

(6) Suppression de la corvée.

(7) Ordonnances en faveur des Protestans.

(8) Abolition de la question.

(9) On sait que Louis XVI donna les plus grands soins à la Marine, et qu'elle fut plus florissante sous lui que sous aucun de ses prédécesseurs.

(10) Convocation des États-Généraux.

(11 6 Octobre 1789.

(12) Mots du Roi à plusieurs époques de la Révolution.

(13 20 Juin 1792.

(14) Le Bonnet rouge, dont cette horde féroce exigea qu'il se coiffât

(15) *Historique*. Ces paroles furent adressées par le Roi à un homme du peuple.

16) 10 Août 1792.

(17) Testament de Louis XVI.

(18) « Je recommande à mon fils, *s'il avait le malheur de* » *devenir Roi*, de songer qu'il se doit entièrement au bonheur de » son peuple; qu'il doit oublier toute haine et tout ressentiment, » *et nommément tout ce qui a rapport aux malheurs et aux* » *chagrins que j'éprouve.* » (TESTAMENT.)

(19) *Fils de* SAINT-LOUIS, *montez au ciel.*

LES PRISONNIÈRES

DU TEMPLE,

POÈME ÉLÉGIAQUE.

.....Quis talia fando,
Temperet à lacrymis!...
VIRGILE. (*Énéide.*)

Du plus juste des Rois le trépas plein d'horreur
N'avait point des bourreaux épuisé la fureur.
L'échafaud de Louis réclamait des victimes,
Et ce crime impuni promettait d'autres crimes.
Nobles débris du trône, une reine, une sœur,
Au fond d'un noir cachot vivaient pour la douleur;
Vivaient pour ces enfans dont l'âge et l'innocence
Semblaient des tigres même appeler la clémence.
Dans ces jours de terreur, où tant d'infortunés,

A voir leurs assassins d'avance condamnés,
Ne pouvaient sans témoins se confier leurs peines,
De nombreux surveillans venaient peser leurs chaînes,
Et, pour la tyrannie, atroce en ses plaisirs,
Épier leurs regrets et compter leurs soupirs.

Mais, parmi les mortels chargés d'un tel outrage,
Plus d'un trompa l'espoir d'une infernale rage :
Du trône et du malheur plus d'un sentant les droits,
Pleura sur le destin de ces filles des Rois.
Plus d'un, fidele encore aux grandeurs éclipsées,
A ses yeux éloquens confia ses pensées,
De ses collègues même osa braver l'aspect,
Et montrer à sa Reine un courageux respect (1).

Un jour (faveur bien rare en ces momens d'alarmes),
De ces geoliers humains, que décelaient leurs larmes,
Deux furent réunis par le sort bienfaiteur.
Les momens sont bien chers sous la loi du malheur.
Devinant leurs pensers et leur pitié muette,
A son auguste sœur ainsi parle Antoinette.
(Un art ingénieux recueillit leurs discours :
Puisse ainsi la vertu se voir trahir toujours !)

ANTOINETTE.

« O ma sœur, ma compagne et mon unique amie,
Toi qui pour moi voulus perdre la vie,
Et qui la supportes pour moi !
Ange consolateur, (2) qu'en ce séjour d'effroi
La pitié seule enchaîne encore ;
Est-il des maux semblables à nos maux,
Et pour les terminer, qu'attendent nos bourreaux ?
Pensent-ils inventer des tourmens que j'ignore ?

Qu'ils sont loin ces beaux jours où j'ai vu les Français
Entourer tous mes pas de respects et d'hommages !
A l'autel d'hyménée à peine je montais,
Soudain, ô funestes présages !
Le jour de mon bonheur finit par des orages : (3)
Les mirtes de l'hymen deviennent des cyprès. (4)
Tous les soucis du diadême
Ont assiégé mes plus beaux ans.
J'ai vu la calomnie attaquer mon printemps ;
Je la vois, attaquant jusqu'à mes bienfaits même,
Accoutumer ce peuple à ne me plus chérir.
Il aime encor Louis, et je puis tout souffrir !

Mais elle éclate enfin cette horrible tempête,
Qui du trône ébranlé sappe les fondemens.

Le fer des assassins a menacé ma tête ;
Faut-il que votre bras l'arrête,
Défenseurs généreux, pour ma cause expirans ! (5)
Laissez, laissez le crime attenter à ma vie !
Bientôt les Français indignés
Vengeront à l'envi la couronne avilie ...
Et combien de forfaits par un seul épargnés !

Non, non, ce prompt trépas ne peut les satisfaire,
D'une fin prolongée ils me gardent l'horreur.
Louis, associée à ta longue misère,
Je les verrai ces jours de honte et de douleur,
Où la licence populaire,
L'esclavage dans un palais,
De nos dominateurs les insolens bienfaits,
L'exil de tous les miens, et ma triste impuissance.
Par mes dons désormais d'adoucir ma souffrance,
Me feront vers la mort tourner tous mes regards,
Et d'octobre cent fois regretter les poignards.

Un espoir me restait : j'allais périr peut-être ;
Je volais sous les coups des hideux assassins,
A qui du palais de leur maître
On avait ouvert les chemins. (6)
Divine Elisabeth, c'est toi qui te présentes !
Antoinette est leur cri : *Ne les détrompez pas*,
C'est le tien... (7) Mais quel charme a désarmé leurs bras,

Et fermé leurs bouches sanglantes ?
Tu détournes des coups que je voulais braver ;
Tu m'enlèves la mort que j'allais retrouver !

O jour fatal, où le trône s'écroule, (8)
Tu n'as pas mis encor le comble à nos malheurs !
Dès lors de honte et de douleurs
Quel affreux tableau se déroule !
Elisabeth captive et Louis dans les fers ;
Ah ! voilà les plus grands des maux que j'ai soufferts
Que dis-je ? il est encore un calcul plus barbare ;
Bravant mes pleurs et mes cris superflus,
De mon époux l'on nous sépare...
Ah ! leur triomphe est sûr : je ne commande plus,
Je supplie en tremblant, je montre mes alarmes...
Rendez-moi mon époux, et tout est pardonné. ...
Horribles souvenirs ! pour une heure à mes larmes
Quand ils rendront Louis, ils l'auront condamné !

Ah ! je n'espère plus que leurs mains odieuses
De la mort désormais m'accordent le secours.
Louis est dans les cieux ; leur rage ingénieuse
Sur la terre à présent doit enchaîner mes jours.
Eh bien, qu'elle soit satisfaite !
Assassins de Louis, nourrissez Antoinette.
A celle que paraient la pourpre et les rubis,
De l'obscure indigence apportez les habits ;
Par mille autres affronts proclamez ma défaite

Cette religion, qui fait votre terreur,
Jusqu'à n'en pas rougir abaissera mon cœur.

Mais la victime encor n'était pas préparée.
Mes destins n'étaient pas remplis.
Ils m'ont ravi le père, ils m'enlèvent le fils.
De l'arbre paternel jeune fleur séparée,
Mon fils, que m'a-t-on dit ? ils ont fait, les cruels,
Le précepteur d'un roi du plus vil des mortels ! (9)
Dans une odieuse espérance,
Le crime, privé de sommeil,
Trouble celui de l'innocence,
Et l'assiége encore au réveil.
Ils voudraient, pour notre supplice,
Pouvoir faire à ton jeune cœur
Apprendre la leçon du vice, (10)
Oublier celle du malheur.
Mais déjà sur ton sort un Dieu juste m'éclaire ;
En dépit d'eux, mon fils, tu rejoindras ton père.
Oh oui ! pour sauver tes vertus,
C'est dans leurs forfaits que j'espère,
Et j'implore un crime de plus. »

Elle dit, et pourtant, à cette affreuse image,
La superbe Antoinette a perdu son courage ;
Son cœur frémit du vœu qu'ont produit ses douleurs
Et ses yeux un moment ont retrouvé des pleurs.

La tendre Elisabeth encourage ces larmes:
La pitié sous ses traits a pris de nouveaux charmes;
Elle parle, et déjà ses consolans discours
Du malheur qu'elle plaint ont suspendu le cours. »

ELISABETH.

« Toi, qui me fus toujours si chère,
Toi, sur qui mon cœur déchiré
Reporte tout l'amour qu'il sentit pour un frère,
Dont par moi le nom seul est encore adoré,
Epouse sans espoir et déplorable mère,
Quels tourmens sont les tiens! De ta douleur amère
Que j'excuse aisément ce vœu désespéré.

Ah! dans ce siècle de ruines,
Sans peine on renonce aux grandeurs.
Dans ces discordes intestines,
Heureux qui, perdant ses honneurs,
A vivre obscur pourrrait prétendre,
A son éclat se dérober!
Du trône ne peut-on descendre,
Et faut-il toujours en tomber?

O Louise, (11) combien de ton âme innocente,
Le ciel récompensa le dévoûment pieux!
Tu quittas une cour brillante
Pour cette sombre enceinte où dorment nos aïeu

Là tu cachas ta vie et tes vertus modestes,
Ta cendre sans orgueil fut rejointe à leurs restes;
Là ton heureuse fin précéda tous nos maux,
Et, par un fortuné partage,
Tu touchas au port du repos,
Sans avoir deviné l'orage.

Et nous, de sa fureur victimes si long-tems,
Consolons-nous, ma sœur; le ciel, le ciel propice,
Content d'un pareil sacrifice,
Hâtera nos derniers instans.
Mais si de nos bourreaux la rage sanguinaire
Dans le même cercueil refuse à nous unir,
Qu'ils abrègent tes maux, qu'ils doublent ma misère;
Deux fois ta sœur saura mourir.
Que dis-je? est-ce mourir que tomber la dernière?
Ah! rejoindre tous ceux que pleura notre amour,
C'est retrouver la vie en fermant la paupière,
C'est sortir d'un désert, et non perdre le jour.»

Ils furent trop remplis ces vœux d'une âme tendre!
Antoinette au tombeau seule se vit descendre,
Et périssant plus tard, sa courageuse sœur
Epuisa, lentement, la coupe du malheur.
Tu les suivis bientôt, jeune et tendre victime,
Et le fer des bourreaux n'oublia qu'un seul crime.

Ah! quand de ces martyrs les mânes consolés
Des tombeaux paternels ne sont plus exilés,
Français, que tous les ans un deuil expiatoire
Atteste vos respects pour leur sainte mémoire.
Rappelez leurs vertus, funèbres monumens, (12)
Et des forfaits d'un âge effrayez tous les tems.
Là nous viendrons pleurer l'auguste souveraine,
Qui vécut, qui souffrit, qui sut mourir en reine;
Et cet enfant royal, trouvant, dès le berceau,
Un trône dans les fers, dans le trône un tombeau;
Et cette Elisabeth, dont la noble constance
Fit hésiter le crime à dicter sa sentence;
Et ce jeune héros, qu'à tes funestes tours,
Vincennes, nos regrets redemandent toujours.
Mais quelle autre victime appelle nos hommages!
A mes regards distraits, de lugubres images,
Une auréole éclate, et par de saints honneurs
Rome va consacrer nos trop justes douleurs.
Ah! déjà dans les cieux notre amour te révère,
Louis, et le Français, libre enfin sous un père,
En pleurant son monarque adore un immortel;
L'échafaud d'un martyr est son premier autel

FIN.

NOTES.

(1) *Historique.* Pour l'honneur de la France, l'histoire recueillera les noms de MM. Michonis, Lepitre et de plusieurs autres, qui montrèrent ce noble dévouement.

(2) Expression de S. M. Louis XVIII.

(3) *Historique.* Le jour du mariage de Louis XVI et d'Antoinette d'Autriche, un violent orage éteignit le soir toutes les illuminations.

(4) *Idem.* On ne se rappelle que trop la fameuse catastrophe de la place Louis XV.

(5) Le 6 octobre 1789, plusieurs gardes-du-corps périrent ou furent blessés en se dévouant pour sauver la Reine.

(6 20 Juin 1792.

(7) L'histoire a déjà recueilli ces mots admirables.

(8) 10 Août 1792.

(9) Le cordonnier Simon, membre de la commune, choisi pour élever le Dauphin.

(10) La poésie ne pouvait qu'indiquer avec indignation les attentats de tout genre de l'infâme Simon sur la personne et les mœurs de son élève.

(11) Madame Louise de France, qui se retira à St.-Denis et y mourut en 1787.

(12) D'après le vœu national, des monumens funéraires doivent être élevés à ces illustres victimes.

LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE,

Poëme héroï-comique en cinq chants,

PAR POPE,

TRADUCTION EN VERS.

AVANT-PROPOS.

La Boucle de cheveux enlevée est pour les Anglais ce qu'est *Le Lutrin* pour nous. Peut-être avec moins de talent poétique, y trouve-t-on plus de délicatesse et d'agrément. Peut-être cette intervention des Sylphes et des Gnômes, mythologie ai-

mable et tolérante, qui n'en exclut aucune et peut leur prêter à toutes des charmes, doit l'emporter sur celle, toujours un peu froide, des êtres moraux. Peut-être enfin des traits légers d'une critique fine, bien différens des traits mordans de l'Auteur des satires, et qui, en effleurant nos belles, ne peuvent les blesser, assurent au poëme anglais la préférence chez un sexe, dont, à plus d'un titre, Boileau ne peut être le favori.

Cet ouvrage charmant jouit parmi nous d'une assez grande réputation ; et il faut convenir qu'il l'a obtenue, presque sur parole, chez ceux qui ignorent la langue anglaise.

Nous en avons deux traductions. La première est en prose ; et, à l'exception de ceux qui ont leurs raisons pour le nier, tout le monde convient aujourd'hui que la poésie ne peut être bien traduite de

cette manière. D'ailleurs cette traduction n'amènerait pas une exception à la règle, Elle est littérale ; c'est à peu près tout son mérite.

La seconde, en vers, est de *Marmontel.* S'il n'avait pas d'autres titres à la gloire, sa place ne serait pas marquée parmi les bons littérateurs du dernier siècle. Mais ceux qui n'ont point lu cette traduction, et qui connaissent les *Contes moraux* et les autres bons ouvrages de l'auteur, se sont figurés qu'elle ne pouvait être mauvaise. En conséquence, on lui croit encore aujourd'hui quelque mérite. C'est un enfant dont les frères ont fait fortune, et qui s'en est ressenti.

En osant opposer ma traduction à la sienne, j'ai dû justifier ce qu'on pourrait croire une témérité. Quelques notes, sans multiplier les exemples, ce qui serait trop long, prouveront que la traduction de

Marmontel n'est pas plus correcte que fidèle. Peut-être d'abord n'a-t-il pas choisi un rhythme convenable au sujet. L'auteur qui employa avec tant de succès le vers de dix pieds dans *l'Epître aux poètes*, aurait dû sentir que ce vers était le plus favorable à un sujet gracieux. Mais, outre cela, il a éludé des difficultés qu'il fallait vaincre, affaibli beaucoup d'endroits, interverti totalement dans un autre le sens de l'auteur, et souvent rendu, dans des vers beaucoup trop lâches, des vers brillans de poésie. Qu'on ne m'accuse point d'irrévérence envers Marmontel, quand je défends Pope contre lui.

On ne doit que la vérité aux morts, mais on doit justice aux grands hommes surtout ; et c'est la rendre à Pope, que de relever des défauts qu'on a pu mettre sur son compte.

Je ne me dissimule pas les obligations

que je m'impose par-là. Traduire aussi fidèlement qu'il est possible en vers, sans risquer d'être incorrect ou prosaïque ; lutter contre les endroits qui présentent des difficultés à rendre dans notre langue (je ne dis pas impossibilité ; il n'en est qu'un de cette sorte) ; enfin trouver des vers, non pas qui égalent la précision et le charme de ceux de Pope, mais qui les fassent au moins soupçonner ; voilà ce qu'on a droit d'exiger de moi. Y ai-je répondu ? C'est au public à en juger. Peut-être le choix du sujet me vaudra son indulgence, et celle en particulier du sexe né pour juger de la grâce. Ce poëme est un des plus doux tributs que les siennes aient reçus ; et c'est à lui surtout que j'aime à présenter cet ouvrage.

CHANT PREMIER. (1)

CHANTEZ, mes vers, une amoureuse offense,
De longs discords nés d'un larcin léger.
A cet essai Caryl sut m'engager;
Et par Bélinde il sera lu, je pense.
Heureux cent fois, si, quand ma plume écrit,
L'une m'inspire et l'autre m'applaudit !

Muse, dis-moi par quel motif étrange
Un Lord galant put offenser un ange.
Dis quel motif, plus étonnant encor,
Fit rejeter les vœux d'un tendre lord.
Aux vains mortels sied-il bien tant d'audace?
A la beauté si funeste courroux ?

L'astre du jour, par des rayons bien doux,
De blancs rideaux colorant la surface,
Depuis long-tems voulait ouvrir des yeux,
Dont un regard eût éclipsé ses feux.
Le petit chien s'éveillait; la sonnette
Près de Madame avait mandé Lisette. (2)
Jusqu'à l'amant qui n'a jamais dormi,
Tout se levait: car il était midi.

Déjà du doigt la montre interrogée,
A répondu par un son argentin.
Bélinde, encor dans le sommeil plongée,
Reposait seule; un songe du matin,
Qu'un Sylphe aimable avait conduit vers elle,
En voltigeant la couvrait de son aile.

Il lui fait voir un jeune homme élégant;
Tel de nos jours est un danseur brillant.
D'un pas léger vers son lit il s'avance:
Un songe même alarme l'innocence;
Elle a rougi; mais le sylphe dispos
A son oreille a déjà dit ces mots:

« O des beautés, toi la plus séduisante,
» Toi, dont les traits, aussi doux que piquans,
» Charment de l'air les nombreux habitans,
» Si ton enfance, à sa voix confiante,
» De ta nourrice écoutant les leçons,
» Retint jadis ses contes un peu longs;
» D'anges brillans descendant sur la brune,
» D'esprits follets vu au clair de la lune,
» Si tu croyais les merveilleux discours,
» Ecoute-moi . . . . pour y croire toujours.

» De ta grandeur d'abord sois convaincue,
» Et vers le ciel ose élever ta vue.

» Les esprits forts n'ont jamais de bons yeux ;
» L'enfant, la vierge ont toujours vu bien mieux.
» Bélinde, apprends des vérités certaines ;
» A les conter j'aurais perdu mes peines
» Près de ces gens ; un dieu pour la beauté,
» Pour les cœurs purs fit la crédulité.

» D'esprits légers sache donc que sans cesse
» Un nombre immense est répandu dans l'air.
» Quoiqu'invisible, à te suivre il s'empresse,
» Au cercle, au bal, au spectacle, au concert.
» D'un tel cortège, ah ! que femme jolie
» Doit être fière, et voir sans nulle envie
» Ces lourds Midas, que traînent, tout surpris,
» Quatre chevaux qu'ils attelaient jadis ! (3)

» Ainsi que toi, nous eûmes l'art de plaire ;
» Nous fûmes tous des objets pleins d'attraits.
» L'air nous forma ces corps qui pour jamais
» Remplacent ceux qu'avait formés la terre.

(4) » Détrompe-toi, si tu crois que nos goûts
» Lors du trépas finissent avec nous.
» Le sort toujours conserve chez les femmes,
» Les passions qui guidèrent leurs ames.
» A voir un char la duchesse aime encor,
» Et la joueuse un tapis chargé d'or.

» A l'élément qui fit son caractère
» Chacun retourne au terme de ses jours.
» Ainsi la femme impérieuse, altière,
» Avec le feu pour s'élever toujours,
» En Salamandre est soudain transformée.
» Pour sa douceur celle qui fut aimée,
» Habite alors de limpides ruisseaux,
» Et suit le cours de leurs tranquilles eaux.
» La prude vaine au centre de la terre,
» Noire Gnomide, établit son séjour;
» Et la coquette, avec plus d'un détour,
» Vole dans l'air en Sylphide légère.

» Mais du destin apprends tous les bienfaits:
» De vos liens dégagés pour jamais,
» Suivant nos vœux notre forme varie;
» Et nous pouvons, quand chez femme accomplie
» L'amour terrestre est en noble mépris,
» D'un pur amour lui réserver le prix.
» Aux bals, aux thés nous veillons sur ses charmes;
» Du petit dieu nous repoussons les armes,
» Tendres regards, propos doux, quoiqu'usés,
» Propos trompeurs des amans déguisés.
» Quand, des plaisirs pour allumer la flamme,
» Dans un salon ou brillent cent clartés,
» De doux accords ont amolli son ame,
» Et que la danse invite aux voluptés,

» Un froid subit par nos soins naît chez elle,
» Et sa vertu n'est qu'un Sylphe fidele.

» Jeune Bélinde, il en est parmi vous,
» Dont la beauté par l'orgueil sut déplaire.
» Aux noirs conseils de vieux Gnômes jaloux
» Le ciel parfois les livre en sa colère.
» Leurs cœurs, ouverts aux plus vains sentimens,
» N'entendront plus les cœurs des vrais amans.
» Des Gnômes noirs la malice assidue
» Est d'écarter ce qui charme la vue.
» Lorsqu'un seigneur fait briller ses cordons,
» D'un lord, d'un duc entendent-ils les noms,
» De soins alors ils redoublent près d'elles.
» Dès leur enfance ils s'emparent des belles:
» A la coquette ils apprennent son art;
» De l'innocence ils guident le regard.
» Ces faux esprits de la fille timide
» Peignent le front d'une feinte rougeur,
» Et par les traits font démentir le cœur.

» Plus doux motif nous inspire et nous guide.
» Vous accusez d'une jeune beauté
» Ou le caprice ou la légèreté.
» Mais voyez-vous le Sylphe qui la mène,
» Qui la conduit à travers cent détours,
» Pour la sauver des amans, des amours?

» Faibles mortels ! la méthode est certaine :
» D'une folie il faut pour vous guérir,
» Vous inspirer la contraire folie.
» Un don brillant sut toucher Amélie ;
» Demain un bal, qu'un autre a l'art d'offrir,
» Du doux présent détruit le souvenir.
» Quand Floridor parle d'un ton si tendre,
» Quel jeune cœur pourrait bien s'en défendre,
» Si, balançant son effet trop certain,
» Le beau Melval ne serrait une main ?

» Cette doctrine a droit de te surprendre :
» Voilà pourtant nos soins constans pour vous ;
» Nouveaux objets amènent nouveaux goûts.
» Les riens brillans, que vos cœurs déifient,
» Par ce pouvoir à tout moment varient.
» Nous opposons les carricks aux wisckis,
» A l'élégant de plus nouveaux habits,
» Un fat à l'autre, et Lurville à Damis.
» Par nous enfin tout ce qui peut séduire
» Trouve un obstacle en un charme plus fort ;
» Et maint censeur en vous condamne à tort
» Des sentimens qu'un Sylphe vous inspire.

» Je suis leur chef ; Ariel est mon nom :
» Te protéger est mon bonheur unique.
» En parcourant notre vaste canton,

» Dans ton étoile un signe prophétique
» M'apprit hier (te le dirai-je, hélas !)
» Qu'un coup fatal menaçait tes appas ;
» Aujourd'hui même il plane sur ta tête.
» Mais quel sera ce malheur qui s'apprête ?
» D'où viendra-t-il ? comment le prévenir ?
» De l'avenir le voile ici m'arrête.
» Veiller sur toi fait mon plus cher désir ;
» Mais le Destin sur tous tant que nous sommes
» A le pouvoir. Que faire pour le fuir ?
» Veille toi-même, et surtout crains les hommes. »

Il finissait, quand saute sur le lit
En aboyant, Zémire impatiente (5).
Bélinde enfin s'éveille et lui sourit.
Un billet doux, l'histoire en est constante,
De ses regards eut les premiers honneurs.
Soupirs, désirs, et rigueurs et langueurs,
Voilà le style : il plaît sans qu'on y songe,
Et le billet fit oublier le songe.

Sous un peignoir dérobant ses appas,
Vers la toilette elle a porté ses pas.
D'un pur argent là brille plus d'un vase.
En admirant l'ordre mystérieux,
La tête nue, en sa pieuse extase,
De la parure elle invoque les dieux.

A ses regards, à son secret hommage
Le crystal offre une céleste image.
Près de l'autel, avec humilité,
Plus bas se tient une jeune prêtresse.
Tout se dispose, et de la vanité
Va commencer le culte respecté.

Paraissez-donc, doux trésors que s'empresse
A ses attraits d'ajouter la beauté.
Des diamans que ces coffrets recèlent,
De ces rubis que les feux étincelent.
Enchantez-là par vos tributs heureux,
Parfums divers qu'enfanta l'Arabie.
L'ivoire lisse et l'écaille polie
Ont parcouru ses superbes cheveux.
Ici la pâte à mes yeux se présente,
L'épingle utile et l'épingle brillante;
Et confondus, on voit en même tems
Les billets doux, la poudre et les romans.

Déjà Bélinde, avec ces douces armes,
A redoublé le danger de ses charmes.
Dans ses beaux yeux le sourire est plus doux,
Son teint plus frais, sa bouche plus riante.
De l'embellir mille Sylphes jaloux
Volent près d'elle. A sa taille élégante
Un agrément est par eux ajouté,

Un pli de plus à sa robe ondoyante,
Le charme à l'art, la grâce à la beauté :
Elle était belle, et la voilà charmante.
Betty sourit en voyant tant d'appas,
Et s'applaudit d'un art qu'elle n'a pas.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT DEUXIÈME.

L'ARDENT soleil, vainqueur de tout nuage,
A moins d'éclat que Bélinde en ce jour.
Elle a quitté son aimable séjour ;
Sur la Tamise elle ordonne un voyage.
Mille beautés sont fières de son choix ;
Mille Adonis ont volé sous ses lois.
Bélinde seule attire leur hommage :
Sur ses attraits étincelle une croix,
Charmante croix, qu'auraient voulu près d'elle
Baiser le Juif, adorer l'Infidèle ! (1)
Dans ses regards tant de vivacité
Annonce un cœur qu'amour n'a pu séduire.
Chacun peut-être en obtient un sourire ;
Mais ce souris n'est encor que bonté.
Elle nous charme en réprimant nos flammes ;
Sans le savoir elle enchante nos ames :
Comme un jour pur, son front brille pour tous,
Son air est noble, et pourtant il est doux ;
Et le respect que sa vertu demande,
Sans nul orgueil son maintien le commande.

*

Par un défaut, ah ! si tant de vertus
Payaient tribut à l'humaine faiblesse,
Qui la verra ne s'en souviendra plus.

Pour le tourment des cœurs qu'elle délaisse,
Sur son cou blanc on voyait chaque jour
De ses cheveux deux Boucles fortunées,
En longs anneaux mollement contournées.
Pour enchaîner ses captifs tour-à-tour,
Amours fripons dans ces liens les tiennent.
Petits oiseaux dans des lacets se prennent:
Petits poissons dans des filets trompeurs ;
Les beaux cheveux sont les filets des cœurs.

Un fier Baron dès long-tems dans sa tête
En a tout bas médité la conquête.
Sur les moyens il hésite incertain ;
Emploira-t-il la force ou l'artifice ?
Qu'importe ? hélas ! l'amant dans son dessein
Peut tout oser . . . , pourvu qu'il réussisse.

Plein de désirs, avant le point du jour,
Il a prié tous les Dieux et l'Amour.
Au Dieu de Gnide un autel qu'il dédie
Est composé de nos anciens romans.
Le grand Cyrus, Pharamond sur Clélie
Sont entassés. Le plus joli des gants

Est sur le comble avec trois jarretières,
Doux monumens d'aventures premieres.
Tendres billets d'abord sont consumés ;
Par ses soupirs les feux sont animés.
Il se prosterne : il prie avec instance
Que son trésor tombe sous sa puissance,
Que pour jamais il enchante ses yeux ;
Amour l'entend ; la moitié de ses vœux
Doit s'accomplir par un arrêt céleste ;
Les vents légers ont dissipé le reste.

Mais sur les flots avance en ces momens
L'esquif brillant dont Bélinde est la reine.
Un doux accord de voix et d'instrumens
Se perd dans l'air, rase l'humide plaine :
L'onde est tranquille et le zéphir est doux ;
Bélinde rit ; tout sourit autour d'elle.

Pendant ce tems, quels sont, Sylphe fidèle,
Tes sentimens ? Des astres le courroux
T'occupe seul, et tout bas tu soupire ;
Tous ces esprits, soumis à ton empire,
Sont convoqués par ton ordre divin :
Sur la Tamise ils ont volé soudain.
Mousse léger, l'un autour du cordage
Glisse, remonte et redescend encor :

L'autre au soleil étend son beau plumage ;
L'autre se plonge en un nuage d'or.
Leurs corps brillans, pénétrés de lumière,
Des yeux mortels ne sont point aperçus.
D'une rosée inconnue à la terre,
D'un air ondé leurs habits sont tissus.
Zéphir s'y joue, et de couleurs nouvelles
Iris sait teindre à chaque instant leurs ailes.

Le sceptre en main, sur le grand mât assis,
En déployant son aile purpurine,
A ses sujets, que sa tête domine,
Ariel parle: ils écoutent soumis.

« Sylphes, dit-il, Sylphides étourdies,
» Et vous aussi, Lutins, Esprits, Génies,
» Apprenez tous, et respectez mes lois.
» Vous connaissez les différens emplois
» Que nous marqua l'éternelle sagesse.
» Dans l'Ether seul les uns planent sans cesse,
» D'autres aux feux du soleil le plus pur ;
» D'autres aussi dans ces plaines d'azur,
» Guident le cours des constantes planètes,
» Les longs détours des volages comètes.
» Moins épurés, il en est qui les nuits
» Courent après les étoiles tombantes,

» Pompent le suc des vapeurs odorantes,
» En font l'aurore et les couleurs d'Iris,
» Ou quelquefois sur de coupables têtes,
» Vont déchaîner les vents et les tempêtes.
» D'autres enfin, attachés aux humains,
» Guident leurs pas, observent leurs destins.

» Nous, plus heureux, nous veillons sur les belles;
» Emploi si doux vaut les plus glorieux.
» Vous le savez, ô mes Sylphes fidèles,
» Des noirs Autans défendre leurs cheveux,
» Fixer l'odeur qui trop tôt s'évapore,
» Et dérober quelques couleurs à Flore,
» Ou quelque goutte à cet arc enchanteur,
» Pour conserver leur native fraîcheur,
» Tels sont nos soins. Arrangeant leur coiffure,
» Nous conduisons le jeu de leur figure;
» Nous inspirons ces propos séducteurs,
» Ces airs charmans, ces aimables rougeurs,
» Même souvent, telle est notre méthode,
» Un songe heureux leur inspire une mode.

» Mais dans ce jour un funeste malheur
» Menace, hélas! l'objet le plus aimable,
» Qui mérita le mieux notre faveur;
» Et du Destin la nuit impénétrable
» Me cache encore et le crime et l'auteur.

» Non, je ne sais si pour quelque profane
» Cette beauté doit aux lois de Diane
» Porter atteinte ou briser un magot ;
» Si l'on verra, malgré qu'elle s'en fâche,
» A son honneur, à sa jupe une tache,
» Si, par hasard, son esprit en défaut,
» D'un bal prié laissera fuir l'idée ;
» Si de filoux ou d'amans obsédée,
» Elle perdra son cœur ou son collier ;
» Si pour un rien Zémire doit crier.

» Tous ces malheurs et de plus grands encore,
» Prévenons-les. Du soin dont je l'honore
» Chacun de vous va savoir le détail :
» A Zéphirette est commis l'évantail.
» Ces beaux pendans, par qui sa tête brille,
» A toi, Brillant ; sa montre à Momentille.
» Tu veilleras, Blondin, sur ses cheveux,
» Moi sur son chien, bien plus cher à ses yeux.
» Mais le tissu, qui défend tant de charmes,
» Pour le garder veut de puissantes armes.
» Oui, constamment soyez cinquante autour ;
» Hélas ! jadis les remparts de baleine,
» Et des paniers souvent l'énorme tour
» Contre l'Amour furent défense vaine.
» Le traître a-t-il à présent tant de peine ?
» Que chacun donc, à son poste restant,
» Se montre ferme et surtout vigilant.

(2) » Malheur à qui, par quelque négligence,
» Aura trompé ma juste confiance !
» Puni par moi de plus d'une façon,
» On le verra captif dans un flacon.
» Des traits légers qui servent à nos belles,
» En les perçant, je retiendrai ses ailes.
» Dans une eau noire il restera caché,
» Ou d'une aiguille au sommet attaché.
» C'est vainement qu'en la plaine éthérée
» Il voudra fuir. Son essence altérée
» Se flétrira par des souffles brûlans,
» Comme une fleur par la rage des vents.
» Peut-être aussi, comme ce téméraire,
» Qui de Junon attaqua la vertu,
» Sur une roue il sera suspendu.
» Il sentira de la meule légère,
» Qui de Mocka brise le fruit heureux,
» Le mouvement rapide, impétueux.
» Il gémira dans l'épaisse fumée
» Qu'on voit sortir du chocolat brûlant ;
» Il tremblera, quand l'Océan bouillant
» Viendra s'offrir à sa vue alarmée. »

Ainsi parla des Sylphes le premier :
Près de Bélinde aussitôt ils descendent.
A son destin heureux de se lier,
Dans ses cheveux soudain les uns se rendent ;

Sur l'éventail d'autres se sont postés ;
D'autres autour des brillantes merveilles
Qui des deux parts décorent ses oreilles.
Mais tous, hélas ! attendent agités,
L'ame tremblante et le cœur au supplice,
Que du Destin l'oracle s'accomplisse.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

CHANT TROISIÈME.

Dans ces vallons, dans ces plaines fleuries,
Où la Tamise, en poursuivant son cours,
Avec orgueil voit ses ondes polies
Réfléchir Londre et ses superbes tours,
Est de nos rois une auguste retraite,
C'est Hamptoncourt (1). Nos ministres fameux
Là quelquefois préparent la défaite
Des rois voisins, des belles de ces lieux
De trois Etats illustre souveraine (2),
Là tu viens prendre, en pleine liberté,
Et leurs avis et plus souvent du thé.

C'est dans ce lieu que Bélinde promène
Sa cour nombreuse. Un utile entretien
Dans ce palais quelque tems les retient:
Les uns au long parlent d'une visite,
D'autres d'un bal depuis huit jours cité.
De notre reine on chante le mérite,
Ou d'un écran l'on vante la beauté.

Quelques malins, observateurs caustiques,
Sur les regards exercent leurs critiques.
A chaque mot un arrêt est porté ;
La médisance à coup sûr l'a dicté.

Un seul moment quand le silence règne,
La tabatière et l'éventail heureux
Des mots piquans remplissent l'interrègne ;
On rit, on lorgne, et tout est pour le mieux.

Déjà Phébus, avançant sa carrière,
Ne dardait plus que d'obliques rayons.
La faim pressait, et le juge sévere,
Pour l'appaiser, hâte ses fonctions :
Le criminel court chercher la potence
Discrètement, pour le laisser dîner.
Quittant la Bourse en toute diligence,
Toujours en paix avec sa conscience,
On voit chez lui le marchand retourner ;
Tout travail cesse, et même la toilette.

En ce moment Bélinde satisfaite,
Dont l'honneur seul anime les esprits,
A défié deux nobles ennemis.
Seule contre eux, au jeux fameux de l'hombre (3),
De leurs destins elle veut décider ;

Son air vainqueur nous dit qu'ils vont céder :
Trois bataillons, dont neuf est l'heureux nombre,
Sont aussitôt rassemblés par leurs soins.
De ce combat tous les Sylphes témoins
Ont descendu soudain, d'un vol rapide,
Sur le parti dont Bélinde est le guide.
Ariel veille au premier Matador :
A l'étiquette, ils vont, toujours fidèles,
Prendre leurs rangs, car les Sylphes encor
Se souvenant d'avoir été des belles,
Sont sur ce point aussi rigides qu'elles.

Des deux partis, quels sont les combattans ?
Quatre grands rois, fameux depuis long-tems,
A barbe longue, à moustaches hautaines :
Viennent après quatre charmantes reines ;
De leur empire exprimant les douceurs,
Egalement leurs mains portent des fleurs.
Chapeau sur tête, armés de hallebardes,
Quatre valets sont leurs fidèles gardes :
Cœurs et Carreaux, Treffles, Piques serrés,
Marchent ensuite, escadrons bigarrés ;
Jetant sur eux des regards rassurés,
Bélinde enfin nomme avec confiance
Pique triomphe, et le combat commence.

La belle alors de ses noirs Matadors,
A son secours appelle la vaillance ;

Des Africains brille en eux l'assurance :
Déjà Spadille, invincible aux plus forts,
Traîne après lui deux triomphes vaincues.
Deux autres sont par Manille abattues ;
Un noble orgueil règne dans son maintien.
Baste paraît ; mais avec moins de gloire,
Sur une seule il obtient la victoire :
Le même coup renverse un Plébéien.

Le front paré d'une majesté fière,
Le roi de Pique avance en ce moment.
Un large sabre arme sa main guerrière ;
Un long manteau forme son vêtement :
Sa jambe seule aux regards se présente.
Son traître esclave ose, l'ame arrogante,
Le défier. Sous les coups de son roi
Il a péri. Toi, dont les destinées
Au jeu du Lû sont d'inspirer l'effroi, (4)
De triompher des têtes couronnées,
Du roi vainqueur, tombe toi-même aux pieds,
Valet fameux des Treffles effrayés.

Des deux guerriers, malgré tout le courage,
Bélinde encor a le seul avantage ;
Mais la fortune, inconstante à son tour,
Semble au Baron transporter son amour.
Il voit Pallas, qui, vaillante amazone,

Du roi de Pique a partagé le trône,
Pour lui combattre, attaquer corps à corps
Le fier tyran que le Treffle révère :
Elle l'atteint, lui ravit la lumière ;
Son ame noire a volé chez les morts.
Que font alors ses membres gigantesques,
Son diadême et sa robe grotesques,
Ce globe enfin, que, bravant ses rivaux,
Lui seul il porte entre tous les monarques ?

Plus enhardi, le Baron, sans repos,
Fait avancer ses valeureux Carreaux.
Leur roi, paré des plus brillantes marques,
N'offre pourtant qu'un profil à nos yeux ;
Sa noble épouse imite son courage.
Les voyez-vous renverser tous les deux
Les ennemis, et presser le carnage ?
Treffles et Cœurs, l'un sur l'autre entassés,
Tombent vaincus, ou courent dispersés :
Ainsi l'on voit dans les plaines d'Afrique
Des nations s'égorger sans tactique.
Tous les partis, et de toutes couleurs,
Sont en déroute et cèdent aux vainqueurs.
Hector enfin, affreuse destinée !
Hector lui-même, ô fatale journée !
A triomphé de la reine des Cœurs.

*

Bélinde tremble, et l'aspect de Codille
Pour cette belle est l'arrêt de la mort.
De ce moment nul espoir ne lui brille :
Un rien pourtant peut changer notre sort ;
Quand l'As de Cœur insolemment s'avance,
Le Roi, caché dans les plus belles mains,
De son épouse y pleurait les destins ;
Il voit cet As, et, brûlant de vengeance,
Il fond sur lui, le dompte ; il a vaincu.

D'un cri joyeux Bélinde triomphante
S'en applaudit. A sa joie éclatante
Les monts voisins, les bois ont répondu :
Faible mortel ! par un rien abattu,
Un rien t'élève. O trompeuse chimère !
Bélinde, hélas ! ce jour qui t'a su plaire,
Bientôt pour toi, par de fâcheux retours,
Va devenir le plus triste des jours.

Déjà pourtant une table voisine
Offre à nos yeux les vases de la Chine.
Le café brûle, et son grain parfumé
Par une main en poudre est transformé :
Par d'autres soins une lampe s'allume ;
On distilla du vin un esprit pur,
Qui s'y déploie en des flammes d'azur.
Puis, du Japon observant la coutume

On dresse encore un autel enchanteur ;
On verse enfin la divine liqueur,
Qui de deux sens produit la vive extase.
Ses flots brillans remplissent chaque vase ;
Ses doux parfums sont répandus dans l'air.
Dans cet instant les Sylphes, de concert,
Près des appas confiés à leur zèle,
Se serrent tous. L'un, d'un soin protecteur,
Couvre sa robe ; et l'autre avec son aile
De son café veut tempérer l'ardeur.

Ce doux nectar, qui de maint politique
Faisant si bien fermenter les esprits,
Découvre tout à ses yeux engourdis,
Offre au Baron, dont l'œil mélancolique
Fixe la Boucle, objet de tous ses vœux,
Un sûr moyen dont son esprit s'empare.
Arrête, hélas ! jeune présomptueux !
Arrête, tremble, et respecte les dieux.
De la beauté, par qui périt Mégare,
Crains le destin ; songe par quels rebuts
Minos punit une fille barbare
D'avoir coupé le cheveu de Nisus.

O sort cruel ! quels moyens innombrables
Tu nous donnas pour nous rendre coupables !
Clarice alors, occupant son repos,

Parait sa main de ses brillans ciseaux ;
Il les saisit ces armes redoutables.
Ainsi jadis nos vaillans chevaliers
Prenaient des mains de leurs dames aimables,
Leurs javelots, leurs glaives meurtriers.
En ce moment Bélinde s'est baissée
Pour respirer un parfum précieux.
Le traître bras soudain l'a menacée :
Volez, esprits, volez, troupe empressée ;
De la beauté défendez les cheveux.

Pour la sauver comme ils se précipitent !
Déjà trois fois ses pendans qu'ils agitent
L'ont fait trois fois retourner à leur gré ;
Et l'ennemi trois fois s'est retiré.
Mais Ariel veut de celle qu'il aime
Connaître mieux les sentimens secrets.
Des fleurs brillaient sur ses plus doux attraits ;
Il s'y repose, et, par son art suprême,
De ses pensers sonde la profondeur :
Il voit, hélas ! qu'un mortel les possede,
Qu'un jeune amant est caché dans son cœur.
A ce malheur il n'est plus de remède,
Pauvre Ariel ! désormais sans pouvoir,
Il cède au sort, il fuit au désespoir.

Le fier Baron, d'une main plus hardie,
Saisit la Boucle en ses cruels ciseaux.

A rapprocher leurs funestes rameaux
Le traître est prompt, et le double acier crie :
Un Sylphe aimable, au milieu des haards,
S'est élancé ; sa valeur est trahie ;
En triomphant de la Boucle chérie,
Le fer se joint, et le coupe en deux parts.
Mais composé de subtiles parties,
Ses deux moitiés soudain sont réunies.

Quoi ! pour toujours ces superbes cheveux
Sont séparés d'une tête charmante !
D'abord Bélinde en frémit d'épouvante.
Le courroux suit ; la foudre est dans ses yeux ;
Ses cris d'horreur épouvantent les cieux :
Non, la douleur n'est pas aussi perçante,
Quand d'un époux, quand d'un carlin chéri
La mort s'empare, ou qu'une main pesante
Brise en morceaux un vase favori.

« Que de lauriers on couronne ma tête,
Criait alors cet insolent vainqueur ;
» Il est à moi ce prix de mon ardeur.
» Ma voix toujours vantera ma conquête :
» Aussi long-tems qu'on verra les oiseaux
» Aimer les airs et les poissons les eaux,
» Et nos beautés les chars et les chevaux ;
» Aussi long-tems qu'on lira des sottises, (5)

» Que sans s'aimer l'on se visitera ;
» Qu'à cent clartés, qu'il n'a jamais acquises,
» Par cent flambeaux un Crésus suppléra ;
» Tant qu'on verra céder les faibles belles,
» Les sots amans se ruiner pour elles,
» Mon nom vainqueur partout se chantera. »

Le fer abat ce que dans son passage,
Du Tems fatal eût respecté la faux ;
Il fait tomber les humains, leurs travaux ;
Il a détruit Ilion et Carthage,
Et de nos rois les monumens pompeux ;
Et les tombeaux des héros orgueilleux.
Sois moins surprise, ô nymphe inconsolable !
Que le cruel, à sa force indomptable,
Soumette aussi les plus beaux des cheveux.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

De noirs soucis Bélinde tourmentée,
Sans distinguer leurs mouvemens divers,
Sentait son ame inquiète, agitée.
Un jeune roi qui tombe dans les fers,
Une Laïs qui survit à ses charmes,
Un tendre amant qui sent faiblir ses armes,
Un fier tyran que le trépas surprit,
Ou bien Eglé, dont on manqua l'habit,
N'eurent jamais le dépit, la colère,
Que t'inspira, beauté charmante et fière,
D'un bien si doux le cruel ravisseur.

Ariel fuit ; de sa troupe en alarmes
Il est suivi ; mais son sensible cœur
Sur ton destin verse encor bien des larmes.
Soudain un Gnôme, esprit le plus quinteux
Qui du soleil ait souillé la lumière,
Se précipite au centre de la terre.
C'est Ombriel. Dans ce séjour affreux,
Il cherche l'antre où la Mélancolie

Tient ses Etats. Son aile appesantie,
Pour ses désirs l'y conduisant trop tard,
L'y fait descendre en un épais brouillard.

Des doux Zéphirs jamais ces noirs rivages
N'ont ressenti les souffles amoureux.
Le sombre Auster, assemblant les nuages,
Porte l'ennui sans cesse dans ces lieux.
L'air libre et pur, le jour que l'on abhorre,
Dans ce réduit n'ont pénétré jamais.

Pale, rêveuse et pleine de regrets,
La déité sans relâche y dévore
Ses noirs chagrins ; le plus sombre des lits
Est son asile, et double ses soucis.
A ses côtés est la Bizarrerie,
Et la Migraine assiége son chevet.

Près de son trône, une fille chérie,
Avec sa sœur, à la suite paraît.
Leurs traits divers n'ont point d'air de famille ;
Dans cette cour la même dignité
Les réunit. Pour une vieille fille
L'une se prend ; c'est la Méchanceté.
Son teint est noir, sa peau rude et séchée.
Monstre odieux, la trompeuse douceur
Est dans ses yeux, la satire en son cœur.

Voyez près d'elle, avec grâce penchée,
Cette beauté, qui, jouant les langueurs,
Du doux printems effacerait les fleurs.
Nonchalamment dans la plume enfoncée,
Elle grasseie, et l'Ostentation
Ou les Vapeurs sur ce lit l'ont placée
Pour quelques jours : c'est l'Affectation ;
Chaque moment la voit évanouie.
Ainsi chez nous mainte femme jolie
Recourt, feignant des maux qu'elle n'a pas,
Au négligé pour doubler ses appas.

Dans ces brouillards, dont la Mélancolie
Environna son palais ténébreux,
Volent partout des fantômes nombreux.
D'une nonain la tendre rêverie,
D'un vieil hermite ainsi le cerveau creux
Leur ont fait voir et l'enfer et les cieux.
Là, des serpens, de sanglantes furies,
Et des tombeaux et de lugubres feux ;
Là, de cristal des dômes merveilleux,
Et l'or, en fleuve, errant dans les prairies,
Troublent partout, ou surprennent les yeux.

De corps changés en de bizarres formes,
On voit ici les figures difformes :
Des vases même y marchent sur leurs pieds,

Tels autrefois, nous dit le bon Homère,
De Jupiter se mouvaient les trépieds;
Ou tel on vit jadis sur notre terre
Un fou trembler en se croyant de verre. (1)

(2) De Scolopendre armant ses noires mains,
Le Gnôme arrive. « O lunatique reine!
» Qui, dès quinze ans, des esprits féminins,
» Jusqu'au trépas êtes la souveraine,
» Je vous salue, ô mère des vapeurs,
» Des maux de nerfs et de l'esprit des femmes;
» Vous qui donnez des accès, à ces dames,
» De poésie ou de noires humeurs;
» Vous qui de Laure inspirez les hauteurs,
» Et de Zélis les ouvrages mystiques,
» Et de Naïs les rimes satiriques. (3)

» Chez les humains, illustre déité,
» Est une nymphe à vos décrets rebelle.
» A tous les cœurs un mot, un regard d'elle
» Peut inspirer l'amour et la gaîté;
» Mais si jamais votre Gnôme fidele,
» Par un bouton, adroitement placé,
» A su ternir l'éclat d'un beau visage;
» Si la coquette, oubliant trop son âge,
» L'a sur ses traits, par mes soins, vu tracé;
» Si je fis voir à des têtes jalouses

» Un ornement que redoutaient leurs front
» Si dans les lits de leurs chastes épouses
» Quelque désordre excita leurs soupçons ;
» Si d'une prude, en dérangeant les armes,
» D'un petit chien j'ai causé la langueur,
» Et fait verser aux plus beaux yeux des larmes,
» Contre Bélinde exaucez ma fureur:
» De vos vapeurs tourmentez cette belle,
» Le monde alors vous est soumis comme elle. »

A ce discours, que, d'un air soucieux,
Vient d'écouter la reine de ces lieux,
Elle dit oui comme une autre refuse.
D'Eole ensuite elle imite la ruse.
Comme jadis il renferma les vents,
Une outre énorme a reçu dans ses flancs
Tous ces soupirs, ces clameurs et ces plaintes,
Qu'un sexe aimable, opprimé trop souvent,
Sait mettre en œuvre avec tant de talent.
De pleurs, d'alarme et de subites craintes
Egalement un flacon fut rempli.

Le Gnôme affreux, d'un tel présent ravi,
Avec lenteur mouvant sa lourde masse,
Du globe enfin retrouve la surface.
Bélinde alors, au sein de Talestris,
Laissant flotter sa blonde chevelure,

Les yeux baissés, reposait ses soucis.
Mais Ombriel, pour rouvrir sa blessure,
Déchire l'outre. Oh ! de quelle fureur
Son sein s'anime et son ame est remplie !
Soufflant le feu, soudain la bonne amie,
Les mains au ciel, s'écrie avec douleur :

« O ma Bélinde ! ô fille infortunée !
(De cette plainte Hamptoncourt retentit ;
Infortunée est par l'Echo redit.)
» Etait-ce donc pour cette destinée,
» Etait-ce donc pour cet audacieux
» Qu'on prodiguait et l'essence odorante,
» Et la pommade et des soins précieux ?
» Que tant de fois cette tête charmante,
» Dans cent prisons resserrant ses cheveux,
» Sentit du fer le tourment rigoureux ?
» Pour le barbare, ah, Dieux ! quelle victoire !
» Combien nos fats vont envier sa gloire !
» Mais que dira notre sexe surpris,
» Et cet honneur, tyran de nos esprits,
» De nos destins, et l'arbitre suprême
» De nos plaisirs, de notre vertu même ?
» Hélas ! déjà je vois couler tes pleurs ;
» Déjà j'entends de secrètes horreurs.
» De la beauté, non, tu n'es plus la reine.
» La Calomnie et la jalouse Haine

» En cent discours bientôt vont éclater.
» Et que répondre à tant de perfidie ?
» Qui le saura, qui l'osera tenter ?
» On rougira du nom de ton amie.
» Quoi ! cette boucle, objet de tant de vœux,
» Dans un cristal, de mille curieux,
» Mille indiscrets charmera l'œil avide,
» Ou brillera dans les mains du perfide !
» Ah ! que plutôt au sein de ce palais
» L'herbe s'élève, ou que l'onde et la terre,
» L'air, les carlins, l'homme et les perroquets,
» Dans le néant retombent pour jamais ! »

Elle a fini ; mais sa vive colère
Contre le traître outragé vainement,
Lui fait chercher l'appui de son amant.
Ce tendre amant, c'est le chevalier Plume,
Fat par esprit, autant que par costume.
« Servez Bélinde, et vengez la beauté, »
Dit Talestris ; « telle est ma volonté. »
Sur une canne et sur sa tabatière,
Où l'art brillait autant que la matière,
Le chevalier gravement dissertait ;
Et de son corps l'embonpoint promettait
Qu'on trouverait sa tête plus légère.
Stupidement il écouta l'affaire,
Puis au Baron dit : « Que diable est ceci ? . . .

» C'est incroyable ! ... au moins, soyez poli.
» Ce tour vraiment passe la raillerie ....
» Pour une boucle aussi .... mais, je t'en prie ;
» Rends ces cheveux, rends-les, mon cher ami. »
Il s'arrêta, satisfait de lui-même,
Et de nouveau sur sa boite frappa.
« Ce beau discours, ma peine en est extrême ;
Dit le Baron, pour rien vous occupa.
» J'atteste ici cette boucle sacrée,
» D'un chef aimable à jamais séparée,
» Que, jusqu'au jour marqué pour mon trépas ;
» De son vainqueur elle ornera le bras. »
Il dit ainsi ; puis, d'un air de victoire,
Il déploya le gage de sa gloire.
Le hideux Gnôme, au comble de ses vœux,
Brise soudain le flacon dangereux.
Le noir Chagrin en sort d'un vol rapide ;
Bélinde sent son atteinte perfide ;
Et de nouveau, les yeux noyés de pleurs,
Exhale ainsi ses touchantes douleurs.

« O jour affreux ! ô jour que je déteste !
» Où mes cheveux, mon repos, mon honneur,
» Tout m'est ravi ! quel était mon bonheur,
» Si d'un palais aux belles si funeste,
» J'eusse ignoré les charmes séduisans !
» Ah ! que plutôt, sans flatteurs, sans amans,

» Ne m'a-t-on mise, insensible à mes peines,
» Dans ces climats, dans ces plages lointaines,
» Barbares lieux, où l'hombre est inconnu,
» Où le café n'est jamais parvenu !
» Là j'eus caché, loin des regards profanes,
» Mes doux appas. Ainsi, dans les déserts,
» Reine des fleurs, tu brilles, tu te fanes;
» On ignora ta gloire et tes revers,
» De m'entourer d'une folle jeunesse
» Quel Dieu trompeur m'inspira la faiblesse,
» Et du Baron me fit souffrir l'abord ?
» Que n'ai-je su plutôt, à l'ordinaire,
» Goûter chez moi le bien de ne rien faire ?
» Signes nombreux, qui prédisiez mon sort,
» Pourquoi de vous fus-je si peu frappée ?
» Ma boite, hélas! trois fois m'est échappée,
» Et mes magots tremblaient de toute part;
» Zémire même était triste et grondeuse.
» Un Sylphe enfin, il m'en souvient trop tard,
» Pour m'annoncer ma destinée affreuse,
» M'a, dans un songe, apparu ce matin.

» De ces cheveux qu'enlève le coupable,
» Qu'importe, hélas ! le reste déplorable ?
» Ah! qu'à l'instant il tombe sous ma main....
» O sort barbare ! ô funeste mémoire !
» D'un cou charmant quand, rehaussant l'ivoire,

» Jusqu'à mon sein cette boucle tombait !
» Tu lui survis, ô sœur infortunée ;
» N'attends-tu pas la même destinée ? . . .
» Viens, traître, viens, consomme ton forfait ;
» Viens m'arracher le seul bien qui me reste...
» Ah ! fallait-il, si ton ardeur funeste
» De mes attraits voulait se décorer,
» Me ravir ceux que je pouvais montrer ! »

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

CHANT CINQUIÈME.

Ainsi Bélinde exprimait sa douleur ;
Et ses regrets trouvaient chacun sensible.
Mais du Baron le destin inflexible
Contre sa plainte endurcissait le cœur.
Calestris crie ; il n'en a point d'allarmes.
Qui de Bélinde a méprisé les larmes,
Par d'autres pleurs se peut-il émouvoir ?
Rien ne le touche ; et le pieux Enée
Quitta jadis, l'ame moins obstinée,
Anne à ses pieds, Didon au désespoir.

Clarice alors, beauté grave et sévère,
De l'éventail jouant complaisamment,
Agite l'air d'un égal mouvement.
Chacun l'écoute ; et de sa bouche austère
Sortent ces mots, débités pédamment.

« (1) A la beauté que servent les hommages
Des rois, du peuple, et des fous et des sages ?

» Qu'importe, hélas! que la terre et les mers
» Pour la parer épuisent leur richesse ?
» Que dans la ville en nous suivant sans cesse,
» A nos appas, aux spectacles offerts,
» Les élégans prodiguent les louanges ?
» Que leurs soupirs nous taxent de fierté,
» Lorsque leurs vers nous appellent des anges ?
» Stérile honneur, vain éclat! La beauté
» A chaque instant fait conquête nouvelle;
» La raison seule a droit de les garder
» Il faut qu'on dise, en voyant une belle:
» A sa vertu ses traits doivent céder.
» Ah! si la danse ou la folle parure
» De ce poison qui détruit nos attraits,
» Des ans cruels faisait braver l'injure,
» Qui ne voudrait s'y tenir désormais ?
» De mille ennuis et des soins du ménage,
» Qui ne voudrait s'affranchir pour jamais ?
» Oui, croyez-moi, croyez que la plus sage,
» A la toilette occupant ses beaux jours,
» Se permettrait le rouge et les amours.
» Mais puisqu'enfin cette beauté fragile
» Bientôt délaisse et la coquette habile,
» Et celle aussi qui, par aucun secours,
» Simple en ses goûts, n'a retardé sa fuite,
» Que faire donc ? Opposer le mérite
» Aux coups du tems; lui seul dure toujours

» La raison seule, écoutez bien, ma chère,
» Sait à la longue à tous les hommes plaire ;
» Les petits airs, le manège et les cris
» N'émeuvent point de solides esprits.
» Pour terminer, la grâce d'une femme
» Charme les yeux, sa vertu touche l'ame ».
Clarice dit ; et ce discours sensé,
Aux auditeurs parut fort mal placé.

Bélinde, à qui la leçon sembla rude,
Dans son regard exprima son dédain ;
Et Talestris du mot piquant de prude
Apostropha le Caton féminin.
Mais, peu contente, elle s'écrie : « Aux armes » !
Au premier rang elle vole soudain.
Les éventails qui voilaient tant de charmes,
Les sacs légers, les tissus délicats
En se croisant redoublent le fracas.
On se défie, on s'approche, on s'engage ;
Des combattans les cris frappent les cieux.
Le fer vulgaire, instrument de carnage,
Heureusement ne sert point leur courage ;
Nul n'en mourra. C'est ainsi qu'à tes dieux
Tu sais donner, audacieux Homère,
Les passions, les fureurs des humains.
L'Olympe en feu voit tous ses souverains,
Contre Mercure une Déesse altiere,

Contre Pallas Mars en venir aux mains.
Le roi des dieux fait gronder son tonnerre ;
Il fait trembler et la céleste sphère,
Et notre globe et les globes lointains.
Neptune alors, excitant les tempêtes,
Vient déchaîner les Autans sur nos têtes,
La terre s'ouvre en abîmes profonds.
Son fier trident la frappe ; les rayons
D'un jour nouveau percent jusqu'aux lieux sombres
Et leur éclat épouvante les ombres (2).

Le Gnôme affreux, du combat spectateur,
Sur un flambeau, triomphant, bat des ailes.
Ses noirs suivans aux épingles des belles
S'attachent tous, et doublent leur ardeur.

Partout déjà Talestris en furie
Aux ennemis inspire la terreur.
D'un petit maître et d'un petit génie,
Ses yeux brillans ont terminé le sort ;
L'un fredonnait, l'autre rimait encore.
« Sans expirer, je meurs, cruelle femme, »
Dit Dapperwit, de son siége tombant.
Levant au ciel les bras languissamment,
« Ces yeux vainqueurs assassinent mon ame, »
Chante Fopling ; il s'arrête à ces mots.
Ainsi le cygne, au déclin de sa vie,

Rappelle encor sa douce mélodie,
Et du Méandre enchante les échos.

Pendant ce tems, Plume, rempli d'audace,
A terrassé Clarice ; mais soudain
Chloé s'avance, et d'un regard hautain,
Tranche sa vie. Un souris plein de grâce,
A cet exploit, l'embellit ; et l'Amour,
Par ce souris, au héros rend le jour.

(3) Dans ce moment le Souverain du monde
Arma ses mains de ses balances d'or ;
Et d'un côté la chevelure blond e,
Du doux objet qui causait ce discord,
D'autre, l'esprit de nos fats d'importance
Furent placés. L'incertaine balance
Semble hésiter ; mais les cheveux bientôt
La font pencher : l'esprit monte bien haut.

Bélinde alors sur le Baron s'élance :
Jamais ses yeux d'un tel feu n'ont relui ;
Tant de courroux étonne sa vaillance ;
Mourir par elle est un bienfait pour lui.
Pour commencer cette lutte inégale,
D'un doigt vainqueur renversant l'ennemi,
Quand le vaincu respirait étourdi,

Elle lui lance une poudre fatale.
De tous côtés maint atome piquant
Est dirigé par le Gnôme méchant.
Mylord pleurant, éternuant, toussant,
D'un bruit affreux fait retentir la salle.
« Cède à ton sort, s'écria sa rivale. »
Sa longue aiguille arme aussitôt ses doigts.

(4) D'un bisaïeul lui vient cette parure.
En médaillon figurée, autrefois
Il la portait; mais un jour, d'aventure,
Il décéda. Le bijou cette fois
Prit d'une boucle aussitôt la figure,
Et de la veuve il orna la ceinture,
Puis, en hochet, amusa son poupon.
L'enfant grandit, le transmit à sa fille.
La fille enfin sut en former l'aiguille,
Qu'un jour Bélinde eut par succession.
« De ton succès sois moins enorgueillie ;
» Par un vainqueur il peut être éclipsé.
» Ton tour viendra, trop altière ennemie, »
S'écrie enfin le Baron terrassé.
« Va, de la mort je crains peu la furie ;
» Te perdre, hélas ! voilà ma seule mort.
» Ah ! pour aimer laisse-moi vivre encor ;
» C'est pour aimer que je tiens à la vie ». —

Rends mon trésor, dit la fière Beauté.
Tout retentit de sa voix éclatante.

Fatal mouchoir, par toi moins irrité
Fut Othello contre une tendre amante.
Mais des mortels le sort plus d'une fois
A su tromper l'attente ambitieuse.
De braves chefs la valeur malheureuse
Pèrd, en un jour, le fruit de vingt exploits.
Le croiriez-vous ? Cette boucle chérie,
Par un forfait adroitement ravie,
Puissant motif de si cruels débats,
Partout se cherche et ne se trouve pas.

Sa destinée eût été trop commune,
Et ses honneurs chez les hommes trop vains;
Le ciel lui-même a réglé ses destins.

On dit déjà qu'au globe de la lune
Elle a monté. L'on sait que de tout tems
Est recueilli dans le monde lunaire,
Ce qui se perd sur notre pauvre terre (5).
Là, des héros, en des vases brillans,
Sont conservés les vertus, les talens,
L'esprit des fats en des boîtes légères.
Par des rubans et de minces faveurs,
Là, des amans sont enchaînés les cœurs.

En ce séjour sont aussi les prières
Qu'un vieux pécheur à la Mort adressa ;
L'amour trahi, les sermens qu'on faussa,
De nos Laïs les trompeuses caresses,
Des courtisans les brillantes promesses,
Surtout les pleurs qu'un héritier versa.
Dans ce pays, d'une folle industrie
On trouve encor les ouvrages trop vains.
Dans une cage on y voit des cousins,
Et de sa chaîne une puce suivie,
Des papillons rangés avec génie,
Et les cahiers de la théologie.

Seul des mortels, je suis instruit pourtant
Sur les destins de la Boucle jolie.
Son vol rapide, au ciel la transportant,
Pour la ravir à la foule indiscrète,
N'a pu frapper que les yeux d'un poëte.
Tel on nous dit que le seul Proculus
Au ciel jadis vit monter Romulus.

Oui, cette boucle, en étoile changée,
Au firmament dans leur nombre est rangée.
Sa chevelure, en jetant mille feux,
De Bérénice efface l'astre heureux.
Sylphes légers, votre troupe l'admire ;
Suivez son cours dans le céleste empire.
Bientôt au Parc (6) ses charmes mieux connus

Vont, chaque soir, attirer le grand monde.
L'amant heureux, du lac de Rosemonde, (7)
L'invoquera, la prenant pour Vénus.
Et l'observant dans ces tubes utiles,
Dont Galilée arma nos yeux débiles, (8)
Des nations, des potentats voisins
Mathieu Lansberg y lira les destins. (8)

Toi, désormais cesse, Nymphe charmante,
De regretter ta Boucle triomphante.
Va, les cheveux qui brillent sur ton front
Sont loin, crois moi, d'exciter tant d'envie.
Un jour, hélas ! ces yeux se fermeront ;
A tant de cœurs après l'avoir ravie,
Toi-même un jour verras finir ta vie ;
Et du tombeau l'inévitable affront (10)
Aurait détruit cette Boucle chérie.
Mais aujourd'hui ma muse à tous les cœurs
Apprit sa gloire, assura ses honneurs ;
Et, pour jamais, au ciel et sur le Pinde,
Elle inscrivit le doux nom de Bélinde.

FIN.

*

NOTES.

CHANT PREMIER.

(1) Une aventure de société donna naissance à ce joli poëme. Milord Péter coupa un jour une boucle de cheveux à M.me Fermor, l'une des plus belles femmes de l'Angleterre. Ce prétendu badinage fut trouvé fort mauvais; les deux familles se divisèrent. M. Caryl, ami de Pope, esprit conciliant, lui proposa de terminer cette dissention par une pièce de vers, qui, en flattant M.me Fermor, appaiserait son ressentiment. M. Caryl connaissait les femmes. Un bel esprit eût trouvé dans cette aventure la matière d'une chanson: le génie y trouva un poëme. Ce fut en 1711 qu'il parut pour la première fois; Pope n'avait encore que vingt-trois ans. *La Boucle de cheveux enlevée* n'était alors qu'en deux chants. L'accueil que reçut l'ouvrage engagea l'auteur à le perfectionner. Il le publia l'année suivante en cinq chants, tel qu'il est aujourd'hui. Les Sylphes et les Gnômes, qui y répandent tant d'agrément,

produisirent cette augmentation. Pope le fit précéder d'une épître dédicatoire, très-respectueuse, à M.me Fermor, qui sans doute n'eut pas de peine a oublier une offense, source pour elle d'un des hommages les plus flatteurs qu'ait jamais reçus une jolie femme. Je ne conseille pourtant pas aux lords, ni aux élégans d'aujourd'hui, d'imiter l'audace de mylord Péter. Ils ne trouveraient peut-être pas un Pope pour obtenir leur pardon; et M. Caryl aurait encore assez de peine à empêcher nos faiseurs de satires de brouiller les cartes.

(2) , ... La sonnette
Près de madame avait mandé Lisette.

Il y a en outre dans l'original : « Trois fois les » mules avaient frappé le plancher. » Nos belles dames n'étant plus dans l'usage d'appeler leurs soubrettes avec les pieds, j'ai supprimé cette phrase.

(3) . . . . . Et voir sans nulle envie
Ces lourds Midas, que traînent tout surpris,
Quatre chevaux qu'ils attelaient jadis !

L'anglais porte : « Et ne vois plus qu'avec dé- » dain une chaise à porteur suivie de deux pages. » J'ai cherché une expression équivalente. Les

chaises à porteur ne sont plus guère d'usage ; les Midas à équipages sont de tous les tems.

(3) Détrompe-toi, si tu crus que nos goûts, etc.

Charmante imitation d'un passage du sixième livre de l'Énéide. Pope imite Virgile comme il traduit Homère.

(5) . . . . . Quand saute sur le lit
En aboyant Zémire impatiente.

Le poëme anglais dit *Shock*. Ce nom n'étant pas trop connu chez nous pour celui d'un chien, j'en ai substitué un autre. J'en demande pardon aux graves commentateurs, et je les prie de croire que je n'aurais pas pris cette liberté avec un ancien.

CHANT DEUXIEME.

(1) Charmante croix, qu'auraient voulu près d'elle
Baiser le juif, adorer l'infidèle !

Marmontel a totalement supprimé dans sa traduction le vers anglais que rendent ces deux-ci. C'est cependant un des plus cités en Angleterre, où il fait proverbe.

(2) Malheur à qui, par quelque négligence, etc.

En supprimant la plus grande partie de ces détails, Marmontel en a éludé les difficultés. Je crois cependant qu'il faut distinguer dans un auteur ce qui est impossible à traduire d'avec ce qui n'est que difficile. Voyez quels détails l'abbé Delille a su ennoblir dans les Géorgiques !

CHANT TROISIÈME.

(1) C'est Hamptoncourt.

Maison royale près de Londres, et qui tire son nom du village de Hampton, dont elle est voisine, comme le dit l'original.

(2) De trois Etats illustre souveraine.

La reine Anne, qui régna jusqu'en 1714.

(3) Seule contre eux, au jeu fameux de l'hombre.

La description, pleine de poésie, qui suit, est conforme à la manière dont ce jeu se jouait en Angleterre. Malheureusement le wist et le reversis l'ont fait passer de mode. La bouillote a remplacé ces jeux ; et l'ordre constant des choses me fait craindre que quelque jeu nouveau ne détrône un jour la bouillote.

4) . . . . . Toi, dont les destinées
Au jeu du Lû sont d'inspirer l'effroi,
De triompher des têtes couronnées.

Comme le jeu du Lû n'est point connu parmi nous, Marmontel y a substitué le reversis dans ces vers:

« Ce vaillant Quinola, qui, dans d'autres journées,
» Sans peine eût terrassé des têtes couronnées. »

Par malheur, loin que *Quinola terrasse les têtes couronnées*, ce sont elles qui lui jouent assez souvent de mauvais tours.

Quelques vers après, on lit dans sa traduction:

. . . . . « Jeune Sémiramis,
» Toi que *le roi de Pique* a choisi pour *épouse*. »

Marmontel n'avait donc pas lu *le Joueur*.

. . . . . « Il devait appeler Angélique
» *Pallas* du nom connu de la *dame de Pique*. »

(5) Aussi long-tems qu'on lira des sottises.

Le texte porte: « Aussi long-tems que l'Atalantis sera lue. » L'Atalantis est un ouvrage satirique et beaucoup plus que gai d'une Mme. Manley. J'avais de quoi choisir, pour y substituer, dans beaucoup d'ouvrages français. J'ai préféré les désigner par un nom générique.

CHANT QUATRIÈME.

(1) Ou tel on vit jadis sur notre terre
Un fou trembler en se croyant de verre.

Ces deux vers, allusion à un fait réel, en remplacent d'autres où Pope décrit les idées bizarres des hypocondriaques d'une manière qui ne serait pas supportable dans notre langue.

(2) De Scolopendre armant ses noires mains.

La Scolopendre, autrement *langue de cerf*, est une plante qui croît dans les puits et endroits humides. Elle a des propriétés en médecine et une odeur d'herbe très-forte. Le Gnôme l'emploie ici comme préservatif.

(3) Et de Zélis les ouvrages mystiques,
Et de Naïs les rimes satiriques.

Les malins sont priés de croire que si le traducteur a ici un peu paraphrasé le texte, au moins il ne s'est pas écarté de l'intention de ce morceau.

CHANT CINQUIÈME.

(1) A la beauté que servent les hommages, etc.

J'ai promis de ne pas multiplier les exemples

qui prouvent en combien d'endroits la traduction de Marmontel est faible et peu fidèle. En voici un qu'on ne saurait passer sous silence. Le discours de Clarice réunit chez lui ces deux défauts. Voyez d'abord ces vers :

« Qui d'entre nous, hélas! n'aimerait à passer
» Le jour à se parer, *et la nuit à danser*,
» Si les amusemens, la danse, les parures
» Pouvaient de notre teint effacer *les gravures* !
. . . . . .
» Mais, puisqu'avec le tems nos attraits se ternissent,
» Et que, *frisés ou non, tous les cheveux blanchissent*..

Ce n'est pas tout; voici ce qu'elle en conclut· « Puisque, dit-elle,

. . . . » La virginité ne rend point immortelle,
» Qu'en pure perte enfin une fille est cruelle,
» *Usons de tous nos droits*, au gré de nos désirs,
» Et bravons les revers au milieu des plaisirs. »

Clarice, qui, dans l'anglais, ne parle que de mérite et de vertu, serait bien étonnée de voir ce qu'on lui fait dire ici. Remarquez bien que, dès qu'elle a fini, Talestris la traite de prude· Certes, si mademoiselle Clarice, *de ses droits usante*, avait tenu un discours pareil, elle ne serait rien moins qu'une prude, et Talestris n'aurait pas trouvé le vrai mot.

(2) Et leur éclat épouvante les ombres.

Imitation d'un endroit du vingtième livre de l'Iliade. On connaît la traduction qu'en a faite Boileau.

« L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
» Pluton sort de son trône ; il pâlit, il s'écrie ;
» Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
» D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
» Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
» Ne fasse voir du Styx la rive désolée. »

Je ne sais pourquoi Marmontel a délayé en vingt-six vers ce morceau de la *Boucle de cheveux*, assez court et plein de feu dans l'original.

(3) Dans ce moment le souverain du monde, etc.

Pope imite ici Homère et Virgile. La critique fine et délicate remplace la majesté de ses modèles.

(4) D'un bisaïeul lui vient cette parure.

Cette généalogie d'une aiguille, placée dans l'instant le plus vif du combat, est une censure ingénieuse de quelques endroits de l'Iliade. Homère n'a rien à craindre avec des critiques tels que Pope. Si les défauts les affectent plus vivement que les autres hommes, ils sont aussi bien plus sensibles aux beautés.

(5) . . . . . L'on sait que de tout tems
Est recueilli dans le monde lunaire,
Ce qui se perd sur notre pauvre terre.

Imiter l'Arioste dans un de ses morceaux les plus brillans, et s'en tirer avec succès, fait, selon moi, beaucoup d'honneur à Pope. Depuis leurs poëmes, le domaine de la lune s'est bien étendu. On n'y trouvait pas de leur tems la probité de tant d'hommes, la pudeur de tant de femmes, la mémoire de tant de nouveaux riches, etc., etc., etc. Mais qui osera aller voir tout cela dans la lune? qui osera enfourcher l'hyppogriffe du *Divino Ariosto?*

(6) Bientôt au parc ses charmes mieux connus
Vont, chaque soir, attirer le grand monde.

Le parc de Saint-James est une fameuse promenade de Londres.

(7) L'amant heureux, du lac de Rosemonde.

Le lac de Rosemonde, à qui une maîtresse illustre d'un roi d'Angleterre a donné son nom, est une grande pièce d'eau dans le parc de Saint-James.

(8) . . . . . Dans ces tubes utiles,
Dont Galilée arma nos yeux débiles.

Galilée passe pour l'inventeur des lunettes as-

tronomiques. Cependant d'autres attribuent cette découverte à un certain Jacques Métius. Comme Pope, je suis pour Galilée. L'homme qui soutint la réalité du mouvement de la terre, me paraît digne de nous avoir mis sur la route de bien d'autres vérités.

9) Des nations, des potentats voisins
Mathieu Lansberg y lira les destins.

Le texte anglais dit : « Patridge y pourra lire les destinées de Rome et de Louis. » — J'ai substitué à Patridge l'almanach de Liége. En fait d'astrologues, l'un vaut bien l'autre.

Patridge, qui, du tems de Pope, exerçait en Angleterre ce noble métier, prédisait, tous les ans, dans ses almanachs, la mort de Louis XIV et la destruction de la papauté. Les gens à qui il tient au cœur que notre révolution ait été prédite, devraient faire des recherches dans les archives de ce grand homme. Quant à Mathieu Lansberg, on sait qu'il prédit tout, même le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été.

(10) Et du tombeau l'inévitable affront
Aurait détruit cette Boucle chérie.

Ces images mélancoliques, que Pope présente avec une délicatesse que j'ai tâché d'imiter, ont

été bien défigurées par Marmontel. Pope a su rendre l'idée de la mort anacréontique ; Marmontel (on va le voir) l'a encore rembrunie. Pope montre à peine à Bélinde un tombeau caché sous des roses ; c'est celui qu'a peint le Poussin. Marmontel lui présente une hideuse fosse ; c'est le cimetière du comte de Comminges.
— « Quand, lui dit-il,

. . . . . Un voile *affreux*
Aurait fait éclipser ces astres lumineux. »

Et remarquez, en passant, comme cette métaphore est mal choisie pour dire ces yeux, dans un moment où l'on parle d'un astre réel ; il semble qu'il veuille lui-même *l'éclipser.*

Mais voici bien autre chose :

« Qu'on verra *tes cheveux traînés dans la poussière.* »

Quel affreux tableau ! Ah ! Marmontel, songiez-vous alors que vous parliez à une femme, à une jolie femme, à celle à qui était destiné ce poëme, l'un des plus galans que les Grâces aient inspirés aux Muses ? N'avez-vous pas craint de lui faire tomber le livre des mains ? Observez même que votre image n'est pas juste ; car, à l'exception des malheureux qu'enlève le fléau de la guerre, il n'arrive à personne, après sa mort, d'être *traîné dans la poussière.*

Terminons en rappelant que mon estime même pour Pope m'ordonnait de faire connaître les fautes où est tombé le traducteur qui nous l'a montré avec trop peu d'avantage ; qu'en citant cet ouvrage de Marmontel comme un de ses plus faibles, je n'en regarde pas moins l'auteur des *Contes Moraux*, d'opéra comiques charmans, d'excellens morceaux de littérature, comme un de nos écrivains distingués dans le siècle qui vient de finir. Un de nos journaux observait dernièrement que les jeunes poëtes, au lieu de faire de mauvaises copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, devraient s'emparer des sujets qu'ils ont manqués. C'est en effet aujourd'hui ce qui nous reste de mieux à faire. Il est plus aisé d'éviter leurs défauts que de retrouver leurs beautés.

*

L'AMOUR DE LA GLOIRE.

DISCOURS EN VERS.

Il est un sentiment inné dans tous les cœurs,
Qui parsème nos jours d'épines ou de fleurs,
Et qui, par des chemins proscrits ou légitimes,
Mène aux grandes vertus, ou conduit aux grands crimes.
Il entraîna jadis, par de doubles attraits,
Alexandre à la guerre et Titus à la paix;
Même avant le combat, certain de la victoire,
Ce sentiment sacré, c'est *l'amour de la Gloire.*

On peut tout contester. « Quoi! dira Dorilas,
Petit auteur bien fier de petits vers bien plats,
» Ce pesant laboureur dans sa sphère bornée,
» Recommençant d'hier la pénible journée,
» Et qui n'a jamais lu, dans son obscur pays,
» Ni ma prose à Cloé, ni mes vers à Doris,
» On veut que de la gloire il puisse avoir l'idée! »

Oui, de ce sentiment son ame est possédée;
Et souvent le désir de vaincre des rivaux
Fut le motif secret de ses nobles travaux.
Le dernier au repos, le premier à l'ouvrage,

Il veut être cité pour modele au village ;
Il veut qu'à la moisson, favori de Cérès,
Des épis plus nombreux distinguent ses guérêts ;
Et dans un cercle étroit sa gloire renfermée,
De César à ses yeux passe la renommée.
Ainsi, l'homme en naissant apporte dans son cœur
Pour l'honneur et la gloire une invincible ardeur ;
Mais c'est aux champs de Mars, c'est au bord du Permesse
Qu'on voit briller surtout leur flamme enchanteresse :
Et les dieux ont orné d'un immortel éclat
Le laurier du poëte et celui du soldat.
Lorsqu'aux plaines de Mars deux phalanges altières
Vont disputer le sort des nations entières,
La Gloire, sur un char qui plane au haut des cieux,
Semble pour leur valeur l'interprète des dieux.
D'un seul de ses regards la puissante magie
Des soldats qu'elle enflamme a doublé l'énergie ;
Tout brave est un héros, et par un double effort,
Amoureux de la gloire, il aspire à la mort.

Pour les fils d'Apollon d'autres lauriers fleurissent ;
Mais quels souffles jaloux trop souvent les flétrissent ?
Ah! du moins les enfans de Bellone et de Mars
Ne sont dans les combats exposés qu'aux hasards.

Leurs rivaux généreux eux-mêmes les secondent:
Une voix les loua, mille autres y répondent ;
Tandis que trop souvent, sur le coteau sacré,
Des auteurs ses rivaux l'auteur est abhorré.
Malheur surtout, malheur à l'ame ardente et fière,
Qui sait d'une science entr'ouvrir la carrière !
A ses travaux sans doute on rend justice un jour:
Mais qu'il doit payer cher un si tardif retour!
Quand, lassé des clameurs qui ternirent sa gloire,
Un grand homme au trépas a cédé la victoire,
Et des beaux arts en deuil emportant le flambeau,
Descend tout radieux dans la nuit du tombeau ;
Nous offrons à sa cendre une pitié stérile,
Et l'envie abjurant une rage inutile,
Jadis l'œil en fureur et le front courroucé,
Triste et morne aujourd'hui voit son dard émoussé:
On dirait qu'elle sent, plus juste et moins sévère,
Quand un grand homme expire, expirer sa colère.

Philosophe français, tel fut ton triste sort;
On a troublé ta vie, on a pleuré ta mort.
Apôtre du bon sens, lorsque sur Aristote
Tu dirigeais tes coups, la cabale dévote
T'accusant saintement de ne pas croire en Dieu,
Ainsi que tes écrits te condamnait au feu.
Mais quand le grand Newton eut conquis la lumiere,

Et nous montra du vrai la route toute entière,
Leur manie adopta jusques à tes erreurs,
Et tu devins un dieu pour tes persécuteurs.

On a vu cependant l'ignorance au génie
Pardonner à la fois son triomphe et sa vie.
Ainsi, du monde entier attirant les regards,
Fontenellelong-temps tint le sceptre des arts.
Ainsi quand nos aïeux, dans leurs recherches vaines,
Ignorèrent le sang qui coulait dans leurs veines,
De ses canaux divers quand le jeu continu
N'était pour leur esprit qu'un bienfait méconnu,
Hervé parut; soudain guidé par la nature,
Et démontrant du sang la route toujours sûre,
Il désilla leurs yeux; et bientôt sans appui,
Le préjugé honteux disparut devant lui.

Il est des temps heureux où, féconds en largesses,
Les talens à l'envi prodiguent leurs richesses
Tel, dardant ses rayons sur nos yeux éblouis,
Brilla d'un vif éclat le siècle de Louis.
Un ministre guerrier, poëte, politique,
Elève pour la gloire un temple magnifique;
Les arts reconnaissans accourent à sa voix.
De ce nouveau séjour Boileau dicte les lois.
Corneille des Romains évoque le génie;

Racine sait des Grecs égaler l'harmonie.
Fénélon semble un fleuve au cours majestueux :
L'éloquent Bossuet un fleuve impétueux.
Molière, aux mœurs du temps rendant pleine justice,
Siffle le ridicule et démasque le vice ;
Tandis que La Fontaine, ornant la vérité,
Marche, d'un pas rêveur, à l'immortalité.

Hélas ! ce temple heureux vit flétrir ses couronnes ;
La main du temps rompit ses superbes colonnes.
En vain, nouvel Atlas, pendant un siècle entier,
Voltaire en supporta le fardeau sans plier.
Il n'est plus, et semblable à cette voûte sombre
Qui renferme sa cendre, et non pas sa grande ombre,
L'édifice sacré semble prêt à fléchir.

Du besoin d'être illustre heureux de s'affranchir,
Dorlis, dans les plaisirs, trouvant le bien suprême,
Croit par ses argumens combattre mon systême.
« De la gloire, dit-il, exaltant le pouvoir,
» Pourquoi nous en donner le chimérique espoir ?
» A quoi nous servirait cette vaine fumée ?
» Nul n'entre aux sombres bords avec sa renommée.
» Nous ne vivons qu'un jour ; faut-il donc, sans pitié,
» En des projets douteux en perdre la moitié ?
» Ah ! savourons plutôt tous les biens de la vie ;

» Ou si, par Apollon, notre ame est asservie,
» Consacrons à ce dieu quelques feuillets légers,
» Aimables comme nous, comme nous passagers;
» Et nous ornant des fleurs que nos mains font éclore,
» Que pour nous le travail soit un plaisir encore.»

Jeune insensé, trop fier d'un jugement si prompt,
Des lauriers de la gloire as-tu paré ton front?
De ses tourmens divins as-tu senti l'atteinte?
Non, et ton calme seul peut expliquer ta plainte.

Heureux sans doute, heureux le poëte enchanteur
Qui de ce champ fécond ne cueillit que la fleur!
A ses couplets charmans si les Grâces sourirent,
A ses vers délicats si leurs mains applaudirent,
Qu'importe que son nom un jour soit oublié?
Il vécut pour les arts, l'amour et l'amitié.
Si la feuille de rose à qui sa main confie
Les charmes d'Aglaé, les faveurs de Délie,
S'égare en son trajet vers la postérité,
D'un sort qu'il prévoyait il n'est point attristé,
Et sa muse aurait cru, fidèle au badinage,
Faire un vol au bonheur en faisant un ouvrage.

Ce destin, je le sens, peut flatter nos desirs;
Mais Corneille et Racine eurent d'autres plaisirs.

Oui, quand de leurs beaux vers un public idolâtre
De ses bravos nombreux remplissait le théâtre,
Ils songeaient dans leurs cœurs que l'écho de ces murs
Répéterait un jour ceux des siècles futurs.
Que dis-je? ils l'entendaient; ils se voyaient d'avance
Modèles de notre âge, et cette jouissance,
Pour la gloire enflammant leurs esprits immortels,
Déifia leurs noms, et leur vaut des autels.

Et lorsque de nos jours le sort coupe la trame,
Si ce souffle inconnu, ce feu sacré, cette ame,
Comme un secret instinct nous l'a promis cent fois,
Libre de ses liens, rentre dans tous ses droits,
Rien n'est plus ici bas pour un être vulgaire;
Mais le génie encore a des biens sur la terre:
Il jouit en repos des beautés qu'il créa.
Qu'on retrace à la scène ou l'ame de Cinna;
Ou de l'affreux Néron les attentats profanes,
Ne vous semble-t-il pas que les augustes manes
De ces auteurs sont là, pour jouir de plus près
Des applaudissemens, doublés par les regrets?

Eh! quel génie étroit oserait nous défendre
Cet espoir si touchant de survivre à sa cendre?

Si c'est un songe, au moins c'est un songe bien
doux ;
Si c'est un préjugé, c'est le plus beau de tous.
Mais non, vils détracteurs, consultez un grand
homme :
A Torquato (1) mourant, le jour même que Rome
Imaginait pour lui des triomphes nouveaux,
Essayez de prouver qu'il perdit ses travaux ;
Un Dieu consolateur lui défend de vous croire,
Et son dernier soupir est encor pour la gloire

---

(1) Le Tasse.

FIN.

L'OS A RONGER,

CONTE ANECDOTIQUE (1).

Heureux époux d'une femme jolie,
Discrètement prévenez ses desirs ;
Si l'Opéra, le bal, la comédie,
De votre belle amusent les loisirs,
Ne frondez point ces innocens plaisirs.
Je ne dis pas que l'humeur complaisante,
Pauvres époux, à jamais vous exempte
De l'accident dont un arrêt fatal
A menacé le genre marital ;
Mais quelque jour si ce dam vous arrive,
Plus que jamais votre femme attentive,
Par de doux soins en vous fermant les yeux,
Fera de vous l'époux le plus heureux.
« Se croire heureux, c'est l'être, » a dit un sage :
A ce propos, écoutez, mes amis,

(1) Le fond de cette aventure est en effet de la plus exacte vérité ; l'auteur a pensé qu'un *Conte anecdotique* pouvait faire le pendant d'un *Roman historique*.

Ce qu'il advint à monsieur Détardis
D'avoir un jour montré dans son ménage
Un peu d'humeur. Ce n'était son usage ;
Complaisant, tendre et surtout très-soumis,
On le citait pour modele aux maris.
D'après cela, vous allez tous, je gage,
Me demander : Etait-il de Paris ?

Non, non, Messieurs, il vivait à Toulouse :
De sa fortune il s'y faisait honneur.
Depuis six ans une charmante épouse
Avait chez lui fait entrer le bonheur.
Deux beaux enfans partageaient leur tendresse ;
Mais le Malin qui nous poursuit sans cesse,
Voulut détruire un accord aussi doux.
Il envoya la goutte à notre époux :
(Goutte autrefois, dit-on, trop méritée ;
La volupté bien cher est achetée) (1).
A Détardis, sa sensible moitié,
Tient aussitôt fidèle compagnie.
Sexe charmant, du monde entier bannie,
Chez vous encor resterait la pitié.
Le diable eut peur ; mais certaine pensée
Le rassura, comptant bien que pour lui

(1) *Nocet empta dolore voluptas.*

La vanité doucement caressée
Combattrait mieux que la mode et l'ennui.
Or, d'une femme il employa la plume.
Toulouse alors adoptait la coutume
Qui dans Paris subsistait dès long-tems ;
Et de *l'endroit* les notables marquans,
Se partageant la semaine à la ronde,
Un jour chacun recevaient le beau monde.

Un matin donc, madame Détardis
Reçoit ce mot d'Hortense son amie :
« Ce soir chez moi se rend la compagnie,
» Priverez-vous tout ce cercle d'amis
» De vos talens, de votre aimable vue ?
» Sincèrement, mon cœur, je vous le dis,
» Si cela dure, hélas ! je suis perdue ;
» J'ai beau donner thé, lecture et concert,
» Chacun s'éloigne, et mon *jour* est désert. »
Quels mots flatteurs ! La belle est trop humaine
Pour refuser Hortense dans la peine :
« Petit mari, j'irai pour deux instans,
» Et loin de toi j'y serai trop long-tems. »
C'est fort bien dit ; mais Hortense ravie
Par cent moyens recule le départ.
Il se fait nuit, il est même un peu tard,
On en convient ; mais de sa comédie
Monsieur Lesec ce soir nous gratifie.

L'on aurait l'air, par un départ subit,
De s'ennuyer dès qu'on fait de l'esprit.
L'ouvrage est lu ; l'on en raisonne, on cause :
Puis à l'auteur chacun offre une dose
D'un lourd encens, qu'il avale à longs traits ;
Tout bas l'on dit : « Mon dieu, que c'est mauvais! »
La belle enfin s'élance dans la rue ;
A son hôtel elle est bientôt rendue.
Un lourd marteau, dont tremble le quartier,
N'a qu'avec peine éveillé le portier.
Monsieur Giraud se présente à sa vue,
De son mari valet et confident.
« Eh bien, Giraud, sans doute qu'il m'attend ?
— Bon dieu ! Madame, à cette heure, heure indue !
— Vous plaisantez ? — Dix heures pour le moins.
Depuis long-tems, monsieur est, par mes soins,
Dans son grand lit, où sans doute il repose.
— Il est bien vrai, malgré moi j'ai tardé ;
J'en suis peinée.... A-t-il bien pris la chose,
Ce cher époux ? — Madame, il a grondé.
— Il a grondé ! mais, mais c'est incroyable !
Il a grondé ! quoi ! messieurs les maris,
Sans nul égard votre humeur intraitable
A nos vertus accorde donc ce prix !
Il vous faudrait des femmes de Paris !...
Je veux souper ; faites mettre la table.
(Car le souper, de nos jours ignoré,

Etait alors un usage sacré.)
– Madame ..– Eh bien ! – L'on a pensé qu'en ville
Vous souperiez ; qu'il était inutile...
— Oui, mais monsieur, de l'avis du docteur,
Surtout le soir, à rien presque ne touche ;
Il n'aura pas... — Il avait par malheur
Ce soir, madame, un appétit farouche ;
Et ce morceau d'un rôti très-fêté,
Seul du repas par hasard est resté.
— Mais c'est un os... Ah ! fort bien ; je devine:
Mon cher époux voulant la corriger,
A sa moitié laisse un os à ronger.
Sur mon honneur il le paîra ... Justine,
Allez de suite éveiller mes enfans :
Amenez-les ; ici je les attends.
De la soubrette en ce moment la mine
Dit à chacun, en termes éloquens:
Madame est folle, ou je ne suis pas fille.
Elle obéit : la petite famille
En soupirant s'arrache au doux repos.
Figurez-vous deux innocens marmots
Qui, de sommeil tombant pendant la route,
Frottant leurs yeux, marchent n'y voyant goutte,
Et se heurtant l'un l'autre à chaque pas,
Par leur maman sont conduits vers leur père.
Les grands rideaux s'ouvrent avec fracas.
« Eh quoi ! Madame, avec quelque colère,

Dit le mari!... — Cessons ces vains propos.
Vous prétendiez que je rongeasse un os :
Eh bien, Monsieur, il faut que je vous paie,
Sans nul retard, en semblable monnaie.
Examinez ces deux enfans chéris :
Pieusement vous les croyez vos fils.
Il en est un sur qui, pour justes causes,
Vos droits, Monsieur, sont au moins fort douteux;
C'en est assez. *Devine qui des deux,*
Si tu le peux, et choisis si tu l'oses.
Voilà, Monsieur, voilà dans ce moment
L'os qu'à mon tour à ronger je vous laisse. —
Madame dit; puis, d'un air de princesse,
Le front levé, sort de l'appartement.
D'un pareil fait quel fut le dénoûment ?
Mes bons amis, je l'ignore moi-même.
Mais que put faire, en sa surprise extrême,
D'un os si dur cet époux affligé ?
Il le rongea ; tant d'autres l'ont rongé !

FIN.

ROMANCES.

L'AMNISTIE DE LA VIOLETTE.

Musique de M. Darondeau. (1)

(Février 1816.)

Que je te plains, modeste fleur des champs!
Du Corse le sombre délire,
En te fondant un chimérique empire,
A détrôné la reine du printemps.
De fuir un éclat qu'elle abjure,
La vertu s'imposant la loi,
Ne fera plus son emblème de toi,
Ni la bergère sa parure.

L'ambition sur le front des guerriers
Vainement te place en trophée
Bientôt mon œil te voit presqu'étouffée,
Coupable fleur, sous de sanglans lauriers.

(1) Elle se trouve, avec accompagnement de piano et de guitarre, chez Nadermann, marchand de musique, du Ro rue de Richelieu, n°. 46.

Tu vas rentrer dans ta retraite,
Déplorant un affreux succès;
Et c'est pour fuir sa honte désormais
Que se cache la violette.

Mais sur la France un nouveau jour a lui,
Et lorsque chacun t'abandonne,
Dans la bonté de ce Roi qui pardonne,
Fleur du printemps, tu trouves un appui.
Un Prince généreux oublie
Tous les torts dont nous t'accusons;
Et c'est lui même, en répandant ses dons.
Qui *te comprend dans l'amnistie.* (1)

Ah! pour reprendre à l'amour des Français,
Des droits qui dureront sans cesse,
Implore aussi d'une auguste Princesse
Et le pardon et même les bienfaits;
Oui, soudain, si sa main chérie
Sur son front place tes tributs,
Tu redeviens l'image des vertus,
Et la fleur de la modestie.

---

(1) Mots du Roi.

UNE MÈRE

A SA FILLE DIVORCÉE,

ROMANCE. (1799.)

QUAND je crus fixer ton bonheur,
Je préparais donc ta misère;
L'homme que te choisit mon cœur,
Traite ma fille en étrangère.
O ma Myrthé, que de tourmens
Me réserva ce choix contraire!
Va', les chagrins que tu ressens
N'égalent pas ceux de ta mère.

Lorsque ton infidèle époux
Rompt ses liens avec outrage,
Il te reste un bonheur bien doux,
De ta vertu le témoignage.
Vainement tu diras aussi
Que ton bonheur j'ai cru le faire;
On ne rassure pas ainsi
La conscience d'une mere.

Puis-je au moins te dédommager
Par mon amour, par ma tendresse ?
La tienne a dû se partager ;
Un époux eut cette promesse.
Mais, dans mes bras consolateurs,
Quand tu reviens dans ta misère,
Seule, je vais sécher tes pleurs :
Ton cœur sera tout à ta mère.

Mais que dis-je ? il te reste encor
De ton hymen ce tendre gage.
Ta fille, précieux trésor,
Consolera ton long veuvage.
A l'envi, ma chère, aimons-la ;
Formons son cœur, son caractère.
Puisqu'un père l'abandonna,
Le ciel lui doit plus d'une mère.

L'INDIFFÉRENCE,

ROMANCE,

Imitée d'une ode italienne de Métastase.

Un jour heureux pour moi commence à luire;
De mes liens je me sens dégagé.
Ta perfidie a détruit mon délire;
Tu l'as voulu, Laurette, et j'ai changé.
Non, du dépit ce n'est point le langage;
Pour cette fois mon cœur m'est bien connu;
J'entends ton nom sans changer de visage:
Je te revois, et n'en suis point ému.

Que dans tes yeux se peigne le sourire,
Ou que ta voix me parle avec aigreur,
C'est même sort; ta bouche est sans empire
Sur mon oreille, et tes traits sur mon cœur.
Si je suis gai, ce n'est plus ton ouvrage;
Suis-je chagrin, ma tristesse est à moi.
Sans toi j'admire un beau jour sans nuage:
Un sombre jour m'ennuirait près de toi.

Juge en deux mots si mon âme constante
Cache un détour dans ces derniers adieux.
Je trouve encor que Laurette est charmante;
Mais ce n'est plus qu'une belle à mes yeux.
Même, en vantant ta figure jolie,
J'y vois, (pardonne à ma sincérité)
Des agrémens que doublait ma folie,
Et des défauts que j'appelais beauté.

Tout bas tu dis : « Sans doute encor il m'aime,
» Trop fréquemment il dit qu'il n'aime plus. »
Non, c'est l'instinct de la nature même
Qui fait parler des dangers qu'on a vus.
Par le guerrier, au sortir de la lice,
Avec transport ses périls sont contés;
Et le mortel qu'opprima l'injustice
Aime à montrer les fers qu'il a portés.

J'en parle donc; mais c'est sans nulle envie.
Eh! que m'importe au fond si tu me croi,
Si ce discours te plaît, te contrarie,
Tranquillement si tu parles de moi?
Je perds un cœur, toi seule un cœur sincère;
Qui de nous deux doit sentir du tourment?
Je puis trouver maîtresse aussi légère,
Jamais Laurette aussi fidèle amant.

SAPHO A LEUCADE,

ROMANCE HÉROIQUE.

Sur cette roche où tant d'amans
Cherchent la fin de leur supplice,
O sort, tu m'amènes ; je sens
Qu'il faut que le mien s'accomplisse.
Vous, que Leucade a dégagés,
Amans, des plus barbares chaînes,
Ah! croyez-moi, Phaon vous a vengés ;
Sapho seule a toutes vos peines.

Onde fatale, où de l'Amour
Me précipite la colère,
C'est de ton sein qu'on vit un jour
Sortir sa séduisante mère.
Pour toi quel spectacle nouveau!
Elle y naquit, et j'y succombe.
Ah! de Vénus toi qui fus le berceau,
De Sapho tu seras la tombe.

Ne différons plus ... mais, hélas!
D'où vient encor que je balance ?
Quel sentiment retient mes pas,
Est-ce la crainte ou l'espérance ?
Non, non, pour finir mon ardeur,
Trépas, c'est toi seul que j'implore...
Mais si la mort ne peut rien sur le cœur,
De mourir que me sert encore ?

Ah ! je sens qu'un plus doux espoir
S'offre à mon âme infortunée.
Bientôt, Phaon, tu vas savoir
Ma déplorable destinée.
Peut-être tu me plains, hélas ! ...
Peut-être, au moment où j'expire ...
Ah! pour m'aimer s'il te faut mon trépas,
Mourons... c'est le bien où j'aspire.

AMOUR ET DÉPIT,

ROMANCE EN STYLE MAROTIQUE.

Un jour, d'une jouvencelle
S'empara cruel Dépit.
A l'Amour la jeune Adèle
Pour jamais ses adieux fit.
« Plus n'aimerai, lui dit-elle,
» Aussi malin dieu que toi;
» Mais chéris encor ton aile,
» Qui va t'éloigner de moi. »

Avec Dépit comment faire
Pour s'amuser cependant ?
Ne sait nul jeu, ne sait plaire
Qu'au moment qu'il nous surprend.
Premier jour Adèle ennuie,
Et second bien plus, hélas !
« Ah! l'Amour troublait ma vie,
» Mais du moins n'ennuyait pas. »

A la troisième journée
Adele plus n'y tenait.
« Viens, Amour ; ma destinée,
» Dit-elle, à toi se remet. »
Surprise est sur toute chose ;
Voit soudain son vœu rempli.
Du prompt retour sais la cause :
C'est qu'Amour n'était parti.

« Oui, dit-il, oui, sans rancune,
» Adèle, reviens à toi.
» N'en aurai jamais aucune,
» Si me fais pareille loi.
» Comme toi, quand gente belle
» Quelquefois veut m'exiler,
» Ne m'eloigne pas trop d'elle :
» Sais qu'on va me rapeler. »

FIN.

Ces quatre dernières Romances, mises en musique par M. Hus Desforges, se trouvent, avec accompagnement de piano ou harpe, chez Sieber père, marchand de musique, rue coquillière, n°. 22.)

CHANSONS.

TENTATION DE SUZANNE,

POT-POURRI.

AIR : Tous les Bourgeois de Chartres.

A mon siècle profane,
Dans maint pieux couplet,
De la chaste Suzanne
Retraçons le beau trait:
Mais aucun amant ne la trouva facile ;
Du moins la Bible le prétend.....
Ce que dit la Bible pourtant
N'est pas mot d'évangile.

AIR : Il était une fille.

Il était une femme,
Une femme d'honneur,
Craignant le blâme
Et le Seigneur.
Le mari de la dame
Pour la guerre partit,
La pauvrette en gémit...

Hi.

AIR : Charmante Gabrielle.

Pour la belle Suzanne,
Quel fatal contre-temps!
A quels maux il condamne
Un cœur de dix-huit ans !
Les femmes, dit mon livre,
Dans ce pays,
Ne pouvaient encor vivre
Sans leurs maris.

AIR : Joseph est bien marié.

Deux vieux juges libertins,
Hypocrites et malins,
Alors dans la cité sainte
Vantaient leur sagesse feinte:
Tous deux parlaient de vertu
Mieux que s'ils en avaient eu.

AIR : Dans un verger, Colinette.

Barzabas dit : « Cher confrère,
» Je sais que dans son jardin,
» Près d'un bosquet solitaire,
» Suzanne doit prendre un bain.
» Tous deux, pour qu'elle nous cède,

» Collègue, entendons-nous bien;
» Car vous savez qu'un peu d'aide
» A notre âge fait grand bien. »

AIR : Jupiter un jour en fureur.

L'oreille au guet, ne parlant pas,
Dans le bosquet tous deux se cachent,
Et sur l'onde pure ils attachent
Leurs regards qui ne le sont pas.
Suzanne vient : fine chemise
La dérobe encor à leurs yeux.
Ah! jamais leurs bons aïeux
Ne furent si curieux
De la terre promise. (*bis.*)

Même air.

Enfin la charmante Suzon
Ecarte une modeste toile,
Et ses attraits brillent sans voile
Aux yeux de ce couple félon;
Il semble à leur regard qui plane
Sur un corps si frais et si beau,
Qu'en se plongeant dans cette eau,
Vénus rentre en son berceau,
Sous les traits de Suzanne. (*bis.*)

AIR : Où s'en vont ces gais bergers.

Ils accourent : la frayeur
La retient à sa place.
« Ciel ! je tremble ... quelle horreur !
» Eloignez-vous, de grâce. —
» Ah! Suzon, votre bain, votre cœur
» Sont-ils donc à la glace ? »

AIR : Pour la Baronne.

» Comme tant d'autres,
» En vous nous disons tout est bien.
» Que vos feux répondent aux nôtres ;
» Votre mari n'en saura rien...
» Comme tant d'autres. »

Air des Trembleurs.

« Vous n'êtes pas la plus forte,
» A l'ardeur qui nous transporte,
» Cédez... — Non, gagnez la porte,
» Ou je me perce le sein. —
» Ah ! quel excès de sagesse !
» Mais vous n'avez pas, tigresse ... —
» Quoi ? — Le poignard de Lucrèce. —
» Ni vous celui de Tarquin. »

AIR : Ah, voilà la vie.

La belle,
Rebelle,
Sans trop s'étonner,
Au secours appelle,
Ne pouvant sonner ;
Et le couple chauve
Se sauve ; (*bis.*)
Le couple se sauve,
Au lieu de se damner.

AIR : Cet arbre apporté de Provence.

Mais, par une affreuse vengeance,
Tous les deux courent de ce pas,
Calomniant son innocence,
La dénoncer aux magistrats.
De femme infidèle leur code
Ordonnait la mort sans pitié.
Paris, si c'était notre mode,
Serait trop grand de la moitié. } (*bis.*)

AIR : Tarare pompon.

« Sous un arbre, en ces lieux,
» Dit le couple faussaire,
» Nous avons, de nos yeux,

» Près d'un jeune amoureux,
» Vu cette beauté fière
» Faire, même en plein jour,
» Tout ce que nous fait faire
» L'Amour. »

AIR : Quand un tendron vient en ces lieux.

Déjà par la loi du plus fort
Suzanne est condamnée ;
Et l'on va conduire à la mort
La belle infortunée,
Quand un enfant s'écrie : « Holà !
» Où menez-vous ce tendron-là,
» Là, là ? —
» Mon bon ami, pourquoi cela ? —
» Il faut revoir ce procès-là.
» — Oui-dà ? »

Air du ballet des Pierrots.

Aux deux vieillards le peuple ordonne
De tout raconter à l'enfant.
Daniel dit : « Puisqu'on les soupçonne,
» Ils répondront séparément.
» Tour à tour qu'on me les amène ;
» Sans leur faire deux questions,
» J'offrirai la preuve certaine
» Que ces deux juifs sont deux Gascons. »

Air : Daiguez meparguer le reste.

« Sous quel arbre, sage Acaron,
(Parlez loin de votre confrère)
» Tous deux avez-vous vu Suzon
» Démentir sa vertu sévère ?
» — Messieurs, c'était sous un pommier ;
» Je crois encor que nous y sommes.
» Mais je puis vous le confier,
» Ce n'était pas sur le pommier
» Qu'étaient les plus belles pommes. » (*bis.*)

Même air.

— « Barzabas, venez seul ici.
» Dites, sage de la contrée,
» Sous quel arbre, à son bel ami,
» Suzanne s'est-elle livrée ?
» — Messieurs, vous pouvez vous fier
» A ma mémoire sans lacunes :
» Ce couple un peu trop familier,
» Etait alors ... sous un prunier ...
» Ce n'était pas pour des prunes. » (*bis.*)

Air des Pendus.

« Vous voyez leur iniquité,
Dit Daniel au peuple irrité ;

» Juges, ordonnez leur supplice. »
Sitôt dit, l'on en fait justice;
Et mes deux fripons sont pendus,
Pour ne s'être pas entendus.

Même air.

Depuis l'on pendit tout malin
Attaquant l'honneur féminin;
Mais nos dames, nos demoiselles
Ont trouvé ces lois trop cruelles,
Et désormais, pour leur vertu,
Personne ne sera pendu.

ÇA N'SE DIT PAS.

AIR : Ça n'se peut pas.

« NE quittez jamais votre mère,
» Et fuyez toujours les amans ;
» A votre ouvrage, à la prière,
» Donnez, Agnès, tous vos momens. »
Tout haut, voilà ce que conseille
Tartuffe aux tendrons pleins d'appas ;
Mais ce qu'il leur dit à l'oreille,
Ça n'se dit pas.

En tous lieux on dit qu'un faussaire
Mérite d'être confondu ;
Qu'à l'usurier, ce vil corsaire,
Quelque chose de mieux est dû.
On dit partout, en vers, en prose,
Qu'il faut d'un coquin fuir les pas ;
Mais chez mons Pillard, et pour cause,
Ça n'se dit pas.

Seulette avec son amant Charle
Lise se trouve un de ces jours ;
De son ardeur il parle, parle....
Lise répond à ses discours.
Soudain, trêve à leur éloquence,
Plus un seul mot... Parlent-ils bas ?
Ce que veut dire ce silence,
Ça n'se dit pas.

Auteur d'un opéra comique,
Dont son or paîra le succès,
Mondor veut qu'on mette en musique
Des vers qui ne sont pas français.
— « Mais cette phrase est trop choquante!
— » Qu'importe ? on a prévu le cas.
» Mon cher ami, *cela se chante*,
» *Ça n'se dit pas.* »

On donne plus d'une louange
A mon curé, qui n'est pas sot :
Il dit la messe comme un ange ;
Sur le congrès il dit son mot,
Il dit même à sa chambrière
Quelques douceurs dans un repas ;
Mais dit-il aussi son bréviaire? ...
Ça n'se dit pas.

A la muse la plus traitable,
En vain si j'ai fait un appel,
Dans ces couplets, chantés à table,
Si l'on trouve trop peu de sel,
Un seul point fait mon assurance:
Entre confrères délicats,
Lorsque parfois cela se pense,
Ça n'se dit pas.

LE LOUP DANS LA BERGERIE,

CHANSONNETTE.

Musique de M. Alexandre Piccini. (1)

Dans plus d'une frayeur nourrie,
Malgré ses quinze printems,
La simple et timide Égérie
Graignait les loups, les amans.
Caressant sa brebis chérie,
Quel bruit tout à coup la surprend !
« O ciel ! se dit-elle en tremblant,
» C'est le loup (*bis*) dans la bergerie. »

Ce loup pourtant s'approche d'elle ;
C'est Lycas, c'est son amant.
« Tantôt, lui dit-il, ô ma belle,
» J'épiais un doux moment.

(1) Se trouve, avec accompagnement de piano, chez Gambaro, marchand de musique, rue Croix-des-Petits-Champs, n°. 42.

» De ta maman, chère Egérie,
» En cet endroit je fuis les yeux;
» Elle-même, en fermant ces lieux,
» Mit le loup (*bis*) dans la bergerie. »

Du tour quoique l'on soit bien aise,
Pourtant on gronde un moment;
Mais Lycas, pour qu'elle s'appaise,
Trouve un moyen promptement.
De plus d'une frayeur guérie,
On m'a dit que, depuis ce jour,
Souvent la bergère, à son tour,
Mit le loup (*bis*) dans la bergerie.

QUAND VIENDRA LE BEAU TEMS?

CHANSON DE CIRCONSTANCE (1)..

Air du vaudeville de Partie Carrée.

Le blond Phébus s'est trompé de demeure,
Ou bien là-haut son char est démonté.
Il vente, il pleut, le froid vient à toute heure,
Et nous gelons depuis l'été.
Chaque saison est-elle intervertie ?
N'aurons-nous plus que des jours inconstans ?
Ou serons-nous dans les mois de la pluie
Quand viendra le beau tems ? (*bis*)

Hélas ! chez nous, l'horison littéraire
Est de vapeurs également noirci.
Peintre des *Champs* (2), ton urne funéraire
Du goût semble être l'urne aussi.

(1) Lorsque cette chanson fut chantée, le 20 Juillet 1813, il pleuvait, presque sans interruption, depuis six semaines.

(2) Delille.

Partout il pleut de sottes épigrammes ;
Il pleut des vers plus mauvais que méchans ;
Il pleut enfin des romans et des drames !
Quand viendra le beau tems ?

Par son époux trop souvent mal menée,
A sa maman Lise disait un jour :
« Vous m'assuriez, maman, que l'hyménée
» N'était que l'été de l'amour ;
» Mais je croyais qu'avec quelques orages
» L'été du moins avait des feux constans.
» Jusqu'à présent je n'ai vu que nuages:
» Quand viendra le beau tems ? »

Du sort nouveau de plus d'un mélodrame
Gercourt se plaint à ses chers confidens :
« On rit, hélas ! quand un traître rend l'âme,
» On rit même aux enterremens.
» D'un bel orage ornai-je quelque pièce,
» Un autre orage éclate sur les bancs ;
» Enfin, pour moi le vent siffle sans cesse :
» Quand viendra le beau tems ? »

A force d'art imitant la nature,
Par son génie animant ses *tableaux*,

L'habile *Pierre* (1) à nos regards figure
Montagnes, bois, cités, vaisseaux ;
Mais pour entrer un scrupule m'arrête.
Quoiqu'amateur de vos rares talens,
Pierre, entre nous, j'ai tant vu *la tempête* !
Quand viendra le beau tems ?

Poursuis ton cours, impitoyable pluie !
L'orage ici ne peut nous étonner.
Quand nous chantons le dieu de la folie,
On n'entendrait pas Dieu tonner.
S'il ne savait qu'un mauvais tems peut nuire
A ce raisin si cher par ses présens,
Un franc buveur penserait-il à dire :
« Quand viendra le beau tems ? »

---

(1) Feu M. Pierre, l'inventeur du théâtre mécanique qu'on voit rue du Port-Mahon.

LE BAVARDAGE.

AIR : La parole.

L'HOMME accuse un sexe charmant
D'un trop facile bavardage ;
C'est qu'en secret le médisant
Est jaloux de cet avantage.
Hélas ! souvent nous restons courts
Sur certain point qui nous désole ;
Et dans l'empire des amours,
Discourant les nuits et les jours,
La femme a toujours (*bis*) la parole (*bis*).

A sa jeune épouse Varus,
Pédant d'humeur fâcheuse et triste,
Vainement de ses mots en *us*
Le matin débite la liste.
Lise garde sur cet objet
Un silence qui le désole.
Mais le soir, quand elle voudrait
Traiter un plus joli sujet,
C'est lui qui n'a plus (*bis*) la parole (*bis*).

D'un tel forfait, jeunes époux,
Ne vous montrez jamais capables.
Femme sait trop bien, parmi nous,
Punir des maris si coupables.
Ne faites donc rien à moitié;
Ailleurs point de discours frivoles;
Mais, en amour, en amitié,
Surtout près de votre moitié,
Ne ménagez pas (*bis*) les paroles (*bis*).

Je sais qu'il vient un doux moment,
Où, d'une verbeuse abondance,
Occupé plus utilement,
L'amour aisément vous dispense.
Alors un soupir éloquent
En dit plus que cent mots frivoles;
Et l'amour, dans certain instant,
Unit deux bouches, et pourtant
N'assemblerait pas (*bis*) deux paroles. (*bis*)

LA TRAGÉDIE

ET

LA COMÉDIE.

Air: C'est ce qui me console.

LUCINDE, en perdant son époux,
Pleure, et du sort maudit les coups ;
Voilà la Tragédie.
Trois jours après, elle a grand soin
De sangloter devant témoin ;
Voilà la Comédie.

Dans certains drames, quelquefois,
Les bourgeois s'expriment en rois ;
Voilà la Tragédie.
On en voit d'autres où les rois
S'expriment comme des bourgeois ;
Voilà la Comédie.

Au bois deux auteurs d'opéra
Vont pour savoir qui périra ;
  Voilà la Tragédie.
Les rivaux, prompts à pardonner,
S'embrassent et vont déjeûner ;
  Voilà la Comédie.

En cédant aux vœux d'un amant,
Lise éprouve un cruel tourment ;
  Voilà la Tragédie.
Damon l'épouse, et certain cri
Enchante le pauvre mari ;
  Voilà la Comédie.

Pour un mélodrame bien noir,
Paris va s'étouffer ce soir ;
  Voilà la Tragédie.
De *Molière* un œuvre charmant
N'aura personne, et cependant
  Voilà la Comédie.

Mondor manque, et, par contre-coup,
Vingt maisons manquent tout-à-coup ;
  Voilà la Tragédie.
Mais, hélas ! ces infortunés
Donnent toujours de bons dîners ;
  Voilà la Comédie.

Au chevet du mourant *Orgon*
Sont trois médecins en renom ;
  Voilà la Tragédie.
Verseuil, zélé collatéral,
Au pied du lit se trouve mal ;
  Voilà la Comédie.

Belles, autrefois vos amans,
Sûrs de vos cœurs, mouraient constans ;
  Voilà la Tragédie.
De vos sermens, de nos amours,
On peut bien dire, de nos jours :
  Voilà la Comédie.

COUPLETS D'EXCUSE,

adressés à la *Société Epicurienne*, qui allait visiter *les Catacombes*.

Air : Eh, ma mère, est-c'que j'sais ça.

MALGRÉ mon goût pour les tombes,
Ma promesse et mon loisir,
De vous suivre aux Catacombes
Je n'aurai pas le plaisir.
Auprès d'un breuvage fade
Que je bois, non sans efforts,
Je suis vraiment trop malade
Pour descendre chez les morts.

Jamais dans l'obscure route,
Peu faite aux refrains joyeux,
Les morts n'auront vu, sans doute,
Tant de bons vivans chez eux.
Conduisant, j'aime à le croire,
Bacchus même aux sombres bords,
A ma santé daignez boire,
En descendant chez les morts.

LE BAL DE L'OPÉRA,

OU

UN TOUR DE CARNAVAL,

Pot-pourri anecdotique.

Air du Vaudeville de la belle au bois dormant.

« Bientôt minuit sonne;
» Couchons-nous mignonne,
Dit à sa moitié,
A la jeune et gentille Rose,
Un vieux mari, qui fait sur pié
Sécher sa rose. (*bis.*)

Air : N'en demandez pas davantage.

— « Oui, cher Bonnin, c'est mon desir,
Répond la belle à ce langage,
» Et j'espère de t'endormir

» Tout-à-l'heure avoir l'avantage,
» Dors, mon bon ami ;
» Ta femme, aujourd'hui,
» N'en demande pas davantage. » (*bis.*)

AIR : Du haut en bas.

« Quel mardi gras !
Tandis que le barbon s'arrange,
» Quel mardi gras !
Se dit Madame entre deux draps ;
» Mais de cette froideur étrange
» Si tantôt mon amant me venge,
» Quel mardi gras ! »

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Mais Bonnin ronfle, et, soubrette attentive ;
Finette apporte un *domino* prudent.
Rose soudain, toujours sur le *qui vive*,
Sans respirer, de sa couche descend.
« Il dort enfin, ce bon époux que j'aime :
» Dorlis m'attend ; vite, courons au bal ;
» Avec l'Hymen c'est toujours le carême :
» Avec l'Amour, toujours le carnaval. »

AIR : Décacheter sur la porte.

Un sapin est à la porte ;
Au bal fameux il emporte

La belle et son amant ;
Mais le fiacre va bien lentement,
Et le plaisir les transporte. (*ter.*)

AIR : Je vois toujours la même chose.

— « Danserons-nous, mon tendre ami?
— » C'est un plaisir par trop vulgaire.
» L'amour a fait de ce lieu-ci
» Le grand rendez-vous de Cythère.
» On rit, on lorgne des appas,
» On court, on s'intrigue, l'on cause.
» Dans ce bal on ne danse pas,
» Mais on y fait tout autre chose. »

AIR : J'arrive à pied de Province.

« Dans cette loge discrète
» Plaçons-nous tous deux ;
» Pour causer à la muette,
» Nous serons au mieux.
» Plus tard des glaces, ma chère,
» Te feront plaisir :
» Nous aurons besoin, j'espère,
» De nous rafraîchir. »

Même Air.

Mais déjà Dorlis à Rose
Parle de plus pres ;

Entr'eux vraiment je suppose
De bien doux secrets.
Muse, à la pudeur vouée,
Place ton bandeau ;
La farce n'est pas jouée,
Tirons le rideau.

AIR : Ah, mon dieu ! que je l'échappe belle !

— « Ah, grands dieux ! est-ce que je sommeille ?
Dit le vieil époux,
Qu'à la maison sa toux
Réveille.
» Quoi ! ma femme, ô douleur sans pareille !
Ma femme, sans bruit,
» Aurait divorcé cette nuit ! »

AIR : Modérons, modérons, modérons-nous.

» J'y vois clair... Quel trait odieux !...
» Soubrette fidelle,
» Apporte en ces lieux
» La chandelle.
» Ma femme, bravant mon courroux,
» Pour aller au bal laisse là son époux !

» Déguisons, déguisons, déguisons-nous ;
» Bien vite, Finette,
» Ajuste ce masque à ma tête.
» Doucement, doucement serre les nœuds ;
» J'ai dans ce moment le front très-douloureux. »

AIR : J'ai vu la Meunière.

Or, par le tour le plus malin,
Finette sait faire
De ce déguisement si fin
Une attrape entière ;
Et sur le *domino* serin,
Qu'endosse le barbon chagrin,
On lit par derrière :
« *C'est Monsieur Bonnin.* »

Air de la cinquième Edition.

Près du masque, ainsi démasqué,
A l'Opéra chacun s'empresse ;
Rose soudain l'a remarqué,
Et l'effroi détruit son ivresse.
« Tu déranges... » dit tendrement
Dorlis ; mais la belle éperdue
S'enfuit vite, et de son amant } (*bis.*)
Laisse la phrase suspendue. }

Air de la Veillée d'Ovinska.

Quand il faut trouver une excuse,
Femme est en fonds, mes chers amis !
Rose, avant d'être à son logis,
A déjà préparé sa ruse.
Il rentre enfin le vieux jaloux.
— « D'où venez-vous, femme coupable ?
— » Ne doit-on pas, mon cher époux,
» Soulager (*bis.*) son semblable ?

Air du vaudeville de Partie carrée.

» Souffrant d'un mal qui souvent la possède,
» Laure me fait appeler cette nuit.
» De ce mal-là je connais le remède,
» Et je te quitte à petit bruit.
» J'ai respecté ton repos... on m'en blâme...
— « Ah ! dit Bonnin, comme je t'offensais !
» Va, j'ai bien cru qu'au bal était ma femme,
» Et que je la dansais. » (*bis.*)

MORALE.

Air : Je suis né natif de Férare.

Vous dont la moitié veut vous faire
Porter la coiffure vulgaire,

Qu'y feriez-vous? Malgré vos soins,
Vous n'en aurez ni plus ni moins!
Vous surtout dont la femme jeune,
Les jours gras même est mise au jeûne,
Dormez, dormez, époux perclus,
Vous n'en aurez ni moins ni plus. (*bis.*)

PLUS DE DIVORCE.

Air du vaudeville de Madame Scarron,
ou : Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

A de trop nouveaux usages
Nous renonçons, Dieu merci !
Par une loi des plus sages
Le divorce est aboli.
A nos yeux le monde étale
Sans doute maint autre abus ;
Mais avec la Morale
Nous ne divorçons plus.

Que cette loi, dans la France,
Régisse tout en ce jour ;
Ne laissons plus la Constance
Divorcer avec l'Amour.
Et vous, Esprit et Finance,
Mariés devant Plutus,
Respectez l'alliance,
Et ne divorcez plus.

Chez nos voisins germaniques,
Narguant les lois d'Apollon,
Faites, auteurs *romantiques*,
Divorce avec la Raison.
Mais vous, Bon Goût et Génie,
Un jour à nos vœux rendus,
Avec l'Académie,
Ah ! ne divorcez plus.

Pour la prose pindarique,
Vous qu'on citait autrefois,
Je vois votre rhétorique
Désormais mise aux abois.
Dans le Temple de Mémoire
Des mots ne sont plus reçus ;
Le Bon Sens et la Gloire
Ne divorceront plus.

Suivant cette heureuse route,
Chez nous à présent je voi
Pour toujours unis, sans doute,
Les Sermens, la Bonne-Foi.
Le Commerce et l'Abondance,
Grâce à des nœuds bien tissus,
Le Bonheur et la France
Ne divorceront plus.

*

Un Roi, que chacun contemple
Avec le plus juste amour,
Pour les lois donne l'exemple
De son respect chaque jour.
Bienfaits avec la Couronne,
Talens avec les Vertus,
  Quand il est sur le Trône,
  Vous ne divorcez plus.

MON ALMANACH.

(Janvier 1815.)

AIR : Suzon sortait de son village.

La presse n'y peut plus suffire.
Chez nous j'entends, à chaque pas,
Colporteurs, libraires me dire :
« Ah ! prenez de mes Almanachs. »
Recueils galans,
Recueils chantans,
Recueils naissans,
Recueils de soixante ans ;
Les *Ménestrels*,
Les Immortels,
Jusqu'à *Bobèche* et messieurs tels et tels,
Chacun adopte ce système.
Quant à moi, sans me mettre en frais,
Au lieu d'en acheter, je fais
Mon almanach moi-même (*ter*).

D'une façon des plus nouvelles
J'arrange mes quatre saisons ;

J'ôte à chacun l'une d'entr'elles,
Non sans d'excellentes raisons :
Pour les mamans
Plus de printemps.
Pauvres époux,
Jamais d'été pour vous.
Auteurs brillans,
Pour vos talens
Jamais d'hiver, malgré vos cheveux blancs.
Maint petit rimeur monotone,
Qui nous glace par ses ardeurs,
N'aime, ne chante que les fleurs ;
Il n'aura pas d'automne.

Du Zodiaque les vieux signes,
Quoique connus du monde entier,
Amis, ne me semblent pas dignes
D'entrer dans mon calendrier.
Un érudit
En vain nous dit
Qu'on leur doit tout, ses goûts et son esprit ;
Que celui d'eux
Qui règne aux cieux
Quand nous naissons,
Nous rend méchans ou bons :
Malgré ce préjugé bizarre,
Je n'en veux adopter aucun.

Le Capricorne est trop commun,
Et la Vierge est trop rare.

Indiquez, cela vous regarde,
L'*Epacte*, astronomes savans ;
En vrai gourmand, moi je n'ai garde
D'inscrire ici les *quatre-temps*.
Bacchus, Momus,
Phébus, Comus,
Voilà des saints bien connus,
Bien venus.
J'y joins Vénus ;
Et ces élus
De mes lecteurs recevront les tributs.
Tout le long de l'an qu'on s'apprête
A chanter ces saints pleins d'appas.
Je veux que, dans mes almanachs,
Ce soit tous les jours fête.

Comme mes confrères, je compte
Faire la pluie et le beau temps ;
Et, sans risquer aucun mécompte,
Hardiment je prédis aux gens,
Neiges, verglas,
Glaces, frimats,
Quand l'Athénée ouvrira ses états ;

Brillant soleil ,
Jour sans pareil ;
Quand du bon goût on verra le réveil ;
Dans le pays de l'hyménée ,
Temps nébuleux , brouillard trompeur;
Et chez nous, grace à maint auteur ,
Grand vent toute l'année.

Vers le ciel braquez vos lunettes,
Docteurs ; pour moi , qui n'y vois rien,
Des conjonctions des planètes
Je ne parle ni mal ni bien.
La lune peut ,
Comme elle veut,
De son premier
A son dernier
Quartier,
Toujours passer :
Sans l'annoncer,
Je consens même à la voir s'éclipser ;
Mais , sans des calculs bien pénibles ,
Au lecteur j'annonce en tout temps
Beaucoup d'éclipses de bon sens,
A Paris très-visibles.

Enfin , par excès de science ,
Plus d'un almanach très-malin

Des jours indique la croissance,
Et fait suivre aussi leur déclin.
Ah ! d'un tel soin
Qu'est-il besoin ?
Chacun de nous peut, sans chercher bien loin,
Les mesurer,
Et s'assurer
Si le temps vole, ou s'il doit lui durer
Epoux, qu'un même toit rassemble,
Vous trouvez longs les nuits, les jours :
Les jours les plus longs sont trop courts
Quand nous buvons ensemble.

JUDITH,

OU

LE SIÉGE DE BÉTHULIE.

POT-POURRI ÉDIFIANT.

Air de Calpigi.

Je, qui jadis (1) chantai *Suzanne*;
Sur une lyre un peu profane,
De Judith à présent je dois
Chanter les nocturnes exploits.
Suivez-moi donc dans Béthulie,
Qu'assiége Holopherne en furie;
Pour ne pas mourir de sa main,
Les assiégés meurent de faim.

Air du vaudeville du Petit Courrier.

Mais il existe en ce lieu
Une veuve au Seigneur fidèle.
« Par charité, se dit la belle,
» Tuons cet ennemi de Dieu:

(1) Ille ego qui quondam... (*Virg.*)

» A le tromper si je m'apprête,
» C'est pour l'avantage commun ;
» Il est bien qu'une femme honnête
» Fasse le bonheur de chacun. »

AIR : Tout ça passe.

« Allons, Suzon, pare-moi ;
» Pour ce soin l'on te renomme.
» Mais veux-tu, de bonne foi,
» Que ta maîtresse ait la pomme ?
» Cache bien ce que tu nommes
» Mes attraits les plus piquans ;
» Car les épingles, les hommes,
» Ça s'attache (*ter.*) en même tems. »

AIR : Jupiter un jour en fureur.

Judith court chez les magistrats :
« Ordonnez qu'on m'ouvre la porte,
» Et que de la ville je sorte ;
» Suzon seule suivra mes pas.
» M'accorder la chose est facile ;
» Car chacun étant aux abois,
» Dans l'état où je vous vois,
» Femme n'est pour vous, je crois,
» Qu'une bouche inutile. »

Air : Ça n'dur'ra pas toujours.

« Je vais contre Holopherne
» Employer mes atours ;
» Mais pour que je le berne,
» Il me faut bien deux jours,
» Peut-être aussi trois jours,
» Ou même quatre jours,
» Mais tout au plus cinq jours ;
» Ça n' dur'ra pas toujours. »

Air de la fanfare de Saint-Cloud.

« Ainsi donc voilà le terme
» Qu'à vos efforts on prescrit ;
» Mes bons amis, tenez ferme
» Jusqu'à la cinquième nuit.
» Il se peut bien que je fasse
» Des premières bon emploi ;
» Mais cette nuit-là, de grace,
» Ne vous couchez pas sans moi. »

Air : Eh ! ma mère, est-ce que j' sais ça ?

Sa requête étant admise,
Judith part avec Suzon,
Qui, servante bien apprise,
Emporte un sac, pour raison;

Répandant une odeur d'ambre,
Couverte de diamans,
Avec sa femme de chambre
La voilà qui court les champs.

AIR : Un canard déployant ses ailes.

La nuit, pour de faibles organes,
Pareil voyage est fatigant;
J'entends dire à nos deux sultanes :
« Quand, quand, quand
» Verrons-nous donc le camp?
» Nous marchons donc comme des canes?
» Quand, quand, quand, quand, quand
» Verrons-nous donc le camp? »

AIR : Tarare Pompon.

Mais au but on arrive,
Et l'on entend : « Qui vive?
» Allons, répondez-nous,
» Ou nous tirons sur vous. »
— « Ah! rassurez vos âmes,
» Pour rien vous vous troublez;
» Messieurs, ce sont deux femmes...
— » Filez. »

AIR : Monseigneur, vous ne voyez rien.

« Qu'on nous conduise au général, »
Reprend Judith d'un air modeste.
On obéit, et le brutal,
Enivré d'un charme céleste,
Lui dit, d'un ton presque galant:
« Sacrebleu, quel objet charmant !
» Ma reine, en ces lieux,
» Soupez vite... en attendant mieux. »

Même air.

Or Judith, en femme d'honneur,
Ne passe pas les nuits à table.
Seul auprès d'elle, et plein d'ardeur,
Holopherne devient un diable.
Se résignant à tout, Judith
Souffle la chandelle, et lui dit :
« Allons, je vous tien ;
« Monseigneur, vous ne verrez rien. »

AIR : Tandis que tout sommeille.

Dans quatre nuits pareilles
Judith a réfléchi
Comment de l'ennemi
Elle aurait les oreilles.

« Il faut flatter
» Et contenter
» Ce monstre que j'abhorre.
» Mais son ardeur met à haut prix
» L'honneur que je me suis promis ;
» Je n'ai pu, depuis quatre nuits,
» Trouver son faible encore ! »

Air du ballet des Pierrots.

La cinquième nuit qui commence
D'Holopherne est le jour fatal ;
Un exploit, malgré sa vaillance,
A fatigué le général.
Son oreiller seul peut lui plaire ;
Il dort, hélas ! le nez dedans.
« C'est le moment de m'en défaire,
» Dit la belle, il est sur les dents. »

Air du curé de Pomponne.

« Prenons ce sabre que voilà ;
» Et sans que rien m'arrête,
» Vengeons ma gloire, *et cætera*,
» Par sa mort que j'apprête.
» Il vivrait encor s'il n'était

» En amour aussi bête ;
» Montrons-lui par ce trait
» Ce que c'est
» Que de perdre la tête. »

Air de la Pipe de tabac.

Quand une femme est en colère,
Aussitôt dit, aussitôt fait ;
Judith part, et la chambrière
Met la tête dans son paquet.
Les voilà près de Béthulie ;
« Allons, plus de fâcheux micmac ;
» Enfans, j'ai sauvé la patrie,
» Et votre affaire est dans le sac. »

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Soudain les uns vont dérouiller leurs broches ;
D'autres déjà fredonnent des flon-flons.
De notre tems on eût sonné les cloches ;
Faute de mieux, on sonna les chaudrons.
Mais l'ennemi, qu'un tel revers consterne,
Le lendemain prend la fuite et se dit :
« *Pleurons, hélas! sur ce pauvre Holopherne,*
» *Si méchamment mis à mort par Judith.* »

Air du vaudeville de Figaro.

On décerne à l'héroïne
Triomphe, éloges nombreux ;
Mais à la bonté divine
Rapportant ce fait heureux,
La modeste pélerine
En fit, pour l'honneur des cieux,
Un cantique en vers hébreux.

Air de la Calacoua.

Or, voici la double morale
Qui par ce fait peut se prouver :
Craignons, fût-elle une vestale,
Femme qui s'en vient nous trouver.
Et vous, dans le siècle où nous sommes,
Objets si charmans et si doux,
Si le courroux,
Un feu jaloux
Peuvent pourtant vous armer contre nous,
Mesdames, ne tuez les hommes
Que lorsqu'ils dorment près de vous.

IL FAUT QUE TOUT LE MONDE VIVE.

Air du vaudeville de la Belle Fermière.

D'APRÈS son goût naturel,
Chacun vit à sa fantaisie :
Frélon se nourrit de fiel,
Comme Voltaire d'ambroisie.
Pathos vit de ses romans ;
Fourbin, de ses complimens ;
Purgon, de ses enterremens,
Par la loi positive
Qu'il faut que tout le monde vive. (*bis.*)

Foin de ces maigres repas,
Où cet Harpagon que l'on fronde,
Bornant le nombre des plats,
Fait mourir de faim tout le monde !
Vive un festin plein d'attraits,
Où, flattant gourmands, gourmets,
La table, en pliant sous les mets,
Dit à chaque convive :
« *Il faut que tout le monde vive.* »

« Jeune Lise, à tes genoux
» Dorval meurt, s'il ne peut te plaire ;
» Vingt amans ont juré tous
» De périr, si Lise est sévère. »
— « Ah! grand Dieu! combien mon cœur
» Redoute un pareil malheur !
» Ils mourraient tous de ma rigueur,
Dit la fille naïve,
« *Il faut que tout le monde vive.* »

Un laurier, voilà le prix
Que Mars décerne à la vaillance ;
Mais, en bravant le mépris,
Le poltron sauve l'existence.
Aussi dans les champs d'honneur,
Fabert, rempli de valeur,
Se nourrit d'un espoir flatteur,
Et Tremblotin s'esquive :
Il faut que tout le monde vive.

Pour attirer le chaland
Plus d'un spectacle s'évertue ;
Avec un poignard brillant
Chez Melpomène l'on se tue :
Le mélodrame bâtard,

Ne restant pas en retard,
Assomme, à défaut de poignard,
Sa victime plaintive :
Il faut que tout le monde vive.

J'aime à te voir, bon Henri,
Te venger par ce mot aimable,
Lorsque certain favori
Se cache ailleurs que sous la table ;
Mais nos cœurs sont attendris,
Lorsqu'en assiégeant Paris
Tu le nourris, et que tu dis,
Quoique l'on t'y proscrive :
« *Il faut que tout le monde vive.* »

Autour de certain gâteau
Je vois quarante auteurs qui dînent ;
En part-il un, subito,
Pour entrer d'autres s'acheminent.
Parnasse pensionné,
Auprès de votre dîné,
Des gens qui n'ont pas *déjeûné*,
Souffrez qu'un seul arrive ;
Il faut que tout le monde vive.

CHACUN SON MÉTIER,

CHANSON PHILOSOPHIQUE.

Air du vaudeville de la Danse Interrompue,

Ou des Chevilles de maître Adam.

CHACUN, hélas! veut sortir de sa sphère,
Et c'est en vain qu'on voit se récrier
Sur un travers de nos jours trop vulgaire,
Maint philosophe ardent à publier
Ce vieux refrain de la sagesse austère :
Chacun ici doit faire son métier.

De Mons Discord écoutez la musique ;
Toujours en œuvre il met le timbalier.
Quel bruit il fait à l'Opéra-Comique !
Ah ! si Discord savait s'apprécier,
D'un chaudronnier il prendrait la boutique ;
Chacun ici doit faire son métier.

La simple Eglé, qu'on maria la veille,
Croit tous les jours semblables au premier.
Le second jour déjà l'époux sommeille.
— « A cet usage il faut bien vous plier,
» Aimable enfant ; l'Hymen dort, l'Amou
veille ;
» *Chacun ici doit faire son métier.* »

Jeune tendron qu'embellit la décence,
Lorsque d'amour un hardi flibustier
Veut conquérir ta naïve innocence,
De tes trésors défends bien le premier ;
Mais du corsaire excuse l'insolence ;
Chacun ici doit faire son métier.

A certain club consacrant sa semaine,
Monsieur Tranchet, fatigué de crier,
Dans un discours qu'il apprit, non sans peine,
Reste essoufflé. L'on dit au savetier:
— « Allons, allons, reprenez votre *haleine ;*
» *Chacun ici doit faire son métier.* »

Monsieur Gobet, digne enfant de la Seine,
Cardeur fameux, gazette du quartier,

Jusqu'à Pékin tous les jours se promène,
Prend des Etats et bat le monde entier.
— « Monsieur Gobet, battez donc votre laine ;
» *Chacun ici doit faire son métier.* »

Entre les bras d'une nymphe gentille,
Cafard prêchait. A ce trait singulier,
En écoutant le dévot qui babille,
La belle enfant se sent pétrifier.
— « Eh mais ! dit-il, poursuivez donc, ma fille ;
» *Chacun ici doit faire son métier.* »

De ces couplets si le refrain sévère,
Épicuriens, a pu vous effrayer,
Pour écouter mainte chanson légère,
Et de Favart plus d'un digne héritier,
En ce moment, amis, je vais me taire ;
Chacun ici doit faire son métier.

COUPLETS

A une Dame, qui avait envoyé à l'auteur des vers de sa composition, en lui en demandant son avis.

AIR : Vous m'ordonnez de la brûler.

Dans vos vers si l'on peut trouver
Quelque faute à reprendre,
Ils sont faits au moins pour prouver
Esprit juste et cœur tendre.
Ces douces fleurs, avec raison
Dans nos jardins placées,
Au cordeau qu'on les range ou non,
Sont toujours des *pensées*.

Irai-je, le front rembruni,
Censeur plein d'amertume,
A mettre les points sur les i,
Contraindre votre plume?

Pour vous, Fanny, de tous les soins
  C'est le moins nécessaire.
Moi, vous critiquer sur des points!
  Sur tous vous savez plaire.

Qu'importe au naturel piquant,
  Qu'avec la règle on triche ?
Que la rime le soit moins, quand
  L'expression est riche ?
Grâce, esprit, style plein d'appas,
  Vous pouvez y prétendre ;
Vous avez ce qu'on n'acquiert pas ;
  Le reste peut s'apprendre.

MONSIEUR BONASSE.

AIR : Le saint, craignant de pécher.

Il est dans cette cité
Certain personnage,
Que l'on peut, de tout côté,
Voir sur son passage.
Auprès de ce charlatan,
Quel est cet homme achetant
Le baume excellent,
Où l'homme à talent
Met du sien,
Que pour rien
Il nous vend par grace ?...
C'est Monsieur Bonasse.

Au boulevart quand, lassés
De leur promenade,
Les amateurs entassés
Vont voir la parade,
Si quelque honnête bourgeois,

Entr'eux élevant la voix,
Dans son désespoir,
Réclame un mouchoir,
Pris durant
Qu'en riant
Il lorgnait Paillasse,
C'est Monsieur Bonasse.

Lorsque certain directeur,
En ruses très-riche,
Commande à son imprimeur
Une immense affiche;
En lettres d'un demi-pié,
Comme il n'a pas oublié
D'offrir à nos yeux
Un drame ennuyeux,
Qui donc court
Soudain pour
Retenir sa place?
C'est Monsieur Bonasse.

Un soir le Gascon *Sandis*,
Que le punch échauffe,
Fait au front d'un sien *pays*
Certaine apostrophe.
Au rendez-vous adopté,
Dès que le jour a pointé,

Pour les séparer,
Pour tout réparer,
Attendant
Vainement,
Quel mortel se lasse?...
C'est Monsieur Bonasse.

Eglé, qui prit dans ses rêts
Maint amant volage,
Aujourd'hui tend ses filets
Pour le mariage.
En eau trouble pour pêcher,
La belle a soin d'afficher
Vertu sans déclin;
Et gobant soudain
L'hameçon,
Quel poisson
Entre dans sa nasse?...
C'est Monsieur Bonasse.

Dans certains grands jours d'apprêt,
Quand l'Académie
Doit offrir, sans intérêt,
Un prix au génie,
Pour s'y rendre, en son chemin,
Mal instruit par un malin,

Quel est ce passant,
Qui s'en va cherchant
Son vrai but,
L'Institut,
Près du *Mont-Parnasse* ?...
C'est Monsieur Bonasse.

J'ai peint, sous des traits divers,
Ce mortel habile.
J'en citerais dans mes vers
Encor plus de mille.
Si quelqu'un croit aux vertus,
Aux docteurs, aux prospectus,
Aux avis
D'amis,
Aux sermens
D'amans,
Aux journaux,
Aux bravos,
A mainte préface,
C'est Monsieur Bonasse.

N'EN CROYEZ PAS UN MOT.

Air du vaudeville de Partie carrée.

N'ÉCOUTEZ point, jeune et simple Nicette,
Ce vieux galant au propos familier ;
Songez qu'auprès d'une fillette
Un barbon n'est qu'un écolier.
Quand il vous dit : « Belle enfant, pour vous plaire
» J'épuiserai chaque jour, s'il le faut,
» Du Dieu d'Amour tout le dictionnaire !.. »
N'en croyez pas un mot. (*bis*)

Hardi Gascon, Figeac fait mainte histoire
A tous les gens dont il n'est pas connu.
Chez lui, pour peu qu'on aime à croire,
On sera toujours bien venu.
Mais craignez-vous les faiseurs d'hyperbole,
Et prisez-vous un menteur ce qu'il vaut ?
Lorsque Figeac vous donne sa parole,
N'en croyez pas un mot.

Le cœur épris d'une fille modeste,
Vous lui venez déclarer votre amour ;

Vous vantez sa beauté céleste,
En implorant un doux retour.
« Non, » vous dit-on ; ce mot vous désespère;
Pauvre amoureux, faut-il être si sot!
De la pudeur c'est le mot ordinaire ;
N'en croyez pas un mot.

Mons Bavardin fit plus d'une victime
De ses récits qu'il grossit tous les jours ;
C'est par tirade qu'il s'exprime,
Et ses propos sont des discours.
Si dans un coin le traître vous attire,
Vous l'entendez qui débute aussitôt:
«Je n'ai, mon cher, que deux mots à vous dire.»
N'en croyez pas un mot.

De vous aimer, nous dit plus d'une belle,
Jusqu'au tombeau je me fais une loi.
Avez-vous besoin de mon zèle,
Dit un ami, comptez sur moi.
Je songe à vous, nous dit avec emphase,
Sans s'arrêter, un protecteur bien haut.
Mais la raison ajoute à chaque phrase:
N'en croyez pas un mot.

L'ALCOVE.

AIR : Aimé de la belle Ninon.

De la paresse plus épris,
Que du bréviaire qui le sauve,
Quelque bon chanoine jadis
Fut-il l'inventeur de l'Alcove?
Non, je suis sûr qu'on adopta
D'abord son usage à Cythere,
Et le Dieu d'amour l'inventa
Le même jour que le Mystere.

Parfois timide et toujours nu,
Cet enfant doit rechercher l'ombre;
Et de préférence on l'a vu,
En tout tems, chérir un lieu sombre.
Du boudoir si le demi-jour
A ses yeux délicats sait plaire,
S'il est le temple de l'Amour,
L'Alcove en est le sanctuaire.

Coquette, dont la main du Tems
Chaque jour renverse l'empire;
Jeune beauté, que des amans
Fait rougir encor le délire ;
L'Alcove, utile à vos secrets,
Aux yeux ardens, aux yeux perfides,
De Lise cache les attraits,
Et d'Orphise cache les rides.

La fière Anglaise, par vertu,
(Discrètement je le suppose),
Ne veut point qu'un homme soit vu
Aux lieux où sa beauté repose.
Re pecte ses prudens décrets,
Amant d'une nouvelle *Harlove* ;
Dans la chambre n'entre jamais.....
Que pour aller jusqu'à l'Alcove.

Pour un bon cœur, si l'amitié
Est la moitié de l'existence,
L'Amour doit, sur l'autre moitié,
Exercer sa douce influence.
Heureux qui, dans chaque saison,
Goûtant les vrais biens de la vie,
Voit des amis dans sa maison,
Et dans son Alcove une amie !

L'ÉLÉPHANT BABA,

OU

LE PAYSAN FRONDEUR AU CIRQUE

(1813.)

AIR : Gai, gai, marions-nous.

BAH ! bah ! ce n'est rien qu' ça,
Votre Eléphant n'est qu'un' bête ;
Bah ! bah ! ce n'est rien qu' ça,
On peut t'nir tête
A Baba.

Il ramasse adroitement
L'numéraire,
Même à terre.
Et pour ça c'est un savant !...
J'ons vu d' ces tours-là souvent.

Bah ! bah ! ce n'est rien qu' ça, etc.

Qu'on mett' là cent francs et plus,
Il les compte
Sans mécompte...
C'est malin pour un Crésus,
Qui par jour gagn' cent écus!

Bah! bah! ce n'est rien qu'ça, etc.

Un marmot tient un ruban,
Et rien qu'avec cette chaîne
On amène
L'éléphant...
Ça prouv' qu'il est bon enfant.

Bah! bah! ce n'est rien qu'ça, etc.

Tout' langu' qu'on lui parlera,
Il peut prétendre
A l'entendre...
Fait' donc à votre *Baba*
Ép'ler seul'ment b a *ba*.

Bah! bah! ce n'est rien qu'ça, etc.

Il écoute avec dédain
Tout' la musique
Olympique...

Et pourtant je som' certain
Que ça f'rait danser *Martin* (1).

Bah! bah! ce n'est rien qu'ça, etc.

On admir' que, sans micmac,
Il r'connaisse
Sa maîtresse...
On peut, sans un fameux tac',
R'connaît' la femm' d'un Cornac.

Bah! bah! ce n'est rien qu' ça, etc.

L' premier jour qu'on nous l' montra,
V'là qu' dès l'entrée il s'arrête;
En l' voyant rester com' ça,
Moi j' restai là com' *Baba!*

Bah! bah! ce n'est rien qu' ça, etc.

Pauv' Cerf, tu pleur' com' un veau:
Pour ce prodige
On t' néglige;

---

(1) Ours très-connu, habitant du Jardin des Plantes.

Pourtant *Baba* n'est pas beau ;
T'es un plus joli *coco* (1).

Bah ! bah ! ce n'est rien que ça, etc.

Puisqu'un public éclairé
A chaque animal fait fête,
Au Cirque un soir j'arriv'rai
Avec mon âne, et j' dirai :

Bah ! bah ! ce n'est rien qu' ça,
Votre éléphant n'est qu'un' bête ;
Bah ! bah ! ce n'est rien qu' ça,
Je v'nons t'nir tête
A Baba.

---

(1) Nom de théâtre du cerf.

MES VOEUX,

OU

LE PROFÈS ÉPICURIEN,

Chanson de réception au CAVEAU MODERNE.

Air du ballet des Pierrots.

N'EST-CE pas ici l'abbaye,
Qu'avec l'agrément de Momus,
« Pour passer doucement la vie,
» Regnard consacrait à Bacchus?» (1)
Et quand, grace à votre indulgence,
J'ai voix au Chapitre en ces lieux,
Ne faut-il pas que je commence
Par prononcer aussi *mes vœux?*

(1) « Pour passer doucement la vie
» Avec mes petits revenus,
» Ici je fonde une abbaye,
» Et je la consacre à Bacchus. »
(*Chanson de Regnard.*)

Jadis maint ordre monastique,
Pour captiver ses nourrissons,
En exigeait, par politique,
Des *vœux* de toutes les façons.
Le Carme, aspirant au martyre,
Formait le *vœu de chasteté*,
Comme le Bernadin, sans rire,
Faisait *vœu de sobriété*.

Frères très-chers, je le devine,
Ce sont des vœux bien différens
Que cette retraite divine
Exige de tous ses enfans.
Chez vous, loin de jurer la guerre,
Aux jeunes tendrons, au vin vieux,
On fait gaîment vœu du contraire,
Et, sans médire, on le tient mieux.

Cependant, lorsque des chanoines
Vous adoptez mainte oraison,
De certain *vœu* que font les moines,
Je m'accommode, pour raison.
Quand plus d'un couplet que j'esquisse
Sera des vôtres escorté,
D'avance je me rends justice,
En faisant *vœu d'humilité*.

*

Admis, pour fêter Epicure,
In vestro læto corpore,
Aux lois du prieur, je le jure,
Toujours je me conformerai.
Je ne veux point qu'il me dispense
De rites par vous observés,
Et je fais *vœu d'obéissance*
Chaque fois qu'il dira: Buvez.

En moi la joyeuse abbaye
Crut voir quelque vocation.
Puis-je espérer que la Folie
Assiste à ma *profession?*
Mais, trève à ce vain formulaire;
A deux mots seuls, moi, je m'en tiens:
Quels *vœux* me reste-t-il à faire,
Lorsque vous comblez tous les miens?

AVIS AUX SPÉCULATEURS.

Air du vaudeville des Deux-Edmond.

Vous que l'amour du gain transporte,
Faites peindre sur votre porte
Quelque niais, connu partout,
Vous vendrez tout. (*bis.*)
Mais si votre antique
Boutique
N'offre qu'une enseigne gothique,
Bonne-foi, *confiance*... hélas!
Vous n'étrennerez pas. (*bis.*)

Montrez pour étrennes aux belles,
Cachemires, bijoux, dentelles:
Si quelqu'amant les suit partout,
Vous vendrez tout.
Mais, gardant avec soin la dame,
Si quelque mari de sa femme
Doit lui seul orner les appas,
Vous n'étrennerez pas.

De Parny saisissant la lyre,
Poëtes, sachez reproduire
Dans vos vers sa grace et son goût,
Vous vendrez tout.
Son fauteuil fait-il votre envie,
Si vous n'avez, en compagnie,
Pris quelquefois certain repas,
Vous n'étrennerez pas.

Parodistes de la peinture,
Tracez mainte caricature;
Des malins flattez bien le goût,
Vous vendrez tout.
Peignez les scènes de l'histoire,
Chacun vantera votre gloire :
Mais, grace au goût de nos Midas,
Vous n'étrennerez pas.

Flattez toujours les grandes places,
Et les dispensateurs des graces;
Quelque jour, tenant le haut bout,
Vous vendrez tout.
Sans mainte démarche opportune,
Si vous croyez que la Fortune
Va vous jeter honneurs, ducats,
Vous n'étrennerez pas.

Par les applaudisseurs à gages
Faites soutenir vos ouvrages:
A maint libraire, homme de goût,
Vous vendrez tout.
Mais à des amis pleins de zèle
Donnez, pour une œuvre nouvelle,
Vos billets, comptant sur leurs bras,
Vous n'étrennerez pas.

Pour les marmots faites des contes:
Que de quelques ducs, quelques comtes,
Le nom soit leur passe-partout,
Vous vendrez tout.
Mais si votre innocent ouvrage
N'est point *adopté pour l'usage*
De nos fameux pensionnats,
Vous n'étrennerez pas.

Anglais, dont le front qui calcule
Sur les infidelles spécule
Prenez des Françaises surtout,
Vous vendrez tout.
Mais conduisez-les dans votre île:
Chez nous d'un marché si facile
Ces dames se chargeant, hélas!
Vous n'étrenneriez pas.

LES TOMBEAUX.

AIR : Dam', ma mère, est-c' que j'sais ça.

AUTEURS que Momus inspire, (1)
Ici partageant vos goûts,
On peut manger, boire et rire,
Mais non chanter comme vous.
Il ne reste rien à faire
Après vos joyeux travaux.
Je prends une autre carrière :
Je vais chanter les tombeaux.

On voit partout la folie
Nous cacher en cent façons,
Sur la route de la vie,
Des tombeaux sous d'autres noms.
Lise, à l'autel amenée
Ne sait pas, le premier jour,
Que le lit de l'hyménée
Est le tombeau de l'amour.

(1) La société du Caveau moderne.

Par leur détresse commune,
Damis, Valcour sont unis ;
Mais un beau jour la Fortune
Vient se rendre chez Damis ;
Il compte, il place, il achète ;
Valcour se trouve oublié.
Je vois dans une cassette
Le tombeau de l'amitié.

Les ouvrages de Molière,
Dont nous sifflons aujourd'hui
La gaîté trop roturière,
Sont le tombeau de l'ennui.
Nos romans soporifiques,
Nos drames si bons . . . à fuir,
Et nos vers académiques,
Sont le tombeau du plaisir.

A ce patriarche aimable, (1)
Dont vous suivez les leçons,
Vous avez offert à table
Tous vos regrets en chansons.
Bientôt son apothéose
Vous offre un succès nouveau ;
Et c'est ainsi qu'une rose
Peut naître sur un tombeau.

---

(1) Laujon.

Long-tems une tombe obscure
Couvrit chez nous la gaîté.
Par les enfans d'Epicure,
Momus fut ressuscité.
A vivre il peut bien s'attendre,
Tant que vivra le *Caveau*.
La gaîté ne peut descendre
Qu'après vous dans le tombeau.

GABRIELLE DE POISSY,

Petite aventure de boucherie, survenue dernièrement dans ledit lieu, et mise en pot-pouri sentimental pour l'amusement public, par Cadet Labelloye, premier chanteur du marché de ladite ville (1).

Air du ballet des Pierrots.

Connaissez-vous monsieur Jassomme,
La fin' fleur des bouchers d' Poissy ?
Ah dam ! c'est qu' c'est un homme comme
On n'en voit guère, dieu merci !
Tout' la semaine il expédie
Sans pitié, bœuf, mouton et veau ;
Puis il va voir la comédie
L' dimanche au *combat du taureau.*

(1) Nous espérons que cette parodie bouffonne d'une monstruosité tragique ne donnera pas d'attaques de nerfs aux femmes sensibles qui louent des loges de face à chaque représentation de *Gabrielle de Vergy*, et qui commencent même à ne plus s'y trouver mal.

Air du curé de Pomponne.

Mais pour voir queuqu' chos' dans c'genr'-là
Sur un' plus noble scène,
Dimanch' dernier, d' Poissy voilà
Qu'aux *Français* on l'entraîne.
On lui promet d'un sombre époux
La barbare vengeance.
« Allons, dit le boucher, donnons-nous
» De la réjouissance. »

Air : Tenez, moi je suis un bon homme.

De *Gabriell'* la tragédie
R'cevait maint applaudissement,
Surtout d' not' homme d' la bouch'rie,
Qu'était là dans son élément.
A ses côtés v'là qu'une belle
S' trouv' mal; et lui, d'un ton railleur:
« Emportez donc c'te demoiselle,
» Qu'est sans dout' sujette aux maux d'cœur. »

Air : J'a vu la meûnière.

Mais n' v'là-t-il pas que, retournant
Dans sa vill' natale,
Jassomm' se dit, en méditant
Sus c' trait d' cannibale :

« De c'te romanesque action,
» Gai' presque
» Comm' la Passion,
» Faisons un' burlesque
» Imitation. »

Air du vaudeville du Petit Courrier.

Il a sa Gabrielle aussi,
Qu'il courtis' pour le mariage;
Quoiqu'il sach' ben, c' dont il enrage,
Qu'elle aime l' pâtissier Roucy.
Mais, se prêtant aux circonstances,
C't' artiste est allé, dès l' sam'di,
A Sceaux, pour gagner l's indulgences,
Gratis faire le pain béni.

Air: Amusez-vous, jeunes fillettes.

Not' boucher, qui n'est pas trop bête,
Appell' la ruse à son appui.
Il invit', d'un ton presqu' honnête,
Gabrielle à souper chez lui.
Ell' ne r'fus' point monsieur Jassomme;
Car sans danger, c'est bien certain,
Un' fille honnêt' soup' chez un homme,
Quand ça n' va pas jusqu'au matin.

AIR : Rien n'était si joli qu'Adèle.

« Goûtez-moi c' fricot-là, mam'zelle,
Dit c' mauvais sujet ;
» J' savais qu' ça vous plairait,
» Qu'en appétit ça vous mettrait.
» Régalez-vous,
» Belle aux yeux doux ;
» Régalez-vous, contentez-vous, régalez-vous belle,
» De c' mets tout entier,
» Car c'est un plat de mon métier. »

Air de la Catacoua.

—« Mais, monsieur, quel est donc, j'vous prie,
» C' plat qu'est si bon, sur mon honneur ? »
—« Avant d' vous conter ça, ma mie,
» Faut vous apprendre un p'tit malheur.
» Les pâtissiers d' Sceaux, par envie,
» D' votre amant ont juré l' trépas. »
—« Qu' dites-vous, hélas ?
—» C' qu'est fait, et j'vas
» Vous lir' la lett' qu'il vous écrit d' là-bas,
» Pour vous dir' qu'il n'est plus en vie,
» A c'te fin qu' vous n' l'attendiez pas. »

AIR : Charmante Gabrielle.

« Charmante Gabrielle,
» Percé de quatre coups,
» Souffrez qu' d'un cœur fidèle
» Je dispose pour vous.
» Vous r'cevrez dans un' caisse,
» Après ma mort,
» Ce cœur plein de tendresse,
» Et franc de port. »

AIR : Daignez méparyner le reste.

« Sachant combien de son vivant
» C' cœur vous plaisait, poursuit le traître,
» Pour vous l'offrir, la belle enfant,
» Adroit'ment j'm'en suis rendu maître.
» J' voulais vous régaler d' mon mieux,
» Et c'est dans c' dessein, j'vous l'atteste,
» Que j'vous ai servi...— Justes dieux!
» N' m'en dis pas plus, monstre odieux!
» Je vois tout, j' devine le reste. »

AIR : Une fille est un oiseau.

« J' m'en veng'rai, c'est mon désir,
» Il faut qu' tout Poissy le sache;

» Il faut soudain que j' t'arrache
» C' que t'as eu le front de m'offrir. »
— « Arrêtez, mamzelle ; et parce
» Qu' j'ai voulu vous faire un' farce,
» N' jouez pas la tragédi' ; car ce
» S'rait aussi par trop dindon.
» Ce cœur, qu'avec un peu d'sauce
» Vous servit mon cœur féroce...
» C' n'était qu'un cœur de mouton. »

AIR : Rendez-moi mon écuelle de bois.

—« Pass' pour ça, dit la belle aux abois ;
» A la fin je respire.
» Ah ! monsieur, répétez-moi cent fois
» Qu' vous n'avez voulu qu' rire.
» Mais non, pour me rassurer plein'ment,
» Cher Roucy, je vole sur ta trace.
» J' veux tâter si l' cœur de mon amant
» Est encore à sa place. »

POST-SCRIPTUM DE LA CHANSON.

AIR : L'Amour a gagné sa cause.

De *Gabrielle de Vergy*
Imitant mieux l'œuvre sublime,

On dit qu' d'un trait non moins joli
On va fair' un' bell' pantomime.
Et d' plus fort en plus fort allant,
Pour charmer la foule empressée,
La princess' mang'ra son amant
Sur l'*air de la fricassée.*

Ecrit sous la dictée dudit chanteur.

JE N'AI RIEN TROUVÉ.

Air : J'arrive à pied de Province.

Je croyais trouver sans peine
Un sujet heureux,
Qui fît sortir de ma veine
Des couplets nombreux ;
Mais, collé sur mon pupitre,
En vain j'ai rêvé ;
Amis, excepté mon titre,
Je n'ai rien trouvé.

Sous l'épais fichu de Rose,
Maint galant rimeur
Prétend qu'une double rose
Est dans sa primeur.
Ah ! qu'un tel sujet inspire,
De près observé !...
Mais, hélas ! faut-il le dire ?
Je n'ai rien trouvé.

« Si Gercour, disait Sophie,
» Est prôné partout ;
» Dans plus d'une académie
» S'il tient le haut bout,
» Ce n'est pas pour moi que brille
» Son genre élevé ;
» Chez lui, foi d'honnête fille,
» *Je n'ai rien trouvé.* »

» Frappé d'un triste délire
» Par un mal subit,
» Clitandre, vient-on nous dire,
» A perdu l'esprit ;
» Il a perdu son génie,
» Son goût achevé. »
Mondor s'éveille et s'écrie :
Je n'ai rien trouvé.

L'autre jour, Lise, distraite
Par un tendre amant,
A perdu sous la coudrette
Un bijou charmant.
Si quelqu'une de nos belles
L'avait enlevé ?...
Mais non... chez ces demoiselles
Je n'ai rien trouvé.

Pour s'armer de toutes pièces
Contre les acteurs,
Dorimon pille les pièces
De tous nos auteurs.
Heureux si de son suffrage
Vous êtes privé,
S'il vous dit: « Dans votre ouvrage
» *Je n'ai rien trouvé.* »

Malgré les aveux sincères
Que d'abord j'ai faits,
J'ai dans ce refrain, confrères,
Trouvé sept couplets.
Mais, mal servi par ma lyre,
Pour être approuvé
Peut-être dois-je encor dire:
« *Je n'ai rien trouvé.* »

LES BROCHURES.

(1814.)

AIR : Mon père était pot.

Pour être auteurs, mes bons amis,
Ne faites plus un livre ;
De tant de peines, de soucis,
La mode vous délivre ;
Dix feuillets au plus,
Voilà vos tributs
A la littérature ;
Et sur son sommet
Le Parnasse admet
La plus mince brochure.

Du bon vieux tems ces érudits,
Pédans infatigables,
Assommaient par de lourds écrits
Des lecteurs bien traitables ;
En maint tome aussi
Un amant transi

Contait ses aventures.
Aujourd'hui l'amant
Triomphe en courant,
Et raconte en brochures.

D'ailleurs consultez Azaïs :
Ici tout se *compense*.
Chez nous le nombre des écrits
Supplée à leur substance.
Bientôt nous verrons,
Grâce aux auteurs prompts
Qui soignent nos lectures,
Ces *in-folio*
Qu'amassa Clio,
Perdus sous nos brochures.

Une brochure au tems qui court
D'un volume dispense.
Par une brochure Gercourt
Prouve son innocence ;
Roch, sa probité ;
Rustaut, sa bonté ;
Et, pour peu que ça dure,
De ces messieurs-là
L'honneur fournira
A peine une brochure.

La jeune et charmante Suzon
D'un libraire était fille.
Épris de ce joli tendron,
Sans aveu de famille,
Près d'elle souvent
Lisait un amant ;
Quelle mésaventure !
Du livre d'amour
Voilà qu'un beau jour
Naquit une brochure.

« Savez-vous, me disait Versac,
» Hardi conteur de fables,
» Que j'ai sur la terre de Crac
» Des droits incontestables ;
» De plus, Dieu merci,
» Des rentes qu'ici
» Le *grand-livre* m'assure ? —
» Ce livre, mon cher,
» Chez toi m'a tout l'air
» D'une pauvre brochure. »

« Ah ! combien, s'écriait Cloris,
» S'affaiblissent vos plumes !
» Messieurs, l'*Art d'aimer* fut jadis
» De sept à huit volumes.

» Mais nos beaux esprits
» En un seul l'ont mis :
» Quelle triste lecture !
» Ah ! ce livre-là
» Bientôt ne fera
» Qu'une mince brochure. »

Féconds *brochuriers*, tour-à-tour,
Inondez-nous d'ouvrages ;
Une immortalité d'un jour
Peut bien coûter deux pages.
Profitez du tems,
Où, trop inconstans
Pour de longues lectures,
Nos grands écrivains
Sont des auteurs nains,
Nos livres, des brochures.

JE NE SUIS PAS A LA NOCE.

CHANSONNETTE.

AIR : L'Amour a gagné sa cause.

A L'USAGE me conformant,
J'ai toujours soin, dans chaque pièce,
De marier au dénoûment
Valet, soubrette, amant, maîtresse.
Mais d'instrumens perturbateurs,
Quand j'entends la musique atroce
Troubler l'hymen de mes acteurs,
Je ne suis pas à la noce.

Déguisant certain embonpoint,
Lise allait prendre, en fille sage,
Un mari peu grec sur ce point;
Un marmot survient... quel dommage!
« Las! dit-elle en pleurant, Lubin
» Trouvera ce fruit trop précoce;
» Il devait m'épouser demain...
» *Je ne suis pas à la noce.* »

Gros Jean, tout près d'être enterré,
Veut régler la pompe d'usage ;
Il n'a jamais vu son curé
Que le jour de son mariage.
Le pasteur vient chez mon grivois.
— « Ah ! curé, pour votre négoce
» Je vous revois.... ; mais cette fois,
» *Je ne suis pas à la noce.* »

Femme d'un riche et vieux seigneur,
Peut-être la jeune Constance
Vous semble au comble du bonheur ;
Ecoutez donc sa confidence :
« Je jouis, tant que le jour luit,
» De voir mes atours, mon carrosse....
» Mais avec mon époux, la nuit,
» *Je ne suis pas à la noce.* »

On sait bien que les chansonniers
Ne prétendent pas à la gloire ;
Puissai-je, à défaut de lauriers,
Gagner au moins mon auditoire !
S'il refuse à mes chants nouveaux
(Trouvant mon Pégase une rosse)
De marier quelques bravos,
« *Je ne suis pas à la noce.* »

TOUT EST DIT.

Air du Port Mahon.

ou : Chansonniers, mes confrères.

Dans mes couplets que dire ?
Bacchus,
Vénus,
Leur joyeux délire
Chantés sur mainte lyre,
Tombent en discrédit.
Tout est dit. (ter.)

Dirais-je que l'Amour
Enlève chaque jour
A l'Hymen une rose ?
On l'a
Déjà
Dit en vers, en prose :
Quand l'époux veut, pour cause,
Jaser à petit bruit,
Tout est dit.

*

Purgon, que l'on publie
Docteur,
Vainqueur
De toute phtysie,
Soigne une hydropisie.
Le mal bientôt finit;
Tout est dit.

Piqués de quelques mots,
Deux courageux rivaux
Au bois viennent se battre;
Ces preux
Fameux
Brûlent de combattre....
Un déjeûner pour quatre
Soudain les réunit.
Tout est dit.

Devant un auditoire
Qu'il croit,
Qu'il voit
Rempli de sa gloire,
Paul délaie une histoire....
Par bonheur, vers minuit,
Tout est dit.

Mais près d'un jeune objet,
Pour suivre un doux projet,
Que l'on dise à la belle :
« Je veux
» Aux vœux
» De mon cœur fidèle,
» Voir le tien moins rebelle.... »
Elle se tait, rougit...
Tout est dit.

Cloé, d'un ton affable,
Au bon
Barbon
Qui croit à sa fable,
Dit plus d'un mot aimable...
Mais sa caisse tarit,
Tout est dit.

A défaut des appas,
Epousant les ducats,
De l'antique
Monique,
Cléon,
Gascon,
D'un courage unique,
De bavarder se pique...

Mais sa voix le trahit...
Tout est dit.

Damon n'a qu'une phrase;
De ses
Succès
Elle fait la base.
D'un *bravo* plein d'emphase,
Dès qu'il vous assourdit,
Tout est dit.

Chez vous, par maint bon mot,
Acquittant son écot,
Figeac, tant qu'on diffère
Certain
Festin
Qui fait son affaire,
Semble loin de se taire...
Mais la cloche avertit...
Tout est dit.

Au jardin de Cythère,
Enfant
Charmant,
La vive Glycère
S'introduit sans sa mère.
Certain fruit

La séduit...
Tout est dit.

Mais du triste *Abailard*,
Lorsqu'un auteur eut l'art
De faire un personnage,
Agnès,
Auprès
De mère plus sage,
Disait: « Sans mariage,
» Quoi! l'histoire finit?
» *Tout est dit?* »

Dans nos œuvres nouvelles,
Dans nos
Journaux,
Au goût si fidèles,
Dans les
Couplets
Aux belles,
Pourquoi si peu d'esprit?
— *Tout est dit.*

Oui, ce dicton malin
Est le refrain
Sans fin

De qui connaît nos flammes,
Nos cœurs,
Nos mœurs,
Nos dames,
Nos drames,
Madrigaux, épigrammes,
Bref, tout ce qu'on écrit,
Tout est dit.

TU L'AS VOULU, GEORGES DANDIN.

VAUDEVILLE MORAL.

Air de la ronde de la Ferme et le Château.

Dans les proverbes dont Molière
Nous enrichit à pleine main,
Il en est un que je préfère :
C'est l'histoire du genre humain. (*bis.*)
Le Franc avec un Gascon traite ;
Simplet épouse une coquette ;
Crédule appelle un médecin ;
Et quand chaque sottise est faite,
On leur chante à tous ce refrain :
Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Fier du bonheur qui l'accompagne,
Ce grand joueur prend son essor ;
Il fait des châteaux en Espagne,
Et croit avoir fixé le sort.
Quand bientôt sa veine décline,
Bien loin de prévoir sa ruine,

Jurant de ramener son gain,
A jouer son reste il s'obstine.
Un va-tout le décave enfin...
Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Au lieu d'exploiter le domaine
Où Molière illustra son nom,
Damis, tu reproduis en scène
De Marivaux le froid jargon.
Aussi, de cette pâle esquisse,
Le sifflet vengeur fait justice;
Et Molière te dit soudain:
« Pour éviter le précipice,
» Que ne prenais-tu mon chemin ?...
» *Tu l'as voulu, Georges Dandin.* »

Aimé de la charmante Ismène,
Orgon conduit imprudemment,
Pour admirer ce phénomène,
Près de sa femme un jeune amant.
Plein d'une confiance extrême,
A la belle il apprend lui-même
L'amour qu'elle inspire à Valsain;
Et, grace à cet heureux système,
Notre époux est un beau matin...
Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Tandis qu'on pend sur cette place
Un gueux qui vola deux écus,
Dans son char voilà qu'il y passe
Certain favori de Plutus.
Lors, quelqu'un dit au pauvre diable :
« Votre morale était semblable ;
» Mais voler en grand son prochain
» Ne fut jamais un cas pendable ;
» C'est bon pour un faible larçin.
» *Tu l'as voulu, Georges Dandin.* »

Peuple léger, dupe sans cesse
Des charlatans, de leurs projets,
Fais enfin régner la sagesse,
Les lis, le bonheur et la paix.
Si l'on t'a vu comblé naguère
De tous les bienfaits de la guerre,
Pillé vingt ans par maint coquin,
Trompé par maint folliculaire,
Éclaboussé par maint faquin,
Tu l'as voulu, Georges Dandin.

LE CYNIQUE,

OU

J'APPELLE LES CHOSES PAR LEUR NOM

AIR : Trop de pétulance gâte tout. (Vaud. du *Bûcheron*.

Dans ce siècle où tout se déguise,
Le désir s'appelle l'amour ;
On nomme bonté la bêtise,
On nomme esprit un calembour.
Mais moi, dans ma brusque franchise,
De Boileau suivant la leçon,
J'appelle les choses par leur nom.

Tout en proclamant sa ruine,
Mondor se fit un sort brillant ;
Mais, par égard pour sa cuisine,
On l'appelle un homme prudent.
Moi, qui jamais chez lui ne dîne,
Dans Mondor voyant un fripon,
J'appelle les choses par leur nom.

Vieil époux de la jeune Laure,
Sur sa vertu toujours comptant,
Orgon saurait ce qu'il ignore,
S'il pouvait m'entendre un instant;
Car, tandis que, par métaphore,
Maint railleur l'appelle un dindon,
J'appelle les choses par leur nom.

Chaque jour la vive Émilie
Admet et réforme un amant;
On traite de coquetterie
Son amour pour le changement.
Aurai-je aussi la bonhomie
De la nommer *coquette* ?... Oh! non;
J'appelle les choses par leur nom.

Auprès d'une altière princesse,
Un pauvre amant, dans un palais,
Ose à peine de son altesse,
Vanter les augustes attraits.
Plus bas je place ma tendresse;
Mais aussi, près de ma Nanon,
J'appelle les choses par leur nom.

Vous blâmez ma franche manière,
Censeurs, elle a pourtant du bon.
Thalie était moins grimacière,
Et la vertu plus en renom,
Quand jadis l'étonnant Molière,
Sans crainte du *qu'en dira-t-on*,
Appelait les choses par leur nom.

LA COLONNE MOBILE.

(1796.)

Air du Pas redoublé.

Vous connaissez nos escadrons,
Et notre infanterie,
Et nos chasseurs et nos dragons,
Et notre artillerie,
Nos tirailleurs sûrs de leurs coups,
Et nos hussards agiles :
Charmante Eglé, connaissez-vous
Nos *colonnes mobiles* ?

Partout leur forme, leurs travaux
Sont les mêmes, je pense.
Un bataillon, plus ou moins gros,
Forme le corps d'avance.
Un double peloton suivra,
Corps de réserve utile,
Dont le feu nourri soutiendra
La colonne mobile.

*

Mais chacun n'est pas dans ses rangs
  Admis, comme on peut croire ;
Avant seize ans, à soixante ans,
  On n'en a pas la gloire.
Enfans, vos armes, entre nous,
  Seraient trop inhabiles ;
Vieux barbons, il n'est plus pour vous
  De colonnes mobiles.

Rien n'est moins lourd, rien n'est moins lent
  Que pareille colonne.
Le coup qu'on lui porte n'attend
  Jamais ceux qu'elle donne.
Moi, dans un jour j'ai vu parfois,
  (L'effort n'est pas facile)
S'ébranler jusqu'à douze fois
  La colonne mobile.

On a des ennemis chez soi
  Souvent trop pleins d'audace.
Belle, vous en avez, je croi,
  Qui ne vous font pas grace.
Mais, lorsque leur sédition
  Met en feu votre asyle,
Appelez dans votre canton
  La colonne mobile.

En vain un étroit défilé,
  Protégeant la contrée,
Au secours par vous appelé
  Semble en fermer l'entrée.
Sa vaillance vous convaincra
  Que, faible ou difficile,
Jamais obstacle n'arrêta
  La colonne mobile.

Pourtant, lors d'un succès flatteur,
  Ne chantons pas victoire.
Trop souvent, hélas! le vainqueur
  Tombe au sein de sa gloire.
Oui, malgré son hardi maintien,
  J'ai vu cent fois et mille
En triomphant réduite à rien
  La colonne mobile.

Mais qu'importe un si doux trépas?
  Nos colonnes fidelles
Reculeraient-elles d'un pas
  A l'aspect des rebelles?
Eglé, montrez-vous seulement;
  Et vos yeux indociles
Vont faire mettre en mouvement
  Vingt colonnes mobiles.

LE MUSEUM RETROUVÉ,

OU

INVITATION A NOS PEINTRES.

(Novembre 1815.)

AIR : Lise épouse l' beau Gernance.

Sous l'effort de la tempête
La France a courbé sa tête,
Et, par nos succès conquis,
Cent tableaux nous sont ravis.
Mais sans passer la frontière,
Pour retrouver tout cela,
Des arts rouvrons la carrière ;
Et la gloire est encor là. (*bis.*)

Toi, qui d'un genre frivole
Désabusant notre école,
D'un dessin pur, d'un beau trait
Ramenas l'heureux secret,
David, que ta main remplace
Ce que ton art rappela ;
Montre *Romulus*, *Horace*.....
Raphaël est encor là.

D'un peintre qui nous enchante,
Plus loin la touche brillante
Semble à l'écharpe d'Iris
Dérober son coloris.
Sur la toile qui respire,
Gros, trace un autre *Jaffa*.
L'œil jouit, le goût admire,
Et Rubens est encor là !

A la palme décennale,
Toi qu'un chef-d'œuvre signale,
Par un *Déluge* nouveau
Illustre encor ton pinceau ;
Ou créant, peintre-poëte,
Une seconde *Atala*,
Girodet, prends ta palette,
Michel Ange est encor là.

Ici quelle œuvre sublime
Révèle le sort du *Crime* !
Prudhon, à nos yeux surpris,
Tu montres son digne prix.
Un plus doux sujet t'inspire ;
Le dieu des airs, le voilà !
J'entends voltiger *Zéphire*....
Le Corrége est encor là.

De *Phèdre*, dans notre France,
Toi qui doublas l'existence,
Tu sauras aussi, Guérin,
Nous rendre un second Poussin.
Et toi, qu'au sein de la Grèce,
Jamais Zeuxis n'égala,
Gérard, que *Psyché* paraisse,
Et l'Albane est encor là.

Vous tous qui, suivant leur trace,
Par la force ou par la grâce,
De ces tableaux regrettés
Reproduirez les beautés,
Nos cœurs, nos vœux vous invitent
A nous rendre tout cela.
Si des chefs-d'œuvre nous quittent,
Les talens sont encor là.

ÉCRIVEZ A VOS PARENS.

(1807.)

Air du vaudeville du Mameluck,
ou : Vous qui ne flattez personne. (*Fond du sac.*)

PARFOIS un refrain vulgaire
Nous inspire une chanson.
Vainement j'avais naguère
Invoqué mon Apollon.
Nul sujet à me sourire
Ne parvenait, quand j'entends
Autour de moi chacun dire :
Ecrivez à vos parens. (*bis.*)

A bien des gens il s'adresse
L'avis du malin facteur (1).
Tombez-vous dans la détresse,
Ou perdez-vous la faveur ;
Dans la crainte de se nuire,
Nul de vos amis prudens
Ne vient-il chez vous s'écrire ....
Ecrivez à vos parens.

(1) Voyez la parodie de Lina.

Vous qui vous flattiez de plaire,
Et voyez avec souci,
Quand votre bourse est légère,
Que Rosine l'est aussi,
A maudire l'infidelle
Ne perdez pas votre tems ;
Au lieu d'écrire à la belle,
Ecrivez à vos parens.

Par des vers que chacun aime,
Vous qui, célèbre autrefois,
Dans un ennuyeux poëme
Chantez d'ennuyeux exploits,
Puisque votre aimable lyre
N'a pu résister au tems,
Désormais, au lieu d'écrire,
Ecrivez à vos parens.

Fabricateurs de systèmes,
Qui, jugeant mal nos cerveaux,
Nous croyez toujours les mêmes
Pour des charlatans nouveaux ;
Qui, proclamant vos conquêtes,
Voulez toucher, tout d'un tems,
Et nos écus et nos têtes...
Ecrivez à vos parens.

Quand votre épouse jolie,
Surprise un billet en main,
Le dérobe à votre envie,
Et vous dit d'un air serein :
— « Contre moi qui vous irrite ?
» La lettre que je défends
» Par mes parens m'est écrite...
» Ecrivez à vos parens. »

Nouveaux Midas de la France,
Fournisseurs si bien lotis,
Vous de qui la main dépense
Aussi vite qu'elle a pris ;
Par votre aveugle délire
Redevenus indigens,
Lorsque vous saurez écrire,
Ecrivez à vos parens.

Vous enfin, petits génies,
Grands écrivains de nos jours,
Dont les muses engourdies
A froid chantent les amours ;
Et vous qui ne savez guères
Que retourner en tout sens
Tout ce qu'ont écrit vos pères,
Ecrivez à vos parens.

LA BOUQUETIÈRE EMBARRASSÉ

(Août 1815.)

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

D'UN' pauvre fill' que tout traverse,
Vous qui saurez plaind' les malheurs,
Dit' moi comment fair' mon commerce,
Quand mes bouquets n'trouv't plus d'ach'teu
Ah! daignez m'apprendre,
J' vous en prions bien,
Quell' fleurs je puis vendre;
Car j' n'en sais plus rien!

De c'te fleur qui s' cach' sous l'herbette,
L'ancien renom s'est éclipsé;
On sait bien que d'la *Violette*
Pour toujours le règne est passé.
Ah! daignez m'apprendre, etc.

V'là qu'un beau jour on me demande
Des œillets d'un' vive couleur;

Bientôt, déclarés d' contrebande,
L's œillets n' sont plus en bonne odeur.
Ah! daignez m'apprendre, etc.

J' sais ben q' nos bell' de plus d'un' rose
Feraient bien l'offre aux étrangers;
Mais d's épin' on dit que, pour cause,
Ces messieurs craignent les dangers.
Ah! daignez m'apprendre, etc.

Des fleurs des champs, à nos coquettes,
Puis-je encore offrir des bouquets?
Ces dam' sont lasses de fleurettes,
Et chez ell's on n' voit qu' des muguets.
Ah! daignez m'apprendre, etc.

J' comptais au moins en abondance,
Dans ce mois-ci vendre des lis;
Mais chacun les cultive en France,
Pour faire un bouquet à Louis.
Ah! daignez m'apprendre, etc.

J' crois placer des pavots.... Bernique!
V'la qu'un marchand d'livres nouveaux
Près d' la mienn' vient met' sa boutique;
Ses brochur' dégot' mes pavots.
Ah! daignez m'apprendre, etc.

Les immortell' sont délaissées,
Et, ma foi ! dans ce moment-ci
Tout l'monde se plaint qu'dans les pensées
Il s'glisse toujours plus d'un souci.
Ah ! daignez m'apprendre, etc.

J'étais un' des mieux assorties
De c' te fleur qui plait aux guerriers ;
Mais d'puis qu' mes pratiq' sont parties,
Pour d'autres, je n' tiens plus d'lauriers.
Ah ! daignez m'apprendre, etc.

Du jasmin et d'la fleur d'orange
Si j'fais un bouquet virginal,
Pas un' fillette n' s'en arrange :
Queu' qu' chos' leux dit qu' ça leux va mal.
Ah ! daignez m'apprendre, etc.

Je m' figurais qu'on f'rait emplette
D'un' plant' qui vient ben sus not' sol ;
Mais, par malic', pas un' girouette
Ne vient m'ach'ter un tournesol.
Ah ! daignez m'apprendre, etc.

Y a ben un' fleur qu'à la bouqu'tière
Chacun demand' sans se lasser ;

Mais on dit qu' si j' vas m'en défaire,
Je n' pourrai plus la remplacer.
Ah ! daignez m'apprendre,
J' vous en prions bien,
Quell' fleurs je puis vendre,
Car j' n'en sais plus rien !

*

N'Y A PAS D'RAISON POUR QU'ÇA FINISSE.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmans.

DANS ce siècle où l'on est pressé
D'atteindre à son but au plus vite,
On veut qu'à peine commencé
Vers sa fin tout se précipite.
Aussi dans un drame, un discours,
Quand par hasard l'ennui se glisse,
J'entends ce refrain tous les jours :
« *N'y a pas d'raison pour qu'ça finisse.*

Parasite adroit et discret,
A l'heure où le dîner commence,
Paul vient vous voir sans intérêt,
Et prend place par complaisance.
Bientôt chaque mets lui sourit,
Il tombe sur chaque service ;
Et quoiqu'il n'ait pas d'appétit,
N'y a pas d'raison pour qu'ça finisse.

Célimène n'avait jamais
Brûlé d'une flamme constante ;

L'amant du jour, un mois après,
En eût quelquefois compté trente.
Croira-t-on bien à mes discours ?
Abjurant folie et caprice,
Elle aime Armand depuis trois jours....
N'y a pas d'raison pour qu'ça finisse.

Quand, déjà gris, à son tonneau
Grégoire tire une bouteille,
Sa femme, avec un pot à l'eau,
Remplace la liqueur vermeille.
« Parbleu, dit l'ivrogne, voilà
» Un vin à mes vœux bien propice !
» On n'en fait plus comme cela,
» *N'y a pas d'raison pour qu'ça finisse.* »

Pour Lisette le vieil Orgon
Médite une tendre harangue ;
Mais des amours notre barbon
Veut en vain bégayer la langue.
Lise rit de son embarras :
« Monsieur, dit elle avec malice,
» Si cela ne commence pas,
» *N'y a pas d'raison pour qu'ça finisse.* »

A fronder nos goûts et nos mœurs
Tu perds ton tems, froid moraliste ;
Des coquettes, des séducteurs
Chaque jour grossira la liste.
Toujours nous verrons ici-bas
Intérêt, mensonge, artifice;
Si le monde ne finit pas,
N'y a pas d'raison pour qu'ça finisse.

Amis (1), vous avez trop long-temps
Déjà suspendu votre lyre ;
Ne laissez plus aux mécréans
Nier le dieu qui vous inspire.
Tant qu'on chantera nos refrains,
Et qu'à notre joyeux office
Nous trouverons des flacons pleins,
N'y a pas d'raison pour qu'ça finisse.

---

(1) *A la Société du Caveau*

MÉLANGES

EN PROSE.

LE CHAPITRE

DES CONSIDÉRATIONS.

Un homme de ma connaissance, mais qui n'est pas encore de celle du public, quoiqu'il ait fait tout au monde pour cela, m'annonçait ces jours derniers qu'il travaillait à un nouvel ouvrage. « Vous avez, lui dis-je, choisi le bon moment ; les journalistes et les abonnés aux cabinets de lecture gémissent, depuis quelque tems, de la disette des nouveautés ; les libraires seuls n'en sont pas très-affligés, et pour cause ; peut-être êtes-vous destiné à les désensorceler. » — « Qu'ils ne comptent pas sur moi, me repliqua-t-il, du moins pour ce moment-ci.

» Apprenez, mon ami, que je prépare
» un *ouvrage posthume*, et que j'espère
» bien le leur faire attendre quelque
» tems. Je rédige les Mémoires de
» ma vie littéraire et privée, et j'ai en-
» core assez de modestie pour ne pas
» songer à les faire paraître de mon
» vivant. » — « Vous avez toute rai-
» son, lui dis-je, et vous en serez
» bien plus à votre aise pour présenter
» les choses du bon côté. Peut-être
» quelques incrédules vous chicane-
» raient-ils aujourd'hui sur quelques
» détails de vos succès, de vos duels,
» de vos bonnes fortunes. Après sa
» mort, on est dispensé de répondre à
» tout cela; les réclamans perdent leur
» peine, et l'ouvrage ne s'en vend que
» mieux. »

Un peu piqué, je crois, de mon
observation, l'homme aux Mémoires
reprit ainsi la parole : « Ce n'est point

» ce motif qui me détermine à différer ;
» j'ai été sincère jusqu'au scrupule, et
» je pourrais, mieux que tout autre,
» assurer que c'est réellement ma *con-*
» *fession* que je publie. Cette histoire
» ne sera guère que celle de mes fautes
» et de mes malheurs. Pour vous en
» convaincre mieux, il faut que je vous
» lise un des chapitres qui concernent
» ma carrière littéraire ; et je choisis,
» dans ces Mémoires, le *Chapitre des*
» *Considérations.* »

Ce titre piqua ma curiosité ; et j'avoue humblement que, enhardi par l'exemple de tels et tels éditeurs d'œuvres posthumes qui devaient rester inédites, je mis toute mon attention à retenir le récit, pour en faire jouir le public, sauf à remplir, par-ci par-là, quelques lacunes. Heureusement j'ai fait un cours de *mnémonique*, ce qui sauva ma délicatesse du naufrage; car,

à la fin de la lecture, je n'en avais pas retenu un mot. J'en revins alors au parti le plus moral et le plus sûr ; je fis part à l'auteur de mon dessein. Il loua beaucoup ma franchise, et ne fit que les difficultés d'usage. Cependant, en me remettant son manuscrit, il m'imposa la condition expresse de ne point faire connaître son nom ; mais, du reste, il ne me parut point fâché de prendre *incognito* un avant-goût de sa célébrité posthume.

Voici donc ce Chapitre des Considérations, dont je ne suis que l'éditeur.

« On m'appelait déjà homme de lettres, dit M***; car j'avais fait des couplets de société et des romances de salon, quand je résolus de mériter ce titre par quelque ouvrage plus durable. Je méditai, pendant toute une journée, un vaudeville, qui était terminé le jour suivant, reçu le surlendemain, et en

répétition à la fin de la semaine. Le début était encourageant, et je disais déjà à tous mes amis qu'il ne fallait pas en croire sur parole ces tristes frondeurs, qui publient que la carrière théâtrale est semée d'épines, surtout pour les commençans. Pour moi, je n'y voyais encore que des fleurs. Il faut savoir que mon vaudeville était dans le genre satirique, qui était alors à la mode; car j'avais eu grand soin de travailler dans le goût du moment, et comme je n'y attaquais guère qu'une cinquantaine de personnes connues, en leur supposant une vingtaine d'ennemis l'une portant l'autre, cela m'assurait, pour le premier jour, une jolie recette et un succès d'enthousiasme. Je comptais bien, pour me procurer tout cela, sur le bavardage des furets de coulisses; et ce fut ce qui me perdit. A peine les répétitions étaient-elles commencées,

que je me vis assailli de réclamations, comme un juri d'institut; seulement elles étaient un peu plus polies. Madame D*** *réclamait* pour son cousin, dont j'avais rappelé la dernière chute, en me faisant souvenir que j'avais dîné avec elle à la campagne l'année passée. Le motif ne me parut pas convaincant; mais je supprimai le couplet du cousin. Un libraire, dont je ménageais la bienveillance, *réclama* pour un auteur dont il avait dans sa boutique quarante volumes, desquels il craignait qu'une moitié de couplet n'empêchât le débit. Je sacrifiai mes quatre vers avec une noble fierté : je ne m'étais pas cru un mortel si dangereux. Une femme éplorée, escortée de cinq ou six petits enfans, vint me demander en grâce de ne pas apprendre au public du Vaudeville que son mari chantait faux devant celui de l'Opéra-comique. Je pensai

que la tranquillité d'une mère de famille devait être préférée à une parcelle de ma gloire. Je m'attendris visiblement ; je déchirai le passage devant elle, et je donnai des bonbons aux enfans, qui pleuraient par imitation.

» Comme, tout en écrivant des méchancetés, j'étais le meilleur homme du monde, la planche une fois faite, tout le monde abonda chez moi, et, de *considérations* en *considérations*, ma pièce devint d'une innocence parfaite. Il ne me restait guère qu'un couplet bien frappé, et sur lequel je comptais beaucoup, lorsqu'un beau matin je vis arriver mon marchand de vin, qui m'ôta très-poliment son bonnet de coton, pour m'en demander le sacrifice, attendu qu'il était dirigé contre un homme de lettres de ses *pratiques* ; il tenait en même tems à la main certain petit mémoire déjà un peu ancien pour

lequel il ajouta qu'il me donnerait du tems. Je trouvai que ce brave homme méritait bien aussi quelque *considération*, et, en retenant un soupir, je biffai le couplet qui avait fait trembler d'avance la *pratique*.

» Le jour de la représentation arriva, et le parterre, dans lequel il avait circulé que ma pièce était remplie de méchancetés, attendait impatiemment qu'on lui livrât ses victimes. Enfin, le rideau se leva. Aux deux ou trois premiers couplets, qui ne disaient rien, le public ne dit rien non plus ; au quatrieme, la rumeur commença, et voici pourquoi. Comme il avait bien fallu substituer quelque chose à toutes mes *coupures*, j'avais le plus souvent remplacé les traits piquans par des louanges qui ne l'étaient pas du tout. Jugez de la fureur d'un auditoire à qui l'on sert un ragoût si fade, tandis qu'il avait

compté sur le sel le plus âcre ! Il vaudrait autant aller proposer une comédie aux *Flash-men* anglais, à qui l'on a annoncé des boxeurs. Croirait-on cependant qu'un de mes madrigaux pensa relever l'ouvrage ? Il était en l'honneur d'un avocat, que, dans la première édition, j'avais dit être

Sans fin, sans cause et sans raison,

et que, dans la nouvelle, par *considération* pour une de ses nièces, et pour ne pas me donner la peine de changer la rime, j'appelais

Digne émule de Cicéron.

» Les spectateurs, qui me firent l'honneur de prendre cela pour une épigramme, applaudirent comme s'ils avaient eu mes billets, et demandèrent un *bis*, qui fut accueilli avec les mêmes *bravo*. Malheureusement je n'avais pas deux éloges de cette force-là ; il n'y eut plus moyen de se méprendre sur

ma bonté continue; et le parterre, qui n'a de *considération* pour personne, surtout pour ceux qui l'ennuient, voyant qu'il n'y avait rien de moins *méchant* que moi, prit le parti de l'être à ma place: la pièce tomba donc dans toutes les règles; mais, par *considération* pour moi, un journaliste voulut bien dire qu'on y avait trouvé un couplet assez bon, s'il n'avait pas ressemblé à dix ou douze autres déjà connus.

» Pour réparer cet échec, je composai un nouvel ouvrage dans un genre encore plus *piquant;* mais, honteux du souvenir d'une chute qu'il me semblait que chacun lisait sur ma figure, je le destinai modestement au plus inconnu des mille et un théâtres que nous possédions à cette époque. Je demandai une lecture; et le comité, composé de plus de membres que le spectacle n'avait d'acteurs, se rassembla pour en-

endre ma production. Cette fois, j'a-
vais un peu plus généralisé mes traits,
et il y en avait de tout-à-fait neufs
ontre les procureurs, avocats, méde-
ins, Gascons; en un mot, contre
outes les classes de la société, dévo-
ues de plein droit à la justice, ou, si
'on veut, à la férule de Thalie. Mais,
rands dieux! où m'étais-je fourré?
C'était précisément une réunion pa-
eille qui formait le comité devant le-
uel je comparus. Le seul homme de
ettres qui en fît partie n'avait fait, en
inquante ans, qu'une comédie sifflée,
e qui le rendait très-difficile pour pro-
urer cet avantage-là aux autres. Je ne
ouvai point grâce devant lui, encore
oins, comme on doit bien le penser,
evant ceux sur qui mes épigrammes
mbaient à bout portant. Il faut ce-
endant rendre justice à l'avocat; il me
çut *à correction*, en faveur du trait

qu'il se persuadait que j'avais lancé contre son confrère dans mon premier ouvrage. Du reste, celui-ci fut unanimement rejeté, et, quand je fus parti, ces messieurs ne manquèrent pas de se protester les uns aux autres que c'était uniquement par *considération* pour des collègues qu'ils avaient refusé une pièce qui aurait fait vivre le théâtre au moins quatre jours de plus.

» Dégoûté de la carrière théâtrale, que je n'avais guère vue, il est vrai, que comme le législateur des Hébreux vit la terre promise, je resolus de me lancer dans celle de la poesie. Tant de gens consacrent leurs veilles à endormir les autres ! Je me flattai d'être plus heureux dans mon entreprise, et, jetant noblement au feu cinq ou six plans de petits actes ébauchés, je me dis, avec une secrète satisfaction :

Paulò majora canamus.

« Je cherchai d'abord quel genre j'a-

dopterais. Autrefois les jeunes gens qui sortaient du collége débutaient par une épître, ou une héroïde; aujourd'hui l'usage veut que l'on commence par un poëme épique. Je crus devoir suivre l'usage. Trois mois me suffirent pour composer l'*Attiléïde*, ou *les Romains vaincus par les Visigoths*, poëme en vingt-quatre chants, bien nourris, avec argumens, préface, notes, etc. Je trouvai un honnête libraire qui voulut bien risquer les frais de l'impression. Ce procéde me toucha tellement que, six mois après, voyant que son audace ne lui avait point réussi, je payai, par *considération* pour lui, ce qu'il lui en avait coûté infructueusement pour *mettre* mon ouvrage *en lumière* A la vérité j'eus l'agrément de me voir possesseur de toute l'edition, et d'en adresser des exemplaires à tous les littérateurs dont je pus découvrir le nom. Cependant je

dus modérer l'exercice de ma générosité, attendu que le poëme n'avait été tiré qu'à trois mille exemplaires. Il fallut donc me contenter de pareils nombre de complimens. Tous ceux qui avaient reçu mon ouvrage *gratis* me protestèrent qu'il devait bien se vendre; je crois même que cinq ou six des plus désœuvrés eurent la complaisance de le lire, par *considération* pour mon honnêteté.

» Cependant, comme ma fortune ne me permettait pas d'être tous les jours aussi honnête, je cherchai quel sujet je pourrais traiter avec un peu plus d'avantage. Tout-à-coup il me revint dans la pensée qu'un de mes oncles, qui était fort riche, et que je *considérais* beaucoup, était un grand amateur de l'économie rurale; je résolus d'y chercher quelque sujet de poëme, bien sûr de le charmer, au moins par l'intention. Je

formai d'abord le projet de mettre la *Maison Rustique* en vers; on l'avait bien mise en roman : mais l'abondance de la matière m'effraya. Je me contentai d'y chercher ce qui pouvait m'inspirer le mieux, et il en résulta un poëme didactique sur *l'Education des Moutons*. Pour cette fois, ce fut mon oncle qui paya le libraire; mais il ne borna pas là sa générosité; grâce à lui, mes *Moutons* me firent oublier la mésaventure *d'Attila*. Les honneurs se joignirent même aux avantages pécuniaires; mon oncle était secrétaire de la Société Littéraire et Agricole de sa petite ville; il me fit décerner pour mes vers un prix de prose, que l'on remettait depuis trois ans, parce que la société n'avait rien reçu qui la contentât sur une question d'*éducation* qu'elle avait proposée aux concurrens. Mon oncle observa très-judicieusement que, depuis dix ans, tout

le monde se mêlait d'écrire sur l'éducation des hommes ; que celle des moutons avait été beaucoup plus négligée, et qu'il était juste d'encourager celui qui avait consacré ses travaux à ces animaux intéressans, auxquels la société, par un des objets de son institution, devait d'ailleurs un intérêt particulier. Je fus donc couronné par *consideration* pour mon oncle, qui n'avait songé à m'être utile que par *considération* pour les moutons; c'est la seule fois que les *considérations* m'aient été de quelque avantage. »

Je crois devoir aujourd'hui m'arrêter à cette première partie du chapitre de mon ami. Si ses infortunes ont paru assez gaies pour en faire désirer la suite, je la ferai attendre le moins possible, suivant l'usage constant des editeurs. On trouvera sans doute quelques défauts dans sa narration. Quel écrit en

est exempt ? M. Geoffroy lui-même eut ses *taches*, qui ne ressemblaient pas tout-à-fait à celles du soleil. J'espère que l'on aura pour mon auteur la même indulgence ; du moins ne pourra-t-on l'accuser d'être trop diffus ; car il aurait pu écrire deux ou trois volumes sur cette matière, et chacun sait que *le Chapitre des Considérations* est un de ceux qui ne finissent jamais.

LES RÉVISIONS LITTÉRAIRES.

DIALOGUE

Entre un vieil Auteur et un jeune Amateur.

(1812.)

L'AMATEUR. — Je suis enchanté, Monsieur, de me rencontrer enfin une fois avec vous. Depuis mon enfance je vous connais de réputation ; je vous avouerai même que déjà, depuis longtems, je vous croyais dans la compagnie des Corneille et des Racine. Comment pouvais-je penser que vous fussiez encore au nombre des vivans ? Personne ne disait de mal de vous, pas même vos confrères.

L'Auteur. — C'est un avantage que m'ont valu trente ans d'inaction. Après un si long repos, on peut bien nous pardonner d'avoir travaillé autrefois, et même d'avoir réussi.

L'Amateur. — Effectivement, je sais que vous avez eu un succès flatteur sur l'un de nos premiers théâtres, dans un tems où l'on n'achetait encore ni feuilletons ni claques.

L'Auteur. — C'était le bon tems. L'apparition d'une comédie en cinq actes était alors un évènement dans le monde ; mais aujourd'hui vous avez tant de nouveautés !

L'Amateur. — Et si peu de nouveau !

L'Auteur. — Ajoutez que le parterre avait alors beaucoup plus de patience : il consentait généreusement à sacrifier deux heures de son tems pour écouter un ouvrage qui avait coûté deux ou trois ans à l'auteur. Jamais de sifflets

dans un premier acte, ni même dans un second, quelques faibles qu'ils fussent : on nous attendait au troisième ; encore n'étions-nous pas tout-à-fait jugés en dernier ressort. Cela était passé en usage. On ne citait alors que comme un trait de vivacité, le mot de ce spectateur qui, après avoir entendu deux premiers actes remplis seulement de conversations, et voyant que le troisième débutait dans le même genre, partit en disant : « Je m'en vais, puisqu'ils ne veulent pas commencer. »

L'Amateur. — Il est certain qu'aujourd'hui c'est une chose reconnue que l'on juge les pièces sur la première scène, et les livres sur la première page.

L'Auteur. — Il y a même beaucoup de gens qui jugent l'un et l'autre sur le nom de l'auteur. *C'est plus vite fait*, comme dit la chanson.

L'Amateur. — Pour quelqu'un qui a quitté le pays depuis long-tems, vous n'êtes pas trop mal au courant. Mais, laissons cela : on assure, Monsieur, que les comédiens se proposent de remettre votre ouvrage à la scène.

L'Auteur. — Hélas ! Monsieur, il n'est que trop vrai !

L'Amateur. — Cette exclamation m'étonne. N'est-ce pas vous qui avez sollicité ?....

L'Auteur. — J'ai fait au contraire tout ce que j'ai pu pour l'empêcher.

L'Amateur. — Vous êtes un auteur bien extraordinaire.

L'Auteur. — Point du tout. J'ai de l'amour-propre tout comme un autre, mais de l'amour-propre bien entendu ; j'aime beaucoup les éloges, et cette espèce de renom que, dans ce siècle-ci, nous appelons la gloire, comme on appelle les romans de la littérature ; et

c'est précisément parce que je tiens à conserver cette gloire telle quelle, que je désirais très-sincèrement qu'on laissât reposer ma pièce.

L'Amateur. — Songez donc qu'elle a subi cent fois l'épreuve du théâtre.

L'Auteur. — D'accord.

L'Amateur. — Et l'épreuve beaucoup plus dangereuse de la lecture.

L'Auteur. — Ah ! mon jeune ami, le danger d'une reprise est bien autre chose.

L'Amateur. — Votre ouvrage jouit d'une estime qui doit vous rassurer. Rappelez-vous le mot de madame de Sévigné : La puissance de ces *vieilles admirations....*

L'Auteur. — Oui, pourvu qu'on ne les examine pas de trop près. N'avez-vous jamais entendu raconter ce qui arrive à ces corps que l'on retrouve dans leurs sépultures après plusieurs

siècles ? ils semblent, à l'œil, être intacts et parfaitement conservés ; exposez-les à l'action de l'air, ils se réduisent en poussière. Quarante ans sont des siècles pour un ouvrage de théâtre; jugez si je dois de la reconnaissance à ceux qui veulent me déterrer ?

L'Amateur. — En dépit de votre comparaison, je vous trouve trop craintif.

L'Auteur. — Dites prudent. Réfléchissez donc que je vis sur ma réputation depuis bien des années ; que cette réputation est surtout fondée sur ma comédie ; et vous voulez que je m'expose à perdre tout cela en un jour ?

L'Amateur. — J'entends ; vous craignez ce que j'appellerais volontiers les *révisions littéraires*.

L'Auteur.—C'est que depuis quelque tems j'ai vu casser tant d'arrêts !.... Que pensez-vous, par exemple, du

sort qu'a éprouvé le *Bienfait anonyme?*

L'Amateur. — Avouez qu'il y avait bien *lieu à cassation.* Si l'auteur voulait se plaindre du public, on pourrait lui répéter ce que l'on dit, dans une occasion pareille, à un de ses collègues : Applaudi à la première représentation d'un mauvais ouvrage, il fut sifflé quelques jours après, et s'écriait alors que le parterre n'avait pas le sens commun. « Quoi ! lui dit quelqu'un, ce » n'est qu'aujourd'hui que vous voyez » cela? Pour moi, je m'en suis aperçu » dès le premier jour. »

L'Auteur. — A la bonne heure ! mais vous savez ce qui est arrivé à un ouvrage estimable, au *Conciliateur.*

L'Amateur. — Oui : à sa naissance il avait excité l'engouement; depuis, il n'a été revu qu'avec froideur. C'est ce qui vient d'arriver également aux *Femmes*, ouvrage écrit dans le même jargon. Tel

est le destin qui attend toute l'école de Dorat ; les miniatures pâlissent bien vite.

L'Auteur. — C'est pourtant le même public qui avait accueilli ces ouvrages, et qui depuis....

L'Amateur. — Détrompez-vous. Ce pouvaient être les mêmes individus ; mais, fatigués du maniéré et du précieux, revenus au goût du bon et du vrai, par l'abus du faux et du brillant, soyez sûr que ce n'étaient plus les mêmes hommes.

L'Auteur. — Je crois cette distinction juste. Cependant ces défauts étaient moins sensibles dans cette petite comédie de Rochon, cet *Amour français* qui, en 1780, avait excité l'enthousiasme, et à qui l'on a fait, en 1811, une réception si glaciale.

L'Amateur. — Ranimer une bluette du moment après trente ans, c'eût été

un prodige dont tout le talent de nos acteurs n'était pas capable. Il y avait long-tems que l'on avait dit tacitement à cette pièce et à quelques autres :

«Chantez la circonstance et mourez avec elle.»

L'Auteur. — Je ne vous parle pas du *Père de Famille*, sifflé il y a quelques mois.

L'Amateur. — C'était un jugement un peu sévère ; aussi a-t-il été révisé : à présent on se contente d'y bâiller. Je ne sais si la *Maison de Molière* aura le même sort.

L'auteur. — Il y a bien là, vous l'avouerez, de quoi effrayer. La comédie n'a pas été seule à éprouver des disgraces semblables ; je pourrais vous citer telle tragedie moderne tombée trois ans après son succès ; mais je devine les raisons que vous pourriez m'en donner. Je vous parlerai seulement d'un exemple fameux dans l'histoire des

Révisions, de l'*Electre* de Crébillon, qui, autrefois au courant du répertoire, a été reçue, il y a quelques années, avec une défaveur marquée.

L'Amateur. — Ce n'est pas là, je l'imagine, une énigme pour vous?

L'Auteur. — Non. Je sais que ces parties carrées d'amoureux et d'amoureuses, qui étaient tellement à la mode il y a un demi-siècle, que le noir Crébillon n'osa pas s'en dispenser, paraissent aujourd'hui d'une insipidité que l'on ne pardonne pas. Nouveau motif pour m'effrayer. Un homme de talent vient d'établir dernièrement, dans un discours académique qui n'en est pas moins ingénieux, que la comédie, au lieu de réformer les mœurs du siècle, les avait toujours suivies. Je sens par mon exemple combien il a raison. J'ai su me faire, il y a un demi-siècle, un habit à la mode du temps; on en a été satis-

fait ; il m'a même fait honneur : mais que je sorte aujourd'hui avec cet habit, je serai hué dans les rues.

L'Amateur. — Ma foi, je commence à ne plus trouver votre crainte si mal fondée. Ne vient-on pas de s'ennuyer au *Méchant ?* Il est vrai que cela s'est passé très-décemment.

L'Auteur. — C'était pourtant, à entendre les littérateurs et La Harpe lui-même, *la comédie du siècle.*

L'Amateur. — Je crois, moi, qu'ils se sont trompés, et que ce n'était que *la comédie du tems.*

L'Auteur. — Plus d'une scène de cet ouvrage aurait en effet besoin, pour nous, d'être traduite.

L'Amateur. — Il y a cependant beaucoup d'esprit dans cette pièce.

L'Auteur — Triste éloge pour une comédie ! C'est comme une tragédie, dans laquelle l'on trouverait beaucoup de raison.

L'Amateur. — Il est vrai que l'on ne songe guère à parler de l'esprit de Molière.

L'Auteur. — Ni même de celui de Regnard.

L'Amateur. — Eh bien, pour en revenir au *Méchant*, je vous avouerai qu'en entrant dans le monde, je trouvai cet ouvrage entouré d'une prévention si favorable que je n'osais en dire mon opinion.

L'Auteur. — Il y a bien des gens qui vous ressemblent.

L'Amateur. — Et pourtant je lui appliquais ce mot, dit au sujet d'un acteur mort il y a deux ou trois ans : « Excellent comique, *plaisanterie à part.* »

L'Auteur. — Il y a cependant eu quelque chose d'assez plaisant dans cette reprise.

L'Amateur. — Quoi donc?

L'Auteur. — De voir Voltaire et

M. Geoffroy une fois du même avis.

L'Amateur. — Gresset a du malheur ; car Piron et Voltaire s'étaient déjà accordés sur son chapitre.

L'Auteur. — Je craindrais de ne pas en être quitte encore à si bon marché. Adieu, Monsieur, je vais de nouveau faire tout ce que je pourrai pour qu'on ne rejoue pas ma pièce.

L'Amateur. — Toute réflexion faite, vous avez raison. Quand on a gagné, le plus prudent est de ne pas remettre au jeu.

LE POUR ET LE CONTRE.

Un homme de beaucoup de talent, l'abbé Prévôt, si connu par ses romans, publia pendant quelque tems un journal qui portait ce titre. L'idée en était ingénieuse. En effet, dans les mœurs, les usages, les opinions, les écrits, partout, enfin, il y a *du pour et du contre.* Il n'appartient qu'à un esprit juste et éclairé de peser les argumens opposés, la force des raisons de part et d'autre, et de juger de quel côté se trouve la vérité.

Dans l'institution la plus sage il se glisse nécessairement quelques abus. La loi la plus bienfaisante peut blesser quelques intérêts particuliers. Il est

donc certain que quelqnes voix s'éleveront *contre;* mais si la mesure qu'a prise le législateur est juste et utile, les hommes impartiaux, le peuple dont il assure le bonheur, et surtout l'équitable postérité, seront *pour* lui; et, dans ce concert d'acclamations et de reconnaissance, se perdront aisément quelques plaintes isolées, que la passion, devenue plus calme, désavouera peut-être elle-même.

Quel homme a besoin de plus de sagacité, pour se décider entre le *pour* et le *contre*, que celui qui a entrepris d'écrire l'histoire d'une nation? Est-il contemporain, il entendra sur le même fait vingt récits opposés. Retrace-t-il des événemens sur lesquels ont passé vingt siècles, les mémoires du temps le jetteront dans la même incertitude. Ainsi, tel roi de notre première race est canonisé par les moines, alors pres-

qu'uniques dépositaires des débris de la littérature, et peint sous les plus noires couleurs par d'autres écrivains. Direz-vous que ce sont les seuls qu'il faut croire, et que les premiers doivent être récusés, parce qu'ils furent ses protégés? D'accord; mais qui vous assure que les seconds ne furent pas ses victimes? La haine a-t-elle des pinceaux plus fidèles que la flatterie? Je le répète; il y a *du pour et du contre;* et l'attention la plus scrupuleuse ne suffira pas toujours pour évaluer le degré de probabilité de chaque assertion.

Que sera-ce donc si le même écrivain a varié dans ses principes et dans sa manière d'exposer les faits? Procope a fait tour-à-tour *l'Histoire publique* et *l'Histoire secrète du règne de Justinien.* L'une est un éloge pompeux, l'autre une satire cruelle. A laquelle des

deux devons nous croire? L'historien a emporté son secret avec lui, et semble s'être fait un jeu du doute dans lequel il laisserait les siècles à venir.

Je n'ai pas besoin de dire que la métaphysique est le champ dans lequel *le pour et le contre* peuvent se soutenir tour-à-tour avec le même avantage. On sait, depuis long-tems, que tout créateur d'un nouveau système réussit en général fort bien à démontrer la fausseté de ceux qui ont précédé le sien, et s'escrime *contre* ses rivaux avec succès; mais quand il veut en venir aux preuves de ce qu'il avance, et combattre *pour* ses idées, son avantage n'est plus le même, et un autre adversaire, à son tour, trouvera facilement le défaut de son armure, et le réfutera victorieusement sans nous convaincre davantage.

Quel remède apporter à cette incer-

titude? Celui du sage Montaigne, qui trouvait le septicisme *un oreiller si doux.* Gardons-nous cependant de l'appliquer à des objets respectables et sacrés. Ces vérités premières, telles que l'existence d'un Dieu, et quelques autres qui en découlent, ne peuvent offrir aucun sujet de doute à tous les hommes de bonne foi; ou s'il est des esprits mal faits qui s'obstinent à les nier, il faut les regarder comme des aveugles à qui l'on s'efforcerait vainement de démontrer l'existence des couleurs.

Mais avouons aussi que ces vérités, l'une évidence frappante, sont en bien petit nombre, et qu'un voile épais, étendu sur les objets les plus près de nos yeux, sera un sujet de contestation éternelle entre les savans. « *Tradidit disputationi eorum*, » a dit un père de l'Eglise; et il y a tout lieu de croire qu'il en sera toujours ainsi.

En effet, quelle est la science qui puisse se flatter de présenter un grand nombre d'axiomes qui n'aient rien à redouter d'un plus mûr examen?

Les conséquences que nous avons tirées d'un fait sont démenties par la découverte d'un autre. Nous rions de l'ignorance de nos aïeux en astronomie, en physique, médecine, etc.; qui sait si la postérité ne rira pas de la nôtre? Aujourd'hui même y a-t-il une conviction bien entière dans tous les esprits sur la vérité et la fausseté des différens systèmes qui ont passé sous nos yeux? Le magnétisme n'a-t-il pas encore des partisans? La baguette divinatoire n'a-t-elle pas encore des adeptes? On a prouvé la non-existence de plusieurs des faits sur lesquels ils s'appuyaient, mais d'autres se présentent appuyés de témoignages imposans. Ils ne sauraient démontrer le *pour*, mais

le *contre* n'est peut-être pas moins difficile à prouver.

En littérature, le *pour* et le *contre* a son empire assuré par la diversité des goûts. Il est difficile de convaincre un homme que telle chose doit le transporter ou l'amuser si son sens intime s'y refuse. Pradon a eu sans doute ses admirateurs de bonne foi; un ouvrage applaudi à Paris est quelquefois mal reçu en province. Bien mieux, j'ai vu un public, en grande partie le même, s'étonner, au bout de quelques années, d'avoir trouvé de l'intérêt et de la grâce dans un ouvrage où il ne voyait plus que du jargon et de la fadeur.

Que n'a-t-on pas dit *pour* et *contre* le mariage, l'amour, la jalousie, les femmes, etc.? Il y aurait de quoi en faire des volumes, et la question n'en serait pas plus éclaircie, parce qu'elle

offre trop de côtés divers, et que chacun ne veut considérer que celui qui l'intéresse. En général, le *non liquet* des Romains doit être la devise du vrai philosophe; mais c'est dire qu'elle sera en tout temps à l'usage de peu de monde. Les passions, qui ont le bandeau le plus épais, sont celles qui prétendent le mieux y voir. Bien loin de souffrir la contrariété, elles ne permettent pas même le doute. Telle est aussi la cause des malheurs qu'elles entraînent. Au jeu, celui qui ne voit que ce qui est *pour* lui, perdra infailliblement la partie.

Que conclure de ces réflexions? que, puisque dans presque toutes les questions, les raisons *pour* et *contre* se combattent entr'elles, on doit, à ceux qui soutiennent l'opinion contraire à la nôtre, une indulgence que, réciproquement, nous devons attendre d'eux.

Ce n'est pas une vérité nouvelle que je proclame. Nul ne s'élève *contre;* mais tout en étant *pour* elle, combien peu de gens la mettent en pratique !

ÉPILOGUE.

Papillon du Parnasse, honneur constant du nôtre,
Le bon La Fontaine autrefois,
Voltigeant d'un sujet à l'autre,
Tantôt peignait les mœurs des hôtes de nos bois,
Tantôt chantait les Dieux, les Belles et les Rois.
Je n'ai point sa verve facile ;
J'ai sa marche inconstante ; on m'a vu tour à tour,
Déplorer, dans mes vers, la discorde civile,
Chansonner le travers du jour.
Prenant souvent le luth et quelquefois la lyre,
J'ai demandé, courant sur le Pinde au hasard,
A l'Amour une larme, à Momus un sourire,
A Calliope un seul regard.
Pour m'arrêter dans le voyage,
Si pourtant le censeur sauvage

Dans le fleuve d'oubli prétendait me plonger,
La légèreté de l'ouvrage
Peut me sauver d'un tel danger
Déité protectrice, en ce siècle volage,
Elle donne à la fois moins de peur du naufrage,
Et plus d'espoir de surnager.

FIN.

TABLE.

POÈMES.

Pages.

Malesherbes à St - Denis. 1
Les Prisonnières du Temple. 13
La Boucle de Cheveux enlevée. 23
L'Amour de la Gloire. 86
L'Os à ronger, Conte. 94

ROMANCES.

L'Amnistie de la Violette. 103
Une Mère à sa Fille divorcée. 105
L'Indifférence. 107
Sapho à Leucade. 109
Amour et Dépit. 111

CHANSONS.

Pages.

La Tentation de Suzanne. 115
Ça n'se dit pas. 123
Le Loup dans la bergerie. 126
Quand viendra le beau tems ? 128
Le Bavardage. 131
La Tragédie et la Comédie. 133
Couplets d'excuse, adressés à la Société Épicurienne, qui allait visiter les Catacombes 136
Le Bal de l'Opéra, ou Un Tour de Carnaval. 137
Plus de divorce. 144
Mon Almanach. 147
Judith, ou le Siége de Béthulie. 152
Il faut que tout le monde vive. 160
Chacun son métier. 163
Couplets à une Dame, qui avait envoyé à l'auteur des vers de sa composition, en lui en demandant son avis. 166

*

Pages.

Monsieur Bonasse. 168

N'en croyez pas un mot. 172

L'Alcove. 174

L'Éléphant Baba, ou le Paysan frondeur au Cirque. 176

Mes Vœux, ou le Profès Épicurien. 180

Avis aux spéculateurs. 183

Les Tombeaux. 186

Gabrielle de Poissy, petite aventure de boucherie, survenue dernièrement dans le dit lieu, et mise en pot-pourri sentimental pour l'amusement public, par Cadet Labelloye, premier chanteur du marché de la dite ville. 189

Je n'ai rien trouvé. 196

Les Brochures. 199

Je ne suis pas à la noce. 203

Tout est dit. 205

Tu l'as voulu, Georges Dandin. 211

Le Cynique, ou j'appelle les choses par leur nom. 214

Pages.

La Colonne mobile. 217

Le Muséum retrouvé, ou invitation à nos peintres. 220

Ecrivez à vos parens. 223

La Bouquetière embarrassée. 226

N'y a pas d'raison pour qu'ça finisse. 230

MÉLANGES EN PROSE.

Le Chapitre des Considérations. 235

Les Révisions littéraires. Dialogue entre un vieil Auteur et un jeune Amateur. 252

Le Pour et le Contre. 265

Épilogue. 274

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE POULET,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2378
O7A6
1817

Ourry, E. T. Maurice
Poëmes, poësies
fugitives